

HISTOMAG'44

Premier mensuel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

HORS SERIE N° 01



MALMEDY

UNE ENQUETE INEDITE

DE HENRI ROGISTER



Ardennes 1944

INTRODUCTION

Historien de la Bataille des Ardennes et modérateur du forum LE MONDE EN GUERRE, Henri Rogister est aujourd'hui devenu une référence en la matière, à l'image de Jean Michel Delvaux. Il inaugure les Hors Série de l'HISTOMAG 44 en vous livrant le fruit de ses recherches couvrant plusieurs années et vous propose de découvrir une page sanglante de la Bataille des Ardennes. C'est en collectant des dizaines de témoignages, en étudiant les archives, en se rendant sur le terrain qu'Henri Rogister est parvenu à retracer minutieusement le déroulement et la chronologie du massacre de Baugez/Malmedy. Il nous en livre aujourd'hui l'intégralité à travers des écrits dignes d'un historien de haut niveau. Bonne lecture à tous et rendez vous en mars 2008 pour le numéro 2 Hors série consacré aux femmes durant la seconde guerre mondiale.

Stéphane Delogu

De nombreux écrits retracent l'histoire de la 1^{ère} Division Panzer S.S. et plus particulièrement la chevauchée du Kampfgruppe PEIPER lors de la Bataille des Ardennes. Au cours de celle-ci de nombreuses exactions furent commises: "**MASSACRES**" écrivent la majorité des historiens, "**INCIDENTS DE GUERRE**" estiment quelques autres. Je ne porte pas de jugement sur les différents travaux publiés jusqu'à ce jour. Je souhaite seulement que le fruit de mes recherches (extraits de documents, témoignages, informations) exposé dans les pages suivantes permette aux lecteurs de se faire une opinion sur ce sujet.

Henri Rogister.

INTRODUCTION

Durant les premiers jours de l'offensive des Ardennes qui débuta le 16 décembre 1944, beaucoup de crimes furent commis dans la région envahie par les troupes S.S. Il convient de savoir quelles instructions ont été données avant l'offensive, par le commandement allemand, au sujet des prisonniers de guerre. L'interprétation de ces instructions a déterminé l'attitude de certaines troupes allemandes au cours de la bataille. Ces ordres se référaient d'une part, à un discours prononcé par Adolf Hitler à Bad Nauheim, le 12 décembre 1944 et d'autre part, à celui d'un colonel de la Wehrmacht. Dans son discours, Adolf Hitler déclarait : *«L'heure décisive pour le peuple allemand est arrivée et l'offensive imminente doit être gagnée à tout prix. Le combattant devra être dur et téméraire; les troupes devront agir avec brutalité et ne devront montrer aucun sentiment humain. Une vague de peur et de terreur devra précéder les troupes et la résistance de l'ennemi devra être brisée par la terreur.»* Ces ordres devaient être lus aux troupes juste avant le début de l'offensive.

Le 14 décembre, le Generaloberst Sepp Dietrich, commandant la VI^{ème} Armée Panzer, tint une conférence à son poste de commandement dans la forêt de Blankenheim. Aux commandants des unités sous ses ordres, il exposa le plan définitif de l'offensive des Ardennes. Assistaient à cette conférence: le Sturmbannführer Werner Pötschke, commandant du 1^{er} Bataillon Panzer S.S., l'Obersturmbannführer Heinz Von Westerhagen, commandant du 2^{ème} Bataillon Panzer, le Sturmbannführer Josef Diefenthal et d'autres officiers. Lors de cette réunion, le Generaloberst Sepp Dietrich ne fit pas allusion au statut des prisonniers de guerre. Un des officiers présents pensant que Sepp Dietrich avait oublié de parler de ce sujet lui demanda : *«Et les prisonniers? Que devons-nous en faire?»*

Le Generaloberst Sepp Dietrich répondit : *«Les prisonniers? Vous savez ce que vous devez en faire.»*

Il est à noter que cet ordre fut laissé à la propre appréciation de chaque officier et que la 1^{ère} S.S. Panzer Division fut la seule unité durant la bataille des Ardennes à être accusée de l'assassinat de nombreux prisonniers de guerre.

La personnalité de Peiper

Joachim Peiper naquit à Berlin en 1915, il était le fils d'un officier de cavalerie. Durant sa jeunesse, Peiper reçut une très bonne éducation, acquérant parmi d'autres choses la pratique de la langue anglaise.



En 1935, à l'âge de 20 ans, il entra à l'école d'officier à Braunschweig et, après avoir reçu son diplôme, il fut affecté à la L.A.H.¹ comme Untersturmführer (second lieutenant). Peu après, Peiper devint le premier aide de camp du Reichführer S.S., Heinrich Himmler. Toutefois, en 1940, Peiper retourna à la L.A.H. et servit dans cette unité pendant toute la guerre. En décembre 1944, il portait le grade d'Obersturmbannführer.

Peiper avait acquis durant ces années un considérable degré de maturité et son renom n'était plus à faire au sein de l'armée allemande. Il fut décoré de la Croix de Chevalier pour services rendus avec la L.A.H. lors de la bataille livrée par l'Oberstgruppenführer Von Manstein près de Kharkov en Russie, pendant l'été 1943. Peiper mena plusieurs raids audacieux avec ses tanks dans les lignes arrières russes. Suite à ses exploits, Joachim Peiper reçut le commandement d'un Régiment Panzer de la L.A.H. à la fin de l'année 43.

Pour l'offensive des Ardennes, Peiper avait été spécialement sélectionné par Adolf Hitler pour conduire la pointe avancée de la 1^{ère} Division Panzer S.S. Sa route de marche avait aussi été choisie par le Führer, mais lorsque Peiper en prit connaissance, il la décrivit comme étant juste adaptée pour des vélos et non pour des tanks. Suite à cette remarque, il lui fut répondu par le Brigadeführer Fritz Krämer chef d'état-major de la 6^{ème} Armée:

«Peu importe ce que vous ferez et comment vous le ferez. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'arriver à la Meuse le troisième jour, fut-ce même avec un seul panzer rescapé!.»

Il apprit aussi l'avant-veille du jour de l'attaque que le ravitaillement prévu pour ses tanks n'était pas arrivé dans le secteur du 1^{er} Corps Panzer S.S. Ce manque de carburant n'empêcha pas Peiper de débiter l'offensive des Ardennes le 16 décembre 1944.

Le début de l'offensive

C'est à 5h30, le matin du 16 décembre 1944, qu' Adolf Hitler lance sa dernière offensive de la guerre à travers les forêts denses de nos Ardennes. Il veut suivre la route historique déjà empruntée par une armée allemande victorieuse en 1914 et 1940.

Parmi les divisions allemandes ayant l'ordre d'envahir à nouveau notre pays se trouve la 1^{ère} S.S. Panzer Division, "Leibstandarte Adolf Hitler", commandée par l'Obergruppenführer Wilhelm Mohnke. Le fer de lance de cette division n'est autre que le "Kampfgruppe S.S. Peiper", du nom de son commandant le S.S. Obersturmbannführer Joachim Peiper. Ce "Kampfgruppe"² est formé du 1^{er} Régiment Panzer S.S. qui est commandé par Joachim Peiper et auquel appartient le 1^{er} Bataillon Panzer S.S. commandé par le

¹ L.A.H. : Leibstandarte Adolf Hitler (garde du corps d'Adolf Hitler)

² Kampfgruppe:Groupe de combat.

Sturmbannführer Werner Pötschke. Ce Bataillon compte quatre compagnies:

- la 1^{ère} Compagnie Panzer S.S. (compagnie de Mark V) commandée par l'Obersturmführer Kremser;
- la 2^{ème} Compagnie Panzer S.S. (compagnie de Mark V) commandée par l'Obersturmführer Freiderich Christ;
- la 6^{ème} Compagnie Panzer S.S. (compagnie de Mark IV) commandée par l'Obersturmführer Benoni Junker.
- la 7^{ème} Compagnie Panzer S.S. (compagnie de Mark IV) commandée par l'Hauptsturmführer Oskar Klingelhofer.

Cette force compte ainsi 72 chars: 34 Panther IV et 38 Panther V.

L'infanterie accompagnant ces blindés appartient au 3^{ème} Bataillon du 2^{ème} Régiment S.S. de Panzer Grenadier. Celui-ci est un bataillon mécanisé équipé de Schutzenpanzerwagen (Sdkfz 251) commandé par le Sturmbannführer Josef Diefenthal. Ce dernier a aussi à sa disposition quatre compagnies d'infanterie mécanisée ainsi qu'une compagnie équipée de six canons d'assaut de 150mm, de mortiers de 120mm, d'obusiers légers de 75 et 105mm et de bien d'autres armes. Ce 3^{ème} Bataillon est composé de quatre compagnies:

- la 9^{ème} Compagnie de Panzer Grenadier commandée par l'Obersturmführer Leike;
- la 10^{ème} Compagnie de Panzer Grenadier commandée par l'Obersturmführer Georg Preuss;
- la 11^{ème} Compagnie de Panzer Grenadier commandée par l'Obersturmführer Heinz

Tomhardt

- la 12^{ème} Compagnie de Panzer Grenadier commandée par l'Obersturmführer Jochem Thiele.

Deux compagnies de Génie accompagnent le Kampfgruppe:

- la 9^{ème} Compagnie Panzer Pionnier commandée par l'Obersturmführer Erich Rumpf et
- la 3^{ème} Compagnie Panzer Pionnier commandée par l'Obersturmführer Franz Sievers

Ensuite vient le 1^{er} Bataillon de Reconnaissance S.S. commandé par le Sturmbannführer Gustav Knittel. Neuf compagnies forment ce bataillon de reconnaissance. Une de celles-ci est la 2^{ème} Compagnie de Reconnaissance S.S. commandée par l'Obersturmführer Manfred Coblenz. Les autres unités sont :

- la Compagnie Etat-Major du 1^{er} Bataillon Panzer S.S.;
- la Compagnie Etat-Major du 3^{ème} Bataillon Panzer Grenadier S.S.;
- la Compagnie Etat-Major du 1^{er} Régiment Panzer S.S. et
- des troupes de l'artillerie divisionnaire et des troupes de l'artillerie antiaérienne divisionnaire.

Pour compléter cette force, Peiper dispose encore du 501^{ème} Bataillon de tanks lourds, (les fameux "Tigre Royal") et d'un bataillon de la "3^e Fallschirmjäger Division"³. Ce bataillon est commandé par le Sturmbannführer Tauber. Enfin la 150^{ème} Brigade de l'Obersturmbannführer Otto Skorzeny, du nom de son commandant, est chargée de réaliser l'opération "Greif" qui consiste à semer le plus grand désordre à l'arrière des lignes américaines.

Le "Kampfgruppe Peiper" ainsi composé compte environ 4.000 hommes et plus de 90 chars. Ce groupe de combat de Peiper est arrivé le 15 décembre dans la région boisée de Blankenheim afin de commencer l'offensive, tôt le matin du 16 décembre, en adoptant l'itinéraire qui suit: Blankenheim, Dalhem, Stadtkyll, Kronenburg, Losheim, Lanzerath, Honsfeld, Bullange, Schoppen, OndervalThirimont, Baugez, Ligneuville, Stavelot et Trois-Ponts. Il doit prendre ensuite la direction de Ombret-Rausa et capturer le pont sur la Meuse. Le reste de la division, "Leibstandarte Adolf Hitler", avançant sur différentes routes, doit s'emparer de la ville de Huy.

Selon Joachim Peiper⁴, les ordres donnés aux officiers de la pointe avancée étaient sans équivoque: «*La tâche que vous devrez accomplir est désespérée. Vous irez de l'avant à grande vitesse sur la route que j'ai dictée. Votre tâche sera terminée quand vous aurez été anéantis. Celui qui reprendra le commandement après vous sera la voiture blindée derrière vous.*»

³ 3^e Fallschirmjäger Division: 3^{ème} Division de Parachutistes.

⁴ Déposition de Joachim Peiper faite le 21 juin 1946.

A ce sujet, Peiper ordonne de tirer en roulant, l'important étant de ne pas s'arrêter. Il interdit à ses hommes de s'approprier quelque butin ou d'examiner les véhicules ennemis capturés. Il souligne à nouveau le fait que l'insuffisance des approvisionnements les oblige à utiliser les munitions parcimonieusement. Peiper ajouta:

«Que mon ordre fut un ordre de désespoir, cela devenait évident. Je devais démarrer avec un seul plein de réservoir pour mon char, je ne pouvais compter sur des renforts et je devais dépendre du carburant ennemi pour refaire le plein de mon véhicule. Par expérience, cependant, je savais que ce n'était généralement pas possible. En outre, il était clair pour moi que nos lignes de ravitaillement fortement encombrées ne permettraient pas aux approvisionnements de passer au travers.»

Ce que pense Joachim Peiper de l'ordre de marche:

«Etant donné le mauvais état des routes étroites, il serait impossible de changer l'ordre de marche plus tard, et, par conséquent, il fallait réfléchir à sa composition et la calculer très soigneusement. C'est pourquoi il me fallut deux heures de réflexion avant d'en discuter avec mes commandants. La colonne de marche placée sous mes ordres s'étalait sur 25 kilomètres de longueur. Etant donné le fait que les communications radio étaient très limitées à cause de la configuration du terrain, je choisis une place à peu près au centre de la colonne afin d'occuper un point essentiel. C'est pourquoi je divisai la colonne en plusieurs sections indépendantes et, pour chacune, j'en rendis le commandement responsable.»

D'autres ordres sont donnés dans la journée du 15 décembre 1944 à chaque unité devant participer à l'offensive.

Ce jour-là, l'Unterscharführer Max Beutner, chef du 2^{ème} Peloton de la 3^{ème} Compagnie Panzer de Génie, appartenant au 1^{er} Bataillon de Génie, commandé par l'Obersturmführer Franz Sievers, rassemble les hommes de son peloton et leur tient un petit discours. Le contenu de ce discours est le même que celui qui a été fait auparavant par l'Untersturmführer August Seitz, chef du 1^{er} Peloton, aux environs du village de Satzvey le 12 décembre 1944. Siegfried Jaekel, fantassin dans le S.P.W.⁵ conduit par Joachim Hofmann, et membre du 2^{ème} Peloton de la 3^{ème} Compagnie Panzer de Génie S.S. se rappelle très précisément ce discours de Max Beutner. Il disait entre autre : *«Aucun prisonnier de guerre ne devra être fait.»*

Gustav Neve était lui aussi membre du 2^{ème} Peloton, mais dans le deuxième véhicule du second groupe. Le commandant de ce second groupe était l'Unterscharführer Sepp Witkowski. Neve ne se rappelle pas du tout le discours de August Seitz, tenu à Satzvey le 12 décembre, mais il se souvient qu'il y fut dit:

«Dans les prochains jours nous devons participer à une bataille. Nous devrions disposer d'une brigade entière de mortiers chimiques et d'une nouvelle force aérienne. Nous devrions avoir en support une unité d'Otto Skorzeny en uniformes américains utilisant des véhicules et des armes américaines. Aucun prisonnier de guerre ne devra être fait.»

De Satzvey, la 3^{ème} Compagnie Panzer de Génie se dirige vers Blankenheim où les véhicules sont dispersés dans les bois. Ce déplacement s'effectue la nuit du 14 au 15 décembre. Le 16 décembre, vers 2 heures du matin, le "Kampfgruppe Peiper" commence à faire mouvement vers son objectif.

* * * * *

Capture d'Américains de la 3^{ème} Division Blindée

C'est plus que probablement entre Möderscheid et Schoppen, peut-être même à Schoppen, que neuf soldats et deux officiers américains de la 3^{ème} Division Blindée furent capturés. Ces onze hommes avaient été

⁵ S.P.W.: schützenpanzerwagen (half-track allemand).

envoyés en patrouille par le colonel Leander L. Doan, officier commandant du 32^{ème} Régiment Blindé faisant partie du Combat Command "A" du Général de Brigade Doyle O. Hickey. Le général-major Walter Richardson, commandant du 3^{ème} Bataillon du 32^{ème} Régiment déclare à propos de cette patrouille:

«Je ne me souviens pas exactement de cette patrouille mais je me rappelle très bien que le général Hickey nous avait dit de surveiller certaines zones et j'y avais envoyé des patrouilles. Mais je ne peux vous donner plus de détails.»

Le major Brewster (aujourd'hui colonel à la retraite) déclare pour sa part:

«La seule raison pour laquelle "Chubby" Doan aurait envoyé une reconnaissance, au Sud le 17 décembre, était qu'il recherchait un P.X.⁶ ou un changement de décor.»

Thomas E. Cotter du 391^{ème} Bataillon d'Artillerie Divisionnaire répond:

«Il est possible que la reconnaissance du colonel Doan n'était pas officielle et que ses remarques au colonel Frédéric J. Brown, commandant de l'artillerie divisionnaire, n'étaient pas destinées à être enregistrées.»

Haynes Dugan, maintenant historien de la 3^{ème} Division Blindée, dit à ce sujet:

«Il y eut une reconnaissance au "Sud de Stolberg" le 17 décembre, mais pas par le colonel Doan. Bien que celui-ci l'ordonna, ou l'approuva, elle fut faite par 11 hommes de la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment Blindé. La raison pour laquelle on ne sut rien des résultats de cette patrouille, c'est que la plupart des participants furent tués ou capturés. On ne compta que sept survivants.»

Walter J. Wendt, l'un de ces survivants, raconte:

«Je me rappelle que la Compagnie de Reconnaissance stationnait dans le village de Breinig, près de Stolberg. La compagnie de Reconnaissance faisait partie du 32^{ème} Régiment Blindé de la 3^{ème} Division Blindée. La section d'éclaireurs appartenait à la Compagnie de Reconnaissance. Dans cette section, on comptait 12 hommes pour quatre jeeps: un chauffeur, un opérateur-radio et un commandant de jeep dans chaque véhicule. J'étais la seule personne dans la section d'éclaireurs parlant un peu l'allemand, de sorte que j'avais repris le poste du sergent Hetki tué par un obus alors que nous traversions la France. Le matin du 17 décembre 1944, nous reçûmes l'ordre d'aligner nos jeeps. Je pensais qu'il s'agissait tout simplement d'une patrouille de routine. Mais, ce matin-là, nous étions seulement onze hommes.»

Voici les noms des soldats et officiers qui faisaient partie de cette unité de reconnaissance: le 1^{er} lieutenant Thomas Mc Dermott, le 2^{ème} lieutenant Lloyd James, le sergent Henry R. Zach, le sergent Vernon Anderson, le sergent Marvin J. Lewis, le T/3 James J. Mc Gee, le caporal Edward J. Bojarski, le caporal J. L. Cummings, le caporal Walter J. Wendt, le Pvt William E. Barron et le Pfc John Klukavy. Henry Zach donne d'autres détails:

«Le 17 décembre, nous quittâmes Breinig pour retraverser les dents de dragons en direction d'Eupen en Belgique et ensuite nous diriger vers le Sud. En dehors des deux officiers, aucun d'entre nous ne savait où nous allions, ni quelle était notre mission. Le lieutenant Mc Dermott nous dit seulement que c'était une mission secrète. Nous parcourûmes pas mal de kilomètres et rien ne semblait sortir de l'ordinaire excepté un brouillard très épais par endroit.»

⁶ P.X. est une abréviation dans l'U.S.Army qui veut dire "Post exchange" (Economat de l'armée). Cantine américaine où l'on peut se procurer contre espèces ce qui n'est pas fourni par l'intendance.

Walter Wendt dit encore:

«Nous avons quitté le secteur de Stolberg peu après le lever du jour, ma jeep étant la dernière dans la colonne. Nous avons roulé jusqu'à midi⁷ environ lorsque, subitement, à un carrefour, nous sommes tombés pile sur une colonne de chars allemands. Armés seulement d'armes légères, nous n'avions aucune chance et nous nous rendîmes.»

Il y a très peu d'informations sur l'endroit où cette unité de reconnaissance fut capturée. En se référant à la déclaration du caporal Edward Bojarski, il semble que l'incident a eu lieu sur une route au Sud-Est de Waimes⁸, juste au Nord-Est du village d'Ondenval. Voici un extrait de sa déclaration:

«Alors que nous montions en direction de Saint-Vith, la route faisait une courbe vers la droite au sommet de la colline, avec un talus du côté droit de la route⁹. Arrivés dans la courbe, nous tombâmes sur une colonne de troupes S.S. qui venait de la direction opposée. Ils nous ont fait sortir des jeeps. Ils ont pris nos armes, puis ont replacé quatre de nos hommes au volant afin de nous intercaler dans leur colonne.»

Reprenons le récit de Walter Wendt:

«Les Allemands nous donnèrent l'ordre de placer nos jeeps dans leur colonne. Je me rappelle que la mienne fut placée approximativement derrière le dixième char¹⁰. Pendant que tout ceci était en cours, une voiture de commandement avec des officiers s'arrêta à notre hauteur. Un officier nous demanda dans un parfait anglais s'il y avait parmi nous quelqu'un qui parlait l'allemand. Personne ne répondit. Alors, la colonne se remit en mouvement. Quelques hommes de notre groupe furent placés sur les chars allemands mais moi, je conduisais la première des quatre jeeps. Les chars Allemands tiraient sur les camions de ravitaillement américains qu'ils découvraient. Après avoir roulé une heure ou deux, je ne sais plus, la colonne allemande aperçut un convoi de camions américains, sur sa gauche, à une distance d'environ 600 mètres. J'ai appris plus tard que c'était une unité d'artillerie, je ne sais laquelle.»

Henry Zach poursuit:

«Les Allemands voulaient nos véhicules, ils nous firent signe de nous insérer dans la colonne. Quand ils commencèrent à faire du tout-terrain dans la boue ou sur terrain dur, c'en fut trop pour notre jeep et sa transmission tomba en panne. Le lieutenant Thomas Mc Dermott et moi-même, nous fûmes placés sur le char de tête et nous voyageâmes sur celui-ci jusqu'à ce que nous eûmes rejoint un autre groupe de blindés allemands près d'un café situé à un carrefour (Baugnez) d'où tant de routes bifurquaient. Cette colonne blindée avait capturé tout un groupe d'Américains. Lorsque nous arrivâmes près du café, on nous plaça dans un champ au Sud du bâtiment.»

Baugnez

La Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne

Cette colonne américaine appartenait à la Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne. Son commandant était le capitaine Léon T. Scarborough. Depuis le 2 décembre 1944, le 285^{ème} Bataillon stationnait dans le village allemand de Schevenhutte et effectuait des opérations contre les Allemands en établissant des postes d'observation dominant la Roer près de Düren. Le 16 décembre, des ordres arrivèrent au bataillon. Celui-ci devait être détaché du VII^{ème} Corps et affecté au secteur du VIII^{ème} Corps

⁷ Cette heure correspond au témoignage de William Barron qui signale avoir été capturé une heure avant d'arriver à Baugnez.

⁸ Un des survivants signale avoir vu à un certain moment un poteau indicateur où il était inscrit "SAINT-VITH 8KM".

⁹ Cette description d'Edward Bojarski ressemble davantage au paysage qui se trouve à la sortie du village de Möderscheid, avant de prendre à droite vers Saint-Vith. La distance jusqu'à la sortie de Thirimont est de plus ou moins 15 kilomètres.

¹⁰ William Barron déclare qu'il a été placé en tête de la colonne allemande devant le premier char et qu'il avait à bord de son véhicule trois soldats allemands.

près de Saint-Vith. Les hommes composant le 285^{ème} Bataillon furent aussitôt retirés de toutes les zones avancées et les préparatifs de mouvement furent entamés.

Le capitaine Scarborough se mit en route le 16 décembre, accompagné de cinq hommes: le sergent Orsini, le T/4 Hinkel, le caporal William Norfleet, les soldats Romanoski et Oxford. La Batterie "B" devait partir le 17 décembre vers 6 heures et le reste du bataillon se mettrait en route le 18 à 8 heures du matin. Avant son départ pour le VIII^{ème} Corps, le capitaine Scarborough rencontra le lieutenant Ksidzek, commandant en second de la Batterie "B" et lui donna les ordres pour le mouvement qui aurait lieu le lendemain, le dimanche 17 décembre.

Le capitaine Léon Scarborough passa au rapport de l'artillerie de la 4^{ème} Division d'Infanterie à Luxembourg. Avant de quitter le commandement du VIII^{ème} Corps, il se présenta au commandant du 16^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne. Il reçut alors quelques renseignements de relevés de plans et des instructions générales concernant cette zone. Dans l'après-midi du 17 décembre, Léon Scarborough se présenta au général commandant l'artillerie de la 4^{ème} Division d'Infanterie. Après cette rencontre, approximativement à l'heure prévue, il attendit l'arrivée de l'équipe de balisage d'itinéraire du 285^{ème} Bataillon qui devait arriver à Luxembourg. Trois heures plus tard, il rencontrait le capitaine Kelsey, officier baliseur d'itinéraire du bataillon. Celui-ci informa le capitaine Scarborough qu'il avait entendu dire que la Batterie "B" aurait été attaquée par les Allemands à proximité de Malmédy.

Vers 6 heures du matin, le 17 décembre, la colonne se mit en route pour la Belgique. William Merriken, un membre de la Batterie "B", déclare que lorsque le convoi quitta Schevenhutte, il était formé de 30 véhicules et comptait de 140 à 150 hommes¹¹. Le véhicule en tête de la colonne était occupé par le capitaine Roger Mills du poste de commandement du bataillon, le 1^{er} Lieutenant Virgil Lary et le caporal Raymond Lester, chauffeur.

Ordre de marche de la colonne américaine

- 1) Jeep: Cpt Roger Mills
Lt Virgil Lary
Cpl Raymond Lester (chauffeur)
- 2) Camion 2,5T: Sgt William Merriken
Pvt Gilbert Pittman (chauffeur)
Pfc Aubrey Hardiman
- 3) Jeep: Sgt Kenneth F. Ahrens
T/5 Albert Valenzi
T/5 Michael Skoda
Cpl Michael Sciranko (chauffeur)
- 4) Camion 2,5T: T/5 Carl Daub
T/5 Howard Laufer
Pvt Bobby Werth
Pvt Louis Vairo
Cpl William Moore
S/Sgt Donald Geisler
- 5) Jeep: Pfc Donald Bower
Cpl Theodore G Flechsig
T/5 Wilson M. Jones
- 6) Jeep: T/5 Warren T. Schmitt (chauffeur)

¹¹ 152 hommes formaient la Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne mais des hommes de la Batterie "H.Q." faisaient aussi partie de cette colonne.



- Cpl George E. Graeff
- 7) Jeep: Cpl Robert B. Conrad
T/5 Eugene H. Garrett
- 8) Camion: Cpl David Lucas
T/5 Vester Wiles
T/5 Harry Horn
- 9) Camion 2,5T: T/4 Robert Mearig
Sgt Alphonso Stabulis
Pfc Donald Flack
Pvt Charles Hall
- 10) Jeep: 2^e Lt Solomon Goffman
- 11)
- 12) Jeep: T/5 Kenneth Kingston (chauffeur)
- 13)
- 14)
- 15) Camion ¾T: M/Sgt Eugene Lacey
2^e Lt Perry Reardon
Pvt Mario Buttera (chauffeur)
- 16) Camion ¾T: T/5 Ralph Logan
Pfc David Murray
- 17) Camion: T/5 Thomas Bacon
Cpl Carl Stevens
T/4 John Rupp
- 18)
- 19) Camion ¾T: Cpl Joseph A. Brozowski (chauffeur)
Paul J. Martin
- 20) Camion ¾T: Cpl George Fox
Pfc Robert Cohen
T/5 Carl Moucheron
Pfc Warren Davis (Chauffeur)
Pfc Frederick Clark (chauffeur)
- 21) Camion 2,5T: T/5 Williams Summers
Pvt Samuel Hallman
- 22) Camion ¾T: T/5 Charles F. Appman (chauffeur)
Pvt Jim Mattera
T/5 James Luers
Cpl Carl Rullman
- 23) Camion 2,5T: Sgt Alfred Kinsman
Pfc Ralph Law
Pvt John Kailer
+ 6 hommes



24) Camion ¾T: Pvt Robert. L. Smith
T/4 Irwin Sheetz
T/4 Thomas Watt
T/5 Alen Lucas (chauffeur)
T/5 Theodore Paluch

25) Camion cuisine: Pfc Howard Desch
Pvt Andrew Profanchick
T/4 Selmer Leu
S/Sgt John Osborne
T/5 Charles Breon
Pfc Pete Piscatelli

26) Camion ¾T: Cpl Harold Billow
T/5 Charles Reding
T/5 Charles Haines (chauffeur)
T/5 Luke B. Swartz

Dernier Véhicule du
285^{ème} F.A.O.B.

Véhicules n'appartenant pas au 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne mais qui s'incrusteront dans la colonne principale...ou la suivront:

27) Ambulance de la 546^{ème} Co.Am
Pvt Keston Mullen (chauffeur)
T/5 Dayton Wusterbarth

28) Ambulance de la 575^{ème} Co.Am
Pfc James Mc Kinney
Pfc Stephen Donitrovich

29) Ambulance de la 575^{ème} Co.Am
Lt Carl Genthner
Pfc Paul Paden (chauffeur)

30) Ambulance de la 575^{ème} Co.Am
Pfc L. M. Burney
Pvt Roy Anderson

31) Camion de la Co."B" du 86^{ème} Génie
Pfc John Clymire
Pvt Vestal McKinney

32) Camion de la Co."B" du 86^{ème} Génie
???
???

33) Camion de la Co."B" du 86^{ème} Génie
???
???

34) Ambulance de la 575^{ème} Co.Am
 Pvt Samuel Dobyns
 Pvt Waynes Scott

Cette ambulance de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance quitta la colonne au carrefour de Baugez et prit la direction de Waimes. Peu avant le carrefour de Bagatelle, l'ambulance fut touchée par le tir de mitrailleuses. Il est difficile de dire si cette ambulance était en tête ou au milieu de la colonne, mais elle ne se trouvait certainement pas à l'arrière. Samuel Dobyns n'en parle pas dans sa déclaration.

La route que le convoi devait utiliser passait par les villages de Rott, Raeren, Eynatten, Eupen et Malmedy. Cet itinéraire fut balisé par une équipe de marquage (note 1). La batterie s'arrêta pour le lunch au Nord de Malmedy vers midi. Après le repas, les observateurs d'artillerie reprirent la route, sauf quatre véhicules¹² (note 2) qui sortirent de la colonne au Nord de Malmedy parce que, soudain, le caporal James E. Barrington était tombé gravement malade.

Peu avant le départ de la colonne, une conversation étrange eut lieu entre le Pfc Ernest Bechtel et son copain le T/5 Luke Swartz. Les deux hommes habitaient en Pennsylvanie à quelques centaines de mètres l'un de l'autre. Bechtel raconte ce fait:

*«J'étais sur le point de prendre place à bord du camion B-26 lorsque je remarquai Luke qui se trouvait, debout, tête baissée, derrière le camion B-25. Je m'approchai et lui demandai:
 « Pourquoi ne voyages-tu pas avec moi dans le B-26? »*

Il répondit:

*«Je vais faire le trajet dans un camion bâché parce qu'il commence à bruiner et que le camion B-26 n'est pas couvert. De toute façon, c'est mon dernier jour. Ernie, je ne rentrerai pas à la maison car il va se passer quelque chose d'épouvantable aujourd'hui. Toi, tu retourneras là-bas et tu diras à mes parents que je les aime.
 « Que diable racontes tu là?, criai-je.
 « Nous allons être presque tous tués mais tu en réchapperas, répondit-il.
 « Ne raconte pas de bêtises, il ne va rien arriver de grave, répliquais-je. »*

Sans dire un mot de plus, le T/5 Luke Swartz grimpa dans un des camions précédant le B-26 et le convoi se mit en route. Bechtel termine par ces mots:

«Ce ne fut que le lendemain 18 décembre que j'appris que Luke était mort dans un champ à Malmedy. Je tombai assis et je pleurai à la fois de chagrin et de colère.»

Note 1

Une équipe de marquage d'itinéraire précédait de deux heures la colonne de la Batterie "B" du 285^{ème} F.A.O.B. Cette équipe se déplaçait à bord d'une jeep et d'un camion. Parmi les hommes faisant partie de cette équipe se trouvait le T/4 Dale T. Paul. Voici ce qu'il nous dit sur sa mission:

«Le 17 décembre, nous sommes sortis de cette petite localité en Allemagne pour une mission de balisage routier en direction de Saint-Vith. Nous n'avons rencontré aucun problème. Une vingtaine d'hommes formaient cette équipe de baliseurs d'itinéraire dont une grosse partie avait déjà été placée aux endroits importants. Après la traversée de Malmedy, le lieutenant Geier qui nous commandait, plaça le T/5 John O'Connell à un carrefour. Pour ma part, je fus placé à un autre carrefour à 12 km de Saint-Vith. Il devait être entre 11 et 12 heures lorsque je pris place à ce carrefour. Après m'avoir déposé à cet endroit, le lieutenant Geier continua sa route vers Saint-

¹² Il est toujours impossible de savoir pourquoi quatre véhicules, et pas seulement celui du caporal Barrington, ont quitté la colonne.

Vith avec pour guide le Pvt Romanoski. Ce dernier avait été laissé à Malmedy par le capitaine Scarborough pour servir de guide. En chemin, le lieutenant Geier devait encore mettre en place le S/Sgt Kesterton, les Pfc Farmer et Kennedy ainsi que le T/4 Saul.»

Note 2

Ces quatre véhicules étaient: un camion de câbles, un camion de maintenance de la batterie, un camion de marquage d'itinéraire et la voiture B.R.C.¹³. Le camion de câbles transportait le personnel suivant: le chauffeur le T/5 Arndt, les Pfc Ernest Bechtel, Schaaf, Frank Berzinski et les Pvt Joseph DePaulo, Louis Grath, Kellum et Stewart. Dans le camion de maintenance se trouvaient: les S/Sgt Alberston, T/4 Whitmer, T/5 Sonderguard et les Pvt Swan et Young. Le camion de marquage d'itinéraire avait à son bord: le Sgt Matthews, le Cpl Larson et le T/5 Camp. Le T/5 William Poorman et le Pvt Smith étaient des marqueurs d'itinéraire recueillis sur la route en direction de Malmedy par ce véhicule. Dans la voiture B.R.C. avaient pris place le lieutenant Ksidzek, les Sgt Iverson et Charles Funk, les T/5 Harnack, Byron Boggs et Forte (du détachement médical du bataillon) ainsi que le Pfc Leslie Stevens.

Le Pfc Panzer (du détachement médical du bataillon) rejoignit ce groupe de véhicules pour donner des soins médicaux au caporal Barrington. Il resta alors avec un de ces véhicules. Après avoir déposé Barrington dans un hôpital de Malmedy, les quatre camions essayèrent de rejoindre le convoi mais n'y parvinrent pas. En effet, comme ils arrivaient à un barrage routier du 291^{ème} Bataillon de Génie à la sortie Sud de Malmedy, une jeep descendait à vive allure de Géromont. Ses passagers criaient:

«*Krauts! Krauts!*.»

Les quatre camions firent demi-tour et retournèrent à Malmedy. Il était environ 13h30 à ce moment-là. Plus tard dans la journée, ces quatre véhicules regagnèrent Walheim (Allemagne). Le lendemain, 18 décembre à 8 heures du matin, ils reprirent la route pour Biwer, Luxembourg, avec l'ensemble du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne.

Après le lunch, la colonne principale de la Batterie "B" du 285^{ème} reprit donc la route avec 26 véhicules¹⁴. Peu avant la sortie de Malmedy, la jeep de tête, avec le capitaine Mills à bord, s'arrêta au P.C.¹⁵ du commandant du 291^{ème} Bataillon de Génie, le colonel David Pergrin. Celui-ci conseilla à Mills d'emprunter l'itinéraire de Stavelot pour atteindre Saint-Vith. Ne tenant pas compte des conseils de Pergrin mais respectant l'itinéraire imposé, le convoi continua au Sud sur la N32 et traversa le barrage routier de la Compagnie "B" du 291^{ème} Bataillon de Génie situé en bas de la côte de Géromont, à hauteur du passage à niveau de la ligne de chemin de fer Trois-Ponts - Waimes. Ce barrage routier était sous les ordres du lieutenant W. L. Colbeck.

Il était entre 12h45 et 13 heures lorsque la Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne arriva au carrefour de Baugez. Quelques instants auparavant, un tank-dozer du 14^{ème} Régiment Blindé (7^{ème} Division Blindée), dont le personnel d'approvisionnement était à Ligneuville, passait au carrefour en direction de ce village. A cet endroit se trouvait le Pfc Homer D. Ford de la Compagnie "C" du 518^{ème} Bataillon de Police Militaire. Il attendait le passage du 440^{ème} Bataillon d'Artillerie Blindée de la 7^{ème} Division Blindée afin de le diriger vers Saint-Vith. Lorsque la Batterie "B" atteignit ce carrefour, le policier militaire, Homer Ford, d'un signe du bras, dirigea les véhicules vers Ligneuville - Saint-Vith.

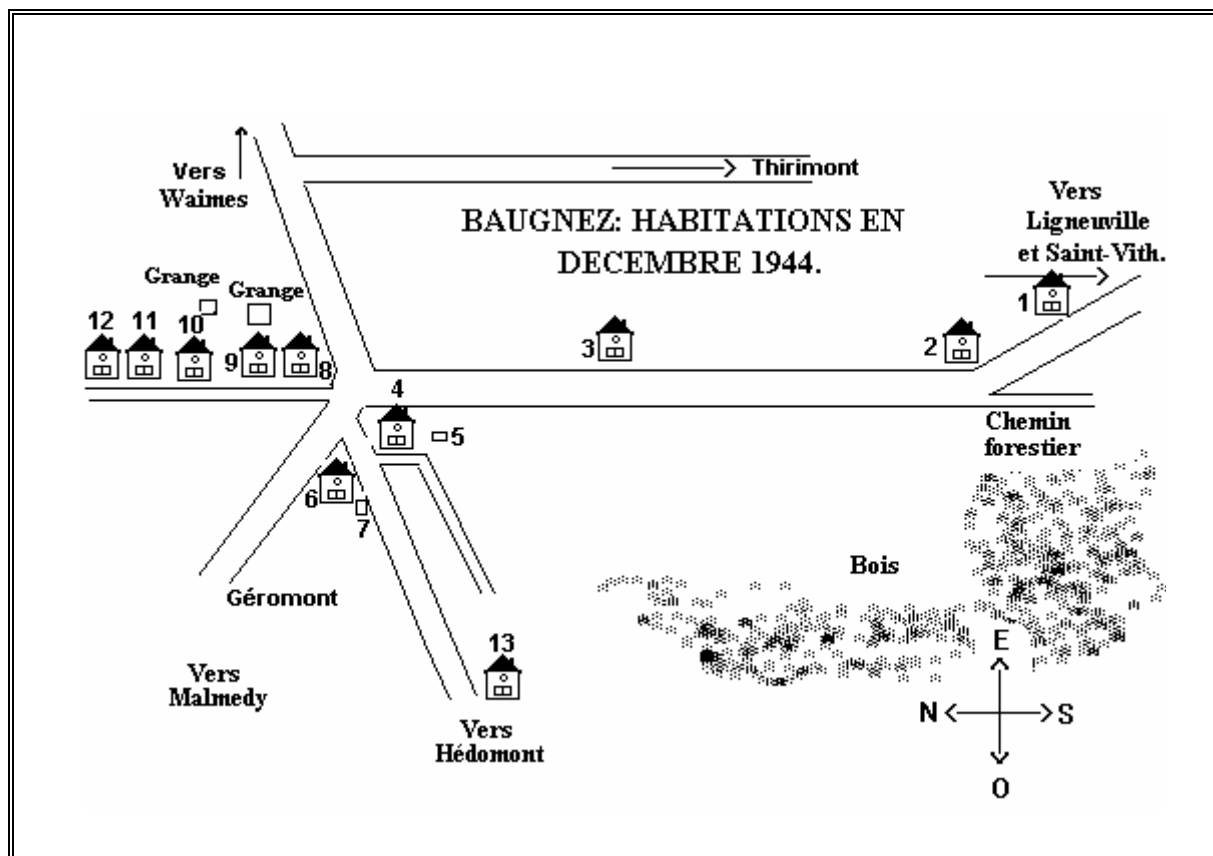
La rencontre

¹³ B.R.C.: voiture de reconnaissance.

¹⁴ Le capitaine Scarborough, dans sa déclaration du 28 décembre 1944, dit qu'il fut informé par le lieutenant Ksidzek que le convoi de la Batterie comptait environ 26 véhicules répartis en deux groupes de treize. Le capitaine Mills était en tête du premier groupe et le lieutenant Perry Reardon en tête du second.

¹⁵ P.C. : Poste de Commandement.

Tandis que les véhicules de la Compagnie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne tournaient au Sud, le 1^{er} Régiment de Panzer S.S. arrivait du Nord sur la route parallèle, venant de Thirimont vers Bagatelle et prenait ensuite la direction du carrefour de Baugnez. Les Allemands apercevant la colonne américaine ouvrirent aussitôt le feu avec leurs tanks et mortiers.



- 1) Famille Pierre Genten-Legros.
- 2) Familles Léonard Bodarwé-Muller et Henri Goffinet-Curtz.
- 3) Famille Alphonse Raskin-Binten.
- 4) Famille Vve Joseph Bodarwé-Bastin Adèle.
- 5) Petit hangar à Bois.
- 6) Famille Henri Lejoly-Jacob.
- 7) Petit hangar à bois.
- 8) Famille Henri Lejoly-Quirin, sa soeur Jeanne et son frère François. N.D.L.R. Quirin était le 3^{ème} prénom de l'intéressé. Ce prénom était très vraisemblablement utilisé pour le distinguer de l'occupant de l'immeuble N°6.
- 9) Famille Etienne Lejoly-Nicolet.
- 10) Famille Henri Lejoly-Peiffer.
- 11) Famille Léon Mathonet-Maraite.
- 12) Famille Joseph Nicolet-Close.
- 13) Famille Joseph Mathonet-Meyer.

Composition du Kampfgruppe Peiper

Il est important de noter que le Kampfgruppe Peiper se déplaçait en trois groupes successifs:

1) l'avant-garde composée de deux Panther et deux S.P.W. sous le commandement de Werner Sternebeck ainsi que la 10^{ème} Compagnie de Panzer Grenadiers.

2) le groupe de commandement composé du S.P.W. de Josef Diefenthal, le S.P.W. de Flacke, le Panther de Joachim Peiper, le Panther de Arndt Fischer, le Panther de l'Hauptsturmführer Hans Gruhle, le Panther de Werner Pötschke ainsi qu'une jeep américaine capturée et

3) le reste du régiment, constitué du 1^{er} Régiment Panzer S.S., de la 6^{ème} Compagnie Panzer S.S., de la 11^{ème} Compagnie de Panzer Grenadiers, de la 3^{ème} Compagnie de Génie S.S., de la 7^{ème} Compagnie Panzer S.S. et de la 9^{ème} Compagnie de Génie S.S.

Attaque de la Batterie "B" par le groupe Peiper

C'est la pointe avancée se dirigeant vers le Nord par la route secondaire venant de Thirimont qui tira à travers champ sur le convoi de la Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne qui prenait la direction de Ligneuville sur la N-23. Les chars et les S.P.W. de tête tirèrent quelques obus¹⁶, dont des obus de 75mm¹⁷ des armes montées sur les S.P.W.; toutes les mitrailleuses s'acharnèrent sur le peu soupçonneux convoi américain. La pointe avancée arriva à Bagatelle, tourna à l'ouest sur la N-32, se dirigea vers le carrefour puis vira à gauche sur la N-23.

Signalons toutefois qu'à la sortie de Thirimont des véhicules du 4^{ème} Peloton de cette 10^{ème} Compagnie de Panzer Grenadiers quittèrent la pointe avancée et se hasardèrent dans un chemin de terre desservant le hameau de Fagnou et aboutissant (d'après les cartes) sur la route de Ligneuville à plus ou moins un kilomètre au-delà du carrefour de Baugez. Les Allemands pensaient avoir trouvé un raccourci sur leur route en direction de Ligneuville. Hélas pour eux, cette voie de faible largeur se transforma en un chemin étroit et tortueux barré par la traversée du "Ru des Fagnes". Le premier véhicule voulut passer à gué mais s'enlisa, bloquant complètement le passage de la colonne qui avait suivi cet itinéraire.

Le 4^{ème} Peloton dans une compagnie Panzer Grenadiers est un peloton d'armes lourdes, dans ce cas-ci des mortiers. Alors que ce peloton essayait de traverser la zone marécageuse au bas de la petite vallée entre Thirimont et la N-23, les hommes du 4^{ème} Peloton entendirent et virent leurs camarades de la pointe avancée ouvrir le feu sur la colonne américaine. Le 4^{ème} Peloton ouvrit le feu à son tour, plus que probablement sur la tête de la colonne. Ces tirs de mortiers ont été rapportés par plusieurs rescapés¹⁸. Les deux premiers S.P.W. venant de Bagatelle n'étaient pas armés de mortiers. Les véhicules de la pointe avancée se dirigèrent rapidement vers le carrefour afin de prendre la direction du Sud. Ils dépassèrent la colonne américaine à l'arrêt et les Américains furent faits prisonniers. Ceux qui tentaient de simuler la mort furent chassés par les Allemands qui tiraient avec leurs mitrailleuses dans les fossés.

Alors que les soldats de l'avant-garde de Peiper avaient ouvert le feu sur la colonne et commençaient à rassembler les prisonniers, Joachim Peiper arriva avec son groupe de commandement sur la route parallèle venant de Thirimont vers Bagatelle, entre 13 et 13h30. Il vit le convoi de véhicules américains qu'il décrit comme suit:

« Cette colonne circulait en direction du Sud à grande vitesse. Je vis le premier véhicule du convoi disparaître derrière la courbe au Sud. Je vis le dernier véhicule au carrefour mais d'autres camions et jeeps devaient encore arriver. Mes véhicules de la pointe avancée avaient ouvert le feu. J'ai donné l'ordre de cesser le tir plusieurs fois, car j'étais contrarié d'avoir déjà perdu tant de temps. En outre, j'étais ennuyé de voir ces beaux camions, dont nous avons tant besoin, être mitraillés. Cela prit environ deux minutes avant que mon ordre soit compris par tous. Sur ce, j'ordonnai de continuer à rouler à grande vitesse. Je montai alors dans le véhicule du Sturmbannführer Werner Pötschke et je lui donnai l'ordre d'envoyer un message radio à la division. Il devait signaler que l'ennemi quittait Malmedy, qu'il était en train de battre en retraite vers le Sud et le Sud-Ouest et que nous avons atteint la grand-route au Sud de Malmedy. »

¹⁶ Virgil Lary compta une vingtaine d'obus.

¹⁷ Plusieurs rescapés parlent d'obus de 88mm.

¹⁸ Les tirs de mortiers sont confirmés par Le T/5 Warren T.Schmitt, le 1^{er} Lieutenant Lary et d'autres.

Pourquoi Peiper n'a-t-il pas transmis cet ordre lui-même de son propre véhicule? La raison est qu'il avait de gros problèmes avec la radio de son véhicule. Après avoir donné cet ordre à Werner Pötschke, Joachim Peiper prit place dans le véhicule du Sturmbannführer Josef Diefenthal. Il suivit les véhicules qui avaient déjà commencé à faire mouvement vers le carrefour. Lorsque Peiper arriva au carrefour, il vit un groupe d'Américains, entre 40 à 60 selon son estimation. Certains d'entre eux se trouvaient déjà sur la route, d'autres étaient couchés dans le fossé, principalement du côté Ouest de la route en zone découverte. La route qui va au Sud vers Ligneuville depuis le carrefour était bloquée par les véhicules américains maintenant à l'arrêt. Un char Panther précédait le véhicule dans lequel avait pris place Joachim Peiper et Diefenthal. Ce char poussa les véhicules américains mitrillés dans les fossés en les déplaçant alternativement à gauche et à droite de la route. Le groupe de commandement suivait à une vitesse guère plus rapide que celle d'un piéton. Poursuivant sur la N-23, le véhicule dans lequel avaient pris place Peiper et Diefenthal s'arrêta à environ 500 mètres au Sud, juste à l'endroit où la route disparaissait dans la forêt et plongeait vers Ligneuville. Lorsqu'on demande à Peiper ce qui arriva ensuite, il répond:

«Certains des Américains "faisaient le mort", d'autres rampaient vers les bois et d'autres venaient en direction de la route. Des grenadiers qui étaient dans les semi-chenillés roulant derrière moi tiraient sur ceux qui portaient des armes et qui couraient en direction de la forêt.»

Peiper fit des signes à des soldats américains d'aller vers l'arrière de sa colonne. Il est possible, du moins le prétend-il, qu'il se soit adressé en anglais aux prisonniers. Pendant que Peiper dirigeait les prisonniers vers l'arrière, Diefenthal faisait des signes de mains aux semi-chenillés qui le suivaient afin qu'ils accélèrent. Les nombreux camions américains qui encombraient la route représentaient une attraction pour les Allemands. Pendant ce bref arrêt, le chauffeur du véhicule demanda la permission à Diefenthal de faire le plein d'huile. Assenmacher, opérateur-radio dans ce même véhicule reçut, pour sa part, l'autorisation de Peiper de quitter le char pendant trois minutes afin de se livrer à un pillage. D'après ses déclarations, Peiper ne s'arrêta pas à cet endroit sur la N-23 dans le but rassembler les prisonniers, mais simplement parce qu'il ne voyait plus de véhicules allemands devant lui. Il avait la certitude qu'il rencontrerait de la résistance en arrivant à Ligneuville et il n'avait aucun désir d'être le premier à y entrer. Il signifia à trois semi-chenillés et au char de l'Untersturmführer Arndt Fischer du 1^{er} Bataillon de le dépasser. Lorsque ces quatre véhicules furent passés à côté de lui, Peiper et son groupe de commandement reprirent la route en direction de Ligneuville dans le véhicule de Diefenthal car Peiper avait toujours des problèmes de communication avec la radio de son Panther. Il laissa au Sturmbannführer Werner Pötschke le soin de s'occuper des prisonniers et d'assurer la sécurité du carrefour jusqu'à ce que le gros du Kampfgruppe fut arrivé, 30 minutes plus tard.

L'arrêt de Joachim Peiper fut donc de courte durée, 5 minutes seulement, juste le temps pour lui de réorganiser sa colonne et se diriger vers Ligneuville. Lors d'un des interrogatoires qui se tint avant le procès de Dachau, Joachim Peiper donna aussi une information sur la tenue vestimentaire du Sturmbannführer Josef Diefenthal. Il dit entre autre que ce dernier portait une veste de fourrure de couleur jaune. Ce petit détail confirme la déclaration du T/5 Charles F. Appman, un chauffeur de camion.

Lors de ce déplacement Charles Appman était accompagné par le Pvt Jim Mattera, le Cpl Carl Rullman et le T/5 James Luers. Son camion occupait la 19^{ème} position dans la colonne, donc à plus ou moins 100 mètres au-delà du carrefour sur la route de Ligneuville. Voici ce qu'il déclara le 18 décembre 1944 au lieutenant-colonel Alvin B. Welsch au Quartier-Général de la 1^{ère} Armée à Spa:

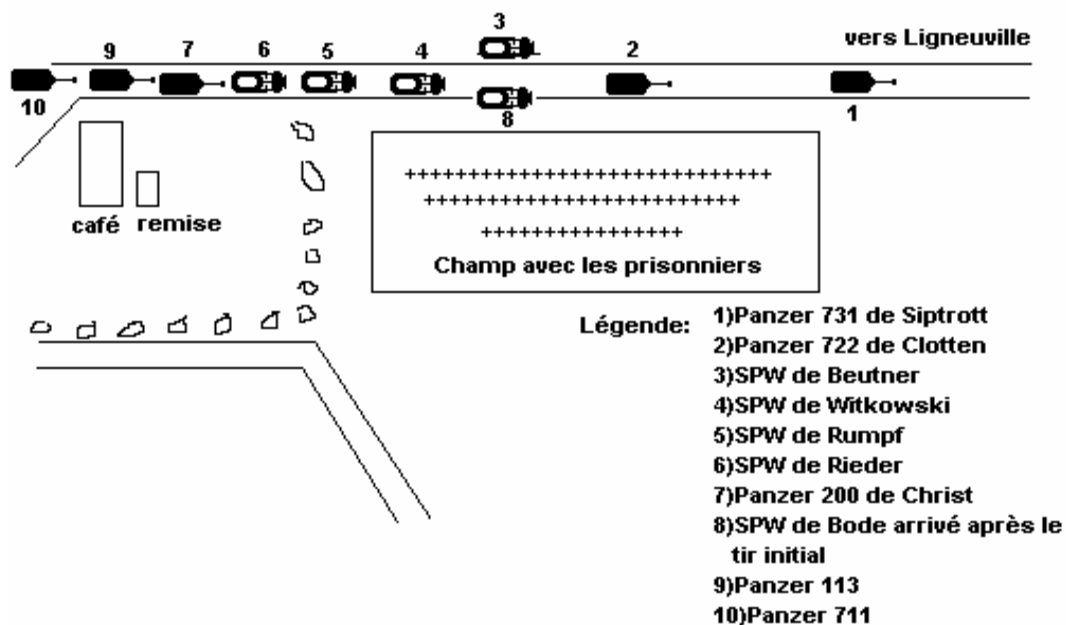
«Juste avant que l'homme au pistolet ne tire sur les Américains, un officier apparemment, qui portait une casquette d'officier et une veste jaune ou de couleur claire, donna quelques ordres avant de s'éloigner sur son véhicule. L'homme qui déchargea son pistolet paraissait viser délibérément un soldat dans le groupe» .

La première unité allemande qui tourna au carrefour après le départ de Joachim Peiper fut le 1^{er} Bataillon de Panzer S.S. commandé par le Sturmbannführer Werner Pötschke. Le Bataillon poursuivit sa route au Sud sans s'arrêter. Seul Pötschke fit une halte. Suivit alors la 11^{ème} Compagnie de Panzer Grenadiers. Cette unité s'arrêta quelques minutes afin de faire entrer les Américains dans le champ. Ensuite, cette compagnie poursuivit sa route de même que Werner Pötschke qui avait donné des ordres à un officier. Les 3^{ème} et 9^{ème} Compagnies de Génie et la 7^{ème} Compagnie Panzer S.S. s'arrêtèrent pour garder les prisonniers. Il est probable que Werner Pötschke leur en avait donné l'ordre.

Un des premiers véhicules de la 3^{ème} Compagnie de Génie à virer sur la N-23 fut le S.P.W. du S.S. Unterscharführer Max Beutner, chef du 2^{ème} Peloton, 3^{ème} Compagnie, 1^{er} Bataillon S.S. du génie. L'équipage se composait des hommes suivants: le Sturmman Marcel Boltz, mitrailleur, le Rottenführer Ernst Goldschmidt, chauffeur, et Max Hammerer, l'estafette. Ce S.P.W. s'arrêta et Beutner reçut des ordres d'un officier. Dans son témoignage, Max Beutner dit avoir reçu l'ordre du Sturmbannführer Werner Pötschke de "se débarrasser des prisonniers". Beutner interpréta cet ordre comme signifiant que les prisonniers devaient être abattus.

Reproduction du plan dessiné par Max Beutner

BAUGNEZ 17 décembre 1944. Positions des véhicules allemands sur la N23, en face du champ où les prisonniers étaient rassemblés.



Le S.P.W. de Beutner (3) gagna le côté Est de la N-23. Sous les ordres de Beutner, d'autres véhicules se rangèrent pour exécuter l'ordre de Pötschke. Le premier véhicule que Max Beutner arrêta fut le S.P.W. de l'Unterscharführer Sepp Witkowski (4) dont l'équipage comprenait le Sturmman Joachim Hofmann, chauffeur, le Sturmman Siegfried Jaekel, canonier-fantassin, le Sturmman Gustav Neve, assistant-chauffeur, et le Sturmman Heinz Stickel, mitrailleur. Ce véhicule s'arrêta sur le côté droit de la route juste en bordure du champ où les prisonniers étaient rassemblés.

Immédiatement après que ce véhicule fut en place, deux Mark IV furent encore arrêtés par Beutner: le N° 731, (7^{ème} Compagnie, 3^{ème} Peloton, tank 1, n°1 sur le dessin ci-dessus) et le N° 722 (7^{ème} Compagnie, 2^{ème} Peloton, Tank 2, n°2 sur le dessin). Ces deux tanks s'appartenaient au 1^{er} Bataillon Panzer.

L'Hauptscharführer Hans Siptrott commandait le tank N°731; son équipage était composé du chauffeur, le Rottenführer Gehrard Schaeffer, du mitrailleur, le Rottenführer Wetengel, le radio, le Sturmman Arnhold et du Sturmman George Fleps qui en était l'assistant mitrailleur. Le tank N°722 était conduit par le Rottenführer Koewitz; le Sturmman Vogt et Bock (grade inconnu) faisaient partie de l'équipage qui était commandé par l'Oberscharführer Roman Clotten. Ces deux tanks se parquèrent sur la droite du côté Ouest de la N-23 à environ 20 yards des prisonniers américains.

A cet endroit, le Tank N° 722 tenta d'amener son canon de 75mm face aux prisonniers, mais après quelques tentatives infructueuses, Clotten, le commandant de ce tank, renonça parce qu'il ne pouvait abaisser son canon pour couvrir les prisonniers.



Entre-temps, deux autres S.P.W. (5 et 6) s'étaient arrêtés à 30 ou 40 mètres au Nord des prisonniers, soit à 10 ou 20 mètres de la haie séparant le champ et le terrain du café Bodarwé. Ces deux S.P.W. faisaient partie du 1^{er} Peloton de la 9^{ème} Compagnie de Génie S.S. Parmi les hommes de ces véhicules se trouvaient l'Obersturmführer Erich Rumpf, officier commandant la 9^{ème} Compagnie, l'Unterscharführer Will Von Chamier, mitrailleur et le Sturmman Max Rieder. Vinrent encore s'ajouter deux autres blindés du 1^{er} Bataillon Panzer, eux aussi arrêtés par Beutner: le Panzer N° 711 (n°10) commandé par l'Untersturmführer Heinz Rehagel, chef du 1^{er} Peloton de la 7^{ème} Compagnie Panzer et le Panzer N° 200 (n°7) commandé par l'Obersturmführer Freiderich Christ, commandant de la 2^{ème} Compagnie Panzer.

La disposition des blindés allemands face aux prisonniers américains annonçait un massacre, massacre que nous allons bientôt décrire. Mais avant de poursuivre le récit de cet événement tragique, laissons la parole aux témoins américains et civils qui nous décrivent la rencontre des deux colonnes ennemies.

Témoignages Américains

Homer D. Ford, le policier militaire qui se trouvait au carrefour lors de l'arrivée des antagonistes fut interrogé le 17 décembre 1944, quelques heures après le massacre, au Q.G. de la 1^{ère} Armée. Son interlocuteur était le lieutenant-colonel Alvin B. Welsch, IGD. La déclaration de Ford n'est pas très facile à comprendre étant donné qu'il s'exprime mal et sans précision. Les quelques lignes qui suivent reproduisent les termes employés par Ford.

«J'étais de service à un poste de circulation pour régler le passage de la 7^{ème} Division Blindée. Pas mal de civils étaient passés à bicyclette¹⁹. Les chars venaient de passer. Ensuite, il y eut quelques camions avec des hommes à l'intérieur. Les Allemands ont tiré. Les hommes ont sauté des camions et nous nous sommes abrités du mieux que nous pouvions dans une grange en briques. Nous nous y sommes cachés. Des M.G.P.²⁰ (Note 3) qui s'étaient rendus arrivaient sur la route. Les Allemands les tenaient sous la pointe de leurs armes et les conduisirent dans un champ.»

Note 3

Le Caporal George L. Fox rescapé du massacre a vu lui aussi des M.G.P. dans le groupe des prisonniers qui étaient déjà rassemblés dans le champ. Parmi ces M.G.P., deux soldats du 200^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne: le sergent Benjamin Lindt et le Pfc Elmer W. Wald. Les casques de ces hommes portaient les lettres M.G.P. quand leurs corps furent récupérés en janvier 1945. Les soldats portant ces marques sur leur casque étaient affectés à des missions de police auprès des populations locales. Ils intervenaient principalement lors de la violation du couvre-feu et dans diverses missions d'application de la loi civile dans la zone d'occupation.

¹⁹ Voir témoignage de P.Lentz

²⁰ M.G.P.: Military Government Police.

Comment ces deux hommes ont-ils été entraînés dans ce massacre? L'hypothèse la plus plausible est qu'ils ont été capturés par le 1^{er} Régiment de Panzer S.S. quelque part à l'Est de Baugnez avant le massacre. Le seul renseignement figurant dans les Archives au sujet de ces hommes est qu'ils étaient portés disparus de leur unité depuis le 18 décembre 1944²¹.

D'autres soldats portaient ces mêmes lettres sur leur casque. Ce sont les onze hommes de la section de reconnaissance du 32^{ème} Régiment d'Infanterie Blindée. Henry Zach dit à ce sujet:

«Le 16 décembre 1944, la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment était en ligne près d'un de ces petits villages allemands du nom de Breinig. Après que nous eûmes écrasé et traversé les dents de dragon au début de septembre 1944, la Compagnie de Reconnaissance n'eut plus beaucoup de travail, notre avance étant presque nulle. C'est ainsi que la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment fut transformée en Police du Gouvernement Militaire (M.G.P.). Nous fîmes peindre les lettres M.G.P. sur le devant de nos casques. Nous avions pour mission de surveiller les routes dans notre zone et de tenir les civils allemands à l'écart de ces routes.»

Le T/5 Kenneth Kingston était le chauffeur de la jeep immatriculée B-12. Le nombre 12 donne normalement la position du véhicule dans la colonne²². Kingston ne se souvient pas de la position de sa jeep dans la colonne lors de son passage à Baugnez. Il dit simplement que son véhicule était probablement le 6^{ème} ou le 7^{ème}. Son témoignage, long de 20 pages, sur ce qui se passa à Baugnez est un des plus complets. En voici un extrait:

«Il était environ 1h30²³ lorsque les Allemands ont tiré sur nous avec des mitrailleuses et nous ont bombardés avec des obus de 88mm. Le convoi s'est alors arrêté et tous les hommes se sont précipités dans les fossés. Je me suis dirigé rapidement sur le côté gauche de la route derrière une maison à côté de laquelle se trouvait un dépôt de bois. Cette maison était située à plus ou moins 500 mètres du carrefour. La majorité des hommes se lancèrent dans le fossé du côté droit de cette route. Quelques minutes plus tard, le caporal Flechsig arriva là où je me trouvais. Peu après, le caporal Flechsig et moi nous sommes rendus aux Allemands. Nous avons reçu l'ordre d'avancer jusqu'au carrefour. Pendant que nous marchions sur la route en direction du carrefour, les blindés continuaient à passer sur la route, entrant en collision avec nos véhicules à l'arrêt et les écrasant.»

Le caporal Theodore Flechsig déclare au Major Woodward C. Gardiner dans sa déposition du 20 décembre 1944:

«Nous étions en convoi et nous montions de Malmedy vers Saint-Vith. Le dernier signal routier dont je me souviens indiquait: SAINT-VITH 17 KM. Nous avons traversé le carrefour. Le convoi était étiré de telle sorte que le dernier véhicule était juste sur le point d'arriver au carrefour quand les Allemands ont ouvert le feu avec des obus antichar et des 88mm. Le convoi s'est arrêté aussitôt. Les Allemands avaient atteint les premiers véhicules de quelques coups directs. Je ne pense pas que quiconque se soit rendu compte que c'était une grande force allemande. D'abord, nous avons pensé que c'étaient des parachutistes allemands, mais quand nous en sommes venus à penser "aux gros canons", nous nous sommes rendu compte que c'était quelque chose de différent. La plupart des hommes ont sauté des véhicules et se sont jetés à terre des deux côtés de la route. Le premier véhicule allemand est alors arrivé, suivi d'un Mark VI, je crois. Ils ont ensuite remonté la route en longeant notre convoi et, se servant d'une mitrailleuse, ils tiraient dans les fossés des deux côtés de la route où nous nous trouvions.»

²¹ Selon l'After Action Report du 200th Field Artillery Battalion (200^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne). Cette unité était attachée au Vème Corps.

²² Dans ce cas-ci, B-12 signifie: véhicule de la Batterie "B", douzième véhicule.

²³ On peut estimer qu'il était approximativement 13 heures lorsque la colonne arriva au carrefour de Baugnez.

Le T/5 Eugène Garrett dans le 7^{ème} véhicule déclare pour sa part:

«Je suis descendu du véhicule et avec un B.A.R.²⁴ que j'avais recueilli, j'ai essayé de tirer. Comme il ne voulait pas tirer, je l'ai jeté. J'ai pris ma carabine et je me suis couché dans un fossé où je suis resté quelques secondes. Cela a commencé à chauffer assez fort, ils utilisaient les mortiers. Pendant que j'étais à cet endroit, j'ai pu voir qu'ils démolissaient le G.M.C., deuxième véhicule²⁵ de la colonne. J'ai vu qu'ils cueillaient un véhicule après l'autre avec ce tir de mortier; alors, j'ai décidé de m'éloigner de la route. J'ai crié au caporal Robert Conrad de revenir vers moi, puis nous nous sommes retirés dans un autre fossé qui était de biais à une piste pour vaches. Pendant que nous étions couchés là, les chars passaient devant nous.»

Lorsqu'il passa au carrefour de Baugnez, le T/5 Eugène H. Garrett²⁶ se rappelle avoir vu un M.P. et le baliseur d'itinéraire au carrefour. Tous deux indiquaient la direction que devait prendre la colonne américaine. Ce baliseur était le T/5 John O'Connell. Lors de son interrogatoire, le 17 décembre, au 77^{ème} Hôpital d'Evacuation, il fit la déclaration suivante au colonel Lamar Tooze, I.G.D., assistant de l'inspecteur général d'Armée:

«J'étais baliseur d'itinéraire pour ma batterie à une bifurcation de routes à environ 17 kilomètres de Saint-Vith. Du moins ai-je vu un poteau indicateur à la bifurcation qui signalait le fait. Après avoir indiqué la route à prendre aux trois-quarts des véhicules de ma batterie, j'ai remarqué un char qui venait de la fourche de gauche quand on fait face à Saint-Vith. En me retournant pour regarder le char, je me suis aperçu que c'était un char allemand avec des soldats allemands. Dès que je l'ai vu, j'ai arrêté ma batterie qui venait de Malmedy. A ce moment précis, le char a ouvert le feu à la mitrailleuse et avec un autre type d'arme. Tout le monde s'est mis à l'abri à mon signal. Il y avait d'autres unités que la nôtre, principalement des ambulances. En tentant de trouver une meilleure place pour m'abriter, je suis allé derrière une maison en briques, essayant de trouver une cave, mais en vain. Il y avait là plusieurs autres soldats, la plupart d'entre eux étaient de ma batterie. Je me rappelle du T/4 Leu, du caporal Billow et d'un M.P. Nous nous sommes alors couchés en espérant que les blindés passeraient sans nous capturer. Ce M.P. était d'une autre unité et faisait le même travail que moi au carrefour. Je suis resté caché environ 30 minutes avant d'être capturé et emmené dans le champ avec d'autres prisonniers.»

En même temps que le convoi de la Batterie "B", d'autres véhicules empruntaient la route qui grimpe vers Géromont et le carrefour de Baugnez. Ainsi, une ambulance de la 575^{ème} Compagnie s'inséra dans la colonne en marche. Il est difficile de déterminer la place exacte que prit l'ambulance dans la colonne de la Batterie "B". Probablement était-elle juste en tête ou intercalée en 5^{ème} ou 6^{ème} position. Cette ambulance était occupée par deux infirmiers, le conducteur, le Pvt Samuel Dobyns, et son assistant-chauffeur, le Pvt Wayne B. Scott.

Dans la matinée du 17 décembre, Dobyns et Scott avaient évacué des blessés de la bataille vers le 47^{ème} Hôpital de Campagne installé à Waimes. Peu après, suite aux événements qui se précipitaient dans la région, il fut décidé d'évacuer ce 47^{ème} Hôpital de Campagne de Waimes vers l'arrière. C'est ainsi que Samuel Dobyns et Wayne Scott reçurent l'ordre d'évacuer quatre patients et de les conduire au 44^{ème} Hôpital d'Evacuation de Malmedy. Après avoir déposé les quatre blessés à Malmedy, les deux hommes reprirent la direction de Waimes afin de poursuivre leur mission. Lors du retour vers Waimes, Wayne Scott prit le volant de l'ambulance et inséra son véhicule dans le convoi du 285^{ème} F.A.O.B. Lorsque le véhicule arriva au carrefour de Baugnez, Scott tourna vers l'Est sur la N-32 en direction de Waimes. Samuel Dobyns en a fait le récit suivant:

«Juste comme nous arrivions à environ ¾ de mille²⁷ à l'Est, au-delà de l'intersection des routes nationales 23 et 32, des mitrailleuses d'un char se sont déchaînées sur nous et ont criblé notre ambulance de balles.»

²⁴ B.A.R.: fusil-mitrailleur

²⁵ G.M.C: camion de 2,5 tonnes.

²⁶ Déclaration de Eugene H. Garrett faite le 29 décembre 1944.

²⁷ Estimation de la distance donnée par Samuel Dobyns lors de sa déposition du 17 décembre 1944.

Surpris par le tir, Wayne Scott donna un brusque coup de volant et perdit le contrôle du véhicule. L'ambulance traversa alors la route, passa à travers une haie et s'arrêta finalement dans un champ.»

Dobyns et Scott se réfugièrent dans un fossé mais le char allemand continua de tirer. Dobyns plaça finalement un mouchoir blanc sur un bâton en signe de reddition. Le char cessa le tir. D'après Dobyns, un lieutenant allemand arriva alors vers les deux soldats américains prisonniers et les déposséda de leurs cigarettes et d'autres objets personnels. Après la fouille, Scott et Dobyns furent placés sur un char et conduits au croisement des routes N-23 et N-32 où on les parqua dans un champ. Samuel Dobyns remarqua qu'un groupe d'environ 75 prisonniers américains (parmi lesquels des infirmiers) se tenaient à ses côtés.

William Merriken raconte sa capture : *«Quand nous sommes arrivés au sommet de la colline sur la N-32 conduisant à Ligneuville, nous avons atteint un carrefour qui, je l'apprendrai plus tard, fut appelé "five points"²⁸. Nous avons pris la direction de Ligneuville sur cette route bordée de terrains en friche, avant qu'elle ne descende dans un vallon boisé. Quelques instants plus tard, les hommes se trouvant dans le véhicule de tête, une jeep²⁹, et dans le mien, un camion G.M.C., aperçurent des explosions d'obus dans le champ situé en face et à notre droite. Le conducteur de la jeep de tête se rangea brusquement du côté droit de la route et s'arrêta. Mon chauffeur³⁰ fit une embardée derrière cette jeep et stoppa alors que d'autres obus arrivaient de la gauche et tombaient dans le champ à notre droite. L'attaque nous surprit brutalement. Pittman, Hardiman et moi-même sortîmes à quatre pattes par le flanc droit de la benne du camion et nous nous glissâmes dans le fossé pour nous protéger.*

Après quelques minutes, je traversai la route en courant pour voir d'où venaient les tirs. Je regardai vers l'arrière de notre colonne et je vis que six ou sept de nos véhicules s'étaient rangés également sur le côté droit de la route, mais une rangée d'arbres sur le bord de celle-ci me cachait le reste de la colonne. Je me rappelle avoir tiré mon pistolet de son étui mais je me sentais impuissant à la pensée de l'utiliser d'une autre façon qu'à faible distance. Je grimpai sur un petit tas de bois pour voir si je pouvais repérer l'ennemi. Pas de chance!... Je rampai sur une distance de quelques mètres et tout-à-coup, d'autres obus de chars et de mortiers commencèrent à tomber. Le premier, un obus de mortier, atterrit à hauteur du 2^{ème} ou 3^{ème} véhicule suivant le mien. Je dus rentrer dans le fossé pour m'abriter.

Peu de temps après, j'entendis le grondement d'un char venant de la direction du carrefour. Je pense que tous les soldats américains espéraient que ce soit un des leurs. Dès qu'il apparut au début de la courbe, je sus que c'était un ennemi. C'était le char de tête. Un boche se tenait debout dans la tourelle et la mitrailleuse du char tirait au hasard. Les hommes à ce moment-là levèrent les mains en signe de reddition et, au même instant, le lieutenant Lary nous cria de nous rendre. L'homme dans la tourelle du char criait "Up,Up,Up" pour nous faire lever les mains. Il nous fit signe de nous diriger vers l'arrière de la colonne. Dès le début de notre retraite, j'entendis un ou deux coups de feu tirés par le char de tête; je ne me retournai pas pour voir si quelqu'un était touché.»

Le Pfc Aubrey J. Hardiman était dans le même véhicule que William Merriken. C'était un mitrailleur non pas de la Batterie "B" mais de la Batterie "H.Q."³¹ du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne. Il n'a pas tout à fait les mêmes souvenirs que Merriken, mais voyons son récit : *«J'étais à l'avant du véhicule lorsqu'une mitrailleuse a ouvert le feu sur nous. Nous pensions que nous étions mitraillés par un avion. Le convoi s'est mis sur le côté de la route et s'est arrêté. Je me suis mis à l'abri dans un fossé juste à côté d'une maison. Je dirai que j'y suis resté environ une demi-heure durant laquelle les Allemands ont ouvert le feu avec un char.»*

A un certain moment, un des hommes près de Hardiman s'est levé, a regardé la route et a dit: *«Voici des blindés, j'espère que ce sont les nôtres».*

²⁸ Five points: cinq embranchements.

²⁹ Jeep du capitaine Mills, du 1^{er} lieutenant Lary et conduite par le caporal Raymond Lester.

³⁰ Camion conduit par le Pfc Gilbert Pittman.

³¹ H.Q.: Etat-major

Malheureusement pour les soldats américains, il s'agissait de chars allemands. Les hommes à bord des blindés faisaient signe aux soldats américains de sortir de leur abri et de se diriger vers le carrefour. En sortant du fossé où ils se trouvaient, les Américains, maintenant prisonniers, abandonnèrent leurs armes et levèrent les mains. Il est probable que quelques hommes de la Batterie "B" furent tués au cours des tirs initiaux.

Le Pvt John Kailer était dans le 23^{ème} véhicule de la colonne du 285^{ème} F.A.O.B. Dans sa déposition sous serment du 22 décembre 1944 il déclarait: *«Lorsque les Allemands ouvrirent le feu sur notre convoi, les hommes à bord de notre véhicule se précipitèrent derrière une haie afin de se mettre à l'abri visuel de l'ennemi. Où nous étions il y avait deux maisons³², près du coin sur la droite. Nous avons été bloqués là pendant environ quinze minutes en ne sachant pas sur quoi nous tirions. Nous poussions simplement nos fusils par dessus la haie³³ et nous tirions au hasard. Nous pensions que les Allemands étaient des parachutistes parce que nous avons eu des rapports indiquant leur présence dans cette région. C'est en provenance de la route venant du Nord-Est que les véhicules blindés sont arrivés. Pendant que nous nous demandions ce qui allait en résulter, nous pouvions voir cette colonne de blindés armés de mitrailleuses et de canons de 88mm pointés sur les fossés. Les Allemands criaient pour que nous sortions sur la route. Contre de telles armes, et avec seulement des fusils pour nous défendre, nous ne pouvions que nous rendre. Nous nous sommes levés en laissant tomber nos armes à nos pieds. Quelques douze véhicules allemands sont passés à l'endroit où j'étais. Ensuite, la colonne allemande s'est arrêtée. Ils ont commencé à nous faire marcher sur la route, jusqu'à ce que nous arrivions là où un de nos véhicules était parké. Il était hors d'état de marche. Ils nous ont poussés par-dessus la clôture dans un terrain en face de la route, côté Sud de la maison. Imaginez qu'il y avait environ 100 hommes dans le champ. Nous sommes restés là environ 10 minutes tandis que passaient d'autres véhicules blindés; il y avait des semi-chenillés, des 88mm autotractés, certains véhicules à chenilles étaient équipés quelque chose qui ressemblait à un mortier de 90mm.»*

Déclaration du 18 décembre 1944 du lieutenant Virgil Lary:

«Ceci est arrivé entre Malmedy et Saint-Vith à environ une heure de l'après-midi. J'avais la charge de la première partie de la colonne et je me trouvais dans le premier véhicule, une jeep. Nous avons tourné à droite au carrefour en direction de Saint-Vith. Trois cents mètres³⁴ au-delà du carrefour, juste avant la descente, nous reçûmes des tirs de mortiers et d'armes légères. Le tir semblait venir de l'Est et du Sud-Est. Un ou deux hommes sortirent de leur véhicule et prirent place dans un autre. Puis les Allemands tirèrent avec des obus de mortiers et de canons, environ 20 obus. Nous stoppâmes en face d'une maison située sur le côté gauche de la route. Une femme était sur le devant de cette maison³⁵. Elle sursauta lorsqu'un obus toucha sa maison mais cela ne sembla pas l'inquiéter. Je sautai dans le fossé où un grand nombre d'hommes se tenaient déjà. D'autres étaient accroupis devant cette maison. Le capitaine Mills me suivit.

Quelques hommes virent un tank arriver sur la route. Nous avons seulement des armes légères. Nous jetâmes nos armes et nous nous rendîmes. Comme le char approchait, un des officiers dégaina son revolver et tira sur le capitaine Mills. Je sortis alors du fossé avec les hommes pendant que trois, quatre autres chars arrivaient près de nous. Les Allemands nous dirent de retourner vers l'arrière de la colonne. Un Allemand demanda si quelqu'un parmi nous pouvait conduire les véhicules mais aucun homme ne prêta attention à cette question.»

Le sergent Kenneth F. Ahrens était dans le 4^{ème} véhicule de la colonne. Il était accompagné du T/5 Albert Valenzi, du T/5 Michael Skoda et du chauffeur de la jeep. Il raconte : *«Nous nous déplaçons sur la route entre Malmedy et Saint-Vith en allant vers le Sud. A environ 10 kilomètres de Saint-Vith, nous avons été stoppés par des tirs d'obus, de mortiers et de mitrailleuses venant de l'Est. Les tirs étaient si intenses que nous avons dû descendre de nos véhicules. Aussitôt hors de la jeep, j'ai rampé dans un fossé le long de la route. Découvrant que ce n'était pas une protection suffisante, les hommes qui étaient avec moi ont traversé la route et nous avons à nouveau rampé le long d'une maison. Toute la colonne était arrêtée. Puis nous avons entendu arriver les chars. Le premier char qui arriva près de nous était un Panther.*

³² Celle de Henri Lejoly, sur la route d'Hédumont et le café Bodarwé.

³³ Haie de la maison Lejoly.

³⁴ Il y a plus de 700 mètres entre le carrefour et le début de la descente vers Ligneuville.

³⁵ Cette maison était divisée en deux parties et occupée par deux familles: la famille Henri Goffinet-Curtz et la famille Leonard Bodarwé-Muller.

A ce moment-là, les hommes furent forcés de jeter leurs armes car nous n'avions aucun moyen de combattre les blindés allemands. Quatre ou cinq autres chars allemands sont ensuite passés devant nous. Les Allemands sur ces chars nous indiquaient par des gestes que nous devons garder nos mains en l'air et remonter sur la route. L'infanterie des Panzer-grenadiers nous avait complètement encerclés.»

Le T/5 Kenneth Kingston fait le récit de ces quelques coups de feu:

«De l'endroit où je me trouvais, j'ai vu quelques hommes de mon unité se lever et courir vers l'Ouest à travers la prairie en direction des bois. J'ai reconnu parmi ces hommes le T/4 Mearig, le sergent Alphonso Stabulis, le Pfc Donald Flack et le Pvt Charles Hall. Un char s'est amené en face de la maison où j'étais et a commencé à arroser à la mitrailleuse les copains qui couraient. Je pense que le sergent Stabulis, le Pvt Hall et le Pfc Flack ont été touchés car je les ai vus s'écrouler³⁶. Le quatrième homme a dû entrer dans un fossé. Entre-temps nous avons entendu quelques coups de feu supplémentaires et j'ai vu alors le lieutenant Perry Reardon qui descendait la route, prisonnier. Puis le reste des copains de la batterie est arrivé. Nous nous trouvions maintenant devant le champ où, peu après, quatre à cinq semi-chenillés se sont arrêtés. On nous a dit de reculer contre la clôture puis de passer au-dessus. Nous avons commencé à enjamber la clôture pendant que les Allemands amenaient un autre prisonnier. Celui-ci n'avait pas les mains levées assez haut... Les Allemands l'ont abattu de trois balles dans le dos.»

Ce soldat était le Pvt Peter Phillips³⁷.

Lorsque Bojarski du 32^{ème} de Reconnaissance arriva au carrefour (il avait été capturé avec son groupe environ une heure plus tôt), des soldats allemands étaient occupés à rassembler des prisonniers d'une colonne de véhicules américains. Alors les hommes de son unité furent sortis de la colonne allemande, rassemblés et dirigés vers un champ où un groupe de prisonniers commençait à prendre place. Ce champ était situé à environ 20 mètres de la route. William Merriken explique:

«La colonne allemande déblaya la route de tout notre équipement hors d'usage en le basculant dans le fossé pendant que notre groupe passait à côté. Alors que je marchais, je constatai un va-et-vient permanent de véhicules. J'avais conscience qu'il y avait des morts couchés le long de la route mais je ne savais pas à combien s'élevaient les pertes. Dès que je m'approchai du secteur arrière de notre colonne, je vis, dans un champ à notre gauche, ce qui semblait être la plus grande partie de notre unité rassemblée comme un troupeau, les mains au-dessus de la tête. Les prisonniers faisaient face à la route et se trouvaient à environ 15 mètres de celle-ci. On nous arrêta à cet endroit-là sur la route, deux ou trois Allemands nous fouillèrent.»

Le Pvt Bobby Werth était dans le 3^{ème} véhicule, un camion de 2,5 tonnes. Il était accompagné des T/5 Carl Daub et Howard Laufer. Werth déclare:

«Nous nous sommes tous rendus et un officier allemand nous a dit de retourner à la queue du convoi. Nous avons commencé à remonter vers l'arrière. Lorsque nous y sommes arrivés, il y avait un groupe de copains dans un champ. Nous sommes entrés dans le champ auprès d'eux.»

Kenneth Ahrens ajoute:

«On nous a faits marcher en direction du Nord des deux côtés de la route vers la bifurcation que nous avons traversée quelques minutes auparavant.»

³⁶ Flack et Stabulis figurent parmi les huit soldats qui n'ont pas été capturés par les Allemands. Ils se sont échappés avec Mearig et Hall avant que les chars allemands arrivent. Malheureusement Flack et Stabulis furent tués dans le champ à droite au bout de la ligne droite menant vers Ligneuville, à environ 600 mètres du carrefour.

³⁷ Témoignage du T/5 Kenneth Kingston.

En chemin, on nous a posé diverses questions en parfait anglais. On nous demanda si nous pouvions conduire nos véhicules. On nous dit de tenir nos mains en l'air aussi haut que nous le pouvions. Si nous ne le faisons pas, ils nous poussaient un fusil dans le dos. Nous avons parcouru plus ou moins 300 mètres à partir de l'endroit de notre capture jusqu'au moment où les Allemands nous arrêtrèrent pour nous fouiller. Après avoir été fouillé, à mon tour j'ai été dirigé dans un champ. Le T/5 Albert Valenzi était avec moi.»

Après avoir été capturé par l'équipage du premier char, le lieutenant Virgil Lary et les autres prisonniers furent dirigés vers le carrefour. A ce moment-là, trois ou quatre autres chars arrivèrent et l'un des hommes d'un de ces chars allemands dit: «Prenez quelqu'un pour conduire les véhicules capturés». Lary remarqua que trois prisonniers américains accompagnèrent les Allemands pour conduire les véhicules capturés.



William Barron, de la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment Blindé (3^{ème} Division Blindée) a échappé au massacre en conduisant un des camions vers Ligneuville.
(Photo H. Register)

En réalité, lorsque les Américains furent prisonniers, on demanda à plusieurs d'entre eux, sous la menace des armes, de conduire les véhicules non endommagés vers Ligneuville, avec des Allemands à bord. Seulement quatre hommes du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne acceptèrent. Aucun autre soldat américain ne prit place dans ces véhicules. Ces hommes étaient le T/5 Thomas Bacon³⁸, le Sergent Eugene Lacey, le T/5 Ralph Logan³⁹ et le Cpl David Lucas du 285^{ème} F.A.O.B. Le sergent Vernon Anderson et William Barron du 32^{ème} Régiment Blindé qui conduisaient chacun une jeep depuis leur capture une heure plus tôt, changèrent de véhicule, prirent place l'un et l'autre au volant d'un camion et continuèrent avec la colonne allemande jusqu'à Ligneuville. Ralph Logan décrit ce qui lui arriva après avoir accepté de conduire un véhicule:

«Un Allemand entra dans le groupe et poussa le sergent Eugene Lacey et le Cpl David Lucas. Il alla ensuite jusqu'au G.I. suivant qui refusa de quitter le groupe. Je me trouvais à côté de ce G.I. et je me portai volontaire car l'Allemand était en colère. On nous avait avisés que nous allions conduire nos véhicules. Nous devons d'abord déplacer des véhicules américains de la route. Après cela, nous avons été placés à l'écart, en file indienne, sur la route. Plus tard nous sommes arrivés au village de

³⁸ Thomas J. Bacon certifie qu'il était le seul Américain dans la jeep qu'il conduisait vers Ligneuville.

³⁹ Lacey et Ralph Logan déclarent qu'il n'y avait pas d'autres Américains dans les véhicules qu'ils conduisaient.

Ligneuville où il y avait un hôtel touristique en temps de paix. Nous sommes restés dans la région une brève période (un jour ou deux), puis nous avons alors commencé notre marche vers le Stalag IV B. Après la libération du camp le 7 mai 1945, nous avons pris le chemin de Prague, Tchécoslovaquie, de là vers Francfort, Allemagne puis vers Le Havre en France. C'est là que j'ai rencontré Mike Skoda et que j'ai appris le massacre.»

Kenneth Kingston poursuit:

«Alors que le caporal Flechsig et moi marchions en direction du carrefour, nous avons été arrêtés par deux tankistes et dépouillés de nos gants et de nos cigarettes. Après avoir subi cette fouille, nous reprîmes la route et c'est à ce moment que Flechsig vit le lieutenant Perry Reardon. Nous lui avons dit de garder le contrôle, que nous avions été faits prisonniers. Un officier allemand nous demanda si nous étions des chauffeurs. Nous lui avons dit que non et il nous ordonna de continuer à avancer sur la route vers le carrefour. Comme nous commençons à marcher, l'officier se retourna et me donna un coup de pied au derrière.»

Dans sa déposition, Kingston déclare avoir vu le Cpl Lucas et le sergent Lacey être emmenés par les soldats allemands vers la tête de la colonne allemande et prendre place chacun au volant d'une jeep .

Arrivés au carrefour, Kingston et Flechsig furent alignés avec d'autres prisonniers et à nouveau fouillés et dépouillés de leurs biens personnels. Après la fouille, les prisonniers reçurent l'ordre de reculer dans un champ. Pour entrer dans le champ, les hommes durent enjamber une clôture de fil de fer barbelé.

A son arrivée près du carrefour, Virgil Lary vit un autre groupe de six ou sept véhicules qui avait été pris sous le feu des tirs croisés et qui se trouvaient à l'arrière de la colonne du 285^{ème} F.A.O.B. Parmi ces véhicules à l'arrière de la colonne américaine, se trouvaient trois ambulances de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance, une ambulance de la 546^{ème} Compagnie, et trois véhicules de la Compagnie "B" du 86^{ème} Bataillon du Génie de Pontons lourds. James M. Mc Kinney était le conducteur d'une ambulance de la 575^{ème} Compagnie, il avait comme assistant le Pfc Stephen Donitrovich. Les deux autres ambulances, également de la 575^{ème} Compagnie, étaient pilotées par le Pfc Paul Paden accompagné du Lieutenant Carl Genthner et le Pfc L. M. Burney accompagné du Pvt Roy Anderson. Ces ambulances venaient du 44^{ème} Hôpital d'Evacuation de Malmedy et se dirigeaient vers l'Est, vers le 47^{ème} Hôpital de Campagne à Waimes en cours d'évacuation. Ces ambulances s'étaient insérées derrière les transporteurs d'armes et elles étaient sur le point de s'engager sur la N-32 en direction de Waimes quand la fusillade éclata. Les hommes à bord entendirent tirer, comme nous le raconte Mc Kinney:

«Nous étions en train de monter la colline dans le trafic et nous avons observé beaucoup de tirs. Nous pensions que c'était un avion qui mitraillait à basse altitude. Nous avons arrêté les ambulances, sauté dans un fossé puis nous sommes allés derrière la grange qui était annexée à la maison. Peu après, un soldat allemand arriva, suivi d'un officier. C'est là, derrière la grange, que nous fûmes fouillés, à l'endroit même où ils nous découvrirent.»

Cette version des faits est confirmée par le Pfc Stephen J. Donitrovich : *«En montant la route venant de Malmedy, nous suivions un transporteur d'armes avec quelques hommes assis à l'arrière. Tout-à-coup, ceux-ci ont montré quelque chose et fait des signes. Ce camion s'est arrêté et nous avons vu les hommes se disperser. Voyant cela nous avons fait de même. Je suis allé dans un fossé où il y avait de l'eau. Je me suis couché en plein dedans et deux autres hommes de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance firent de même.»*

Les transporteurs d'armes appartenaient à la Compagnie "B" du 86^{ème} Bataillon du Génie (pontons lourds). Ces camions se trouvaient dans les environs de Malmedy pour prendre en charge du bois de construction qui devait servir à fabriquer des planchers aux tentes. Alors que les camions arrivaient au-dessus de la colline en

venant de Malmedy, les véhicules essayèrent le feu des Allemands qui étaient déjà au carrefour. Tous les hommes dans les camions sautèrent dans le fossé du côté Ouest de la route excepté le Pfc John Clymire qui resta dans un des camions. Clymire fut capturé quand les Allemands, descendant la route, mitraillèrent les camions de bois à partir d'un de leurs S.P.W. Un autre homme, le Pvt Vestal Mc Kinney, blessé à la jambe, parvint à se mettre à l'abri grâce à l'aide de quatre autres hommes du 86^{ème} Bataillon du Génie. Il y avait environ dix minutes que les hommes se dissimulaient derrière cet abri lorsque des soldats allemands, à la recherche d'Américains, arrivèrent derrière cette grange et y capturèrent une dizaine d'hommes.

James Mc Kinney poursuit:

«Après avoir été capturés, ces hommes furent emmenés vers un autre champ à plus ou moins 100 mètres du lieu de leur capture. Ce champ se trouvait à droite le long de la route qui mène à Saint-Vith. Le long du champ, sur la route, les Allemands alignèrent trois véhicules blindés.»

Donitrovich fut capturé, lui aussi:

«Nous sommes restés couchés là et puis un des gars qui m'accompagnait a sorti la tête hors du fossé. Tout-à-coup un tir de mitrailleuses fut dirigé contre nous mais toucha l'ambulance qui heureusement était vide. Malgré le tir de mitrailleuse, nous sommes restés dans le fossé encore quelques instants. J'ai alors entendu quelqu'un de notre petit groupe crier "Kamerad" et j'ai vu un soldat allemand qui se dressait juste au-dessus de nous. Nous étions prisonniers... On nous emmena, les mains en l'air, vers un champ où se trouvait déjà un grand nombre de prisonniers.»

A peu près au même moment, une autre ambulance arriva de la direction de Malmedy. Le T/5 Kenneth Kingston, membre de la Batterie "B" qui avait été capturé et était emmené avec d'autres prisonniers vers le champ, se souvient:

«Cette ambulance s'est arrêtée à peu près au moment où je suis arrivé au côté Sud du café. J'ai vu les Allemands mitrailler l'ambulance. Le char était au croisement quand l'ambulance s'est arrêtée.»

Cette ambulance était probablement celle de la 546^{ème} Compagnie d'Ambulance avec le Pvt Keston Mullen au volant et le T/5 Dayton Wusterbarth au commandement.

Témoignage de Henri Lejoly

Un civil se trouvait aussi à ce carrefour lors de l'arrivée de la colonne américaine. Il s'agit de Henri Lejoly-Quirin habitant au N°5 à Baugez. Agé de 45 ans, il habitait à cette adresse depuis quatre ans. Le 29 septembre 1945, il fit une déposition à Liège. Avant d'être questionné sur les événements du 17 décembre 1944, il signa le texte suivant:

Moi, Henri Lejoly, résidant à Baugez N°5, Malmedy, je reconnais par la présente que j'ai été avisé que je peux garder le silence et que je ne suis pas requis de témoigner sur d'autres sujets quelconques qui pourraient tendre à m'avilir ou à m'incriminer de quelque façon que ce soit, ni de témoigner de quoi que ce soit qui pourrait être utilisé contre moi à une date ultérieure dans des poursuites judiciaires quelconques.

Voici sa déposition sur le déroulement des événements tragiques du carrefour de Baugez le 17 décembre 1944 entre 13h et 13h30 : *«Comme très souvent, j'étais dans le café de Madame Bodarwé où je consommais de la bière. Il n'y avait pas de soldat dans le voisinage⁴⁰. Une colonne de véhicules américains est montée de Malmedy. Environ 10 à 12 véhicules couverts de bâches avec à bord 3, 4 ou 5 hommes. Trois minutes plus tard, en regardant par la fenêtre de la cuisine, nous vîmes, Madame Bodarwé et moi, un char allemand qui*

⁴⁰ Il n'aurait pas vu le M.P., Homer Ford.

arrivait de Waimes. Les soldats américains se dispersèrent autour du café en abandonnant les véhicules sur la route. Avec Madame Bodarwé, nous sommes allés nous mettre à l'abri dans l'étable qui était rattachée au café car les Allemands avaient commencé à tirer. Nous sommes restés dans l'étable cinq minutes, puis le tir a cessé. Nous sommes alors retournés dans la cuisine et nous avons vu quelques-uns des soldats américains⁴¹ rassemblés en un groupe devant la maison. Les Américains avaient les mains levées et quelques Allemands⁴² sortis de leurs véhicules les entouraient. A ce moment-là, il devait y avoir 5 ou 6 véhicules allemands. Les Allemands commencèrent à fouiller les soldats américains puis les emmenèrent par la route en direction de Ligneuville, dans un champ situé à environ 40 mètres du café. Avec Madame Bodarwé, nous sommes sortis du café et nous pouvions voir les prisonniers américains rassemblés dans le champ à 10 ou 15 mètres de la route. Puis un char arriva et s'arrêta sur la route en face des prisonniers. Il tira sur les Américains avec une mitrailleuse...»

Theodore Paluch qui était déjà parmi les prisonniers déclare: «Lorsque ce char arriva au carrefour, la dame de cette maison courut dehors pour le voir - elle était très heureuse. C'était juste au carrefour⁴³.»

Homer Ford ajoute: «Je sais que la femme du coin devait être en très bons termes avec les Allemands. Aussitôt qu'ils sont passés, elle est sortie, leur a serré les mains et leur a donné quelque chose à manger.»

Stephen Donitrovich dit pour sa part : «Des civils, quand les Allemands sont arrivés, saluaient les Allemands.»

Poursuivons la lecture de la déposition d'Henri Lejoly-Quirin: «Quand j'ai vu que la plupart des Américains tombaient, je me suis retiré sur le devant du café où se trouvaient des soldats allemands et j'ai demandé pourquoi ils tiraient sur des prisonniers américains. Un Allemand me répondit: « C'est parce que nous n'avons pas le temps de nous occuper d'eux.» Ces soldats allemands portaient tous des uniformes noirs. Après cette discussion, je suis rentré chez moi.»

Il faut préciser que l'attitude de Madame Bodarwé n'est pas surprenante, ses trois fils, Joseph, Louis, Stéphane, étant enrôlés dans la Wehrmacht.

Témoignage de Peter Lentz

C'est deux ou trois minutes avant cet accrochage qu'un garçon de 15 ans et demi, Peter Lentz, originaire de Hepscheid (commune d'Amblève, ou Amel en allemand), arriva au carrefour de Baugnez, venant de Malmedy et se dirigeant vers Waimes. Seul, il retournait à vélo⁴⁴ dans son village d'où sa famille avait été évacuée par les Américains quelques semaines auparavant. En montant la longue côte de Géromont qui conduit au carrefour de Baugnez, Peter Lentz se souvient très bien avoir été dépassé par une colonne de véhicules américains. Lorsqu'il arriva au carrefour, un M.P. s'y trouvait en faction. Une centaine de mètres plus loin que le carrefour en direction de Waimes, des balles et autres projectiles sifflèrent à ses oreilles. Il se jeta dans le fossé à droite de la route. Constatant que les tirs venaient de sa droite, il traversa rapidement la route et se cacha dans le fossé gauche. A ce moment, arriva de la direction de Waimes une jeep, avec à bord, deux soldats américains. La jeep s'arrêta d'urgence à hauteur de Peter Lentz et les deux Américains se jetèrent dans le fossé à côté du jeune garçon. Peu après, un très jeune soldat allemand qui avait observé la scène se dirigea vers ce petit groupe et, sous la menace de sa carabine, obligea les deux G.I.'s et le jeune Peter Lentz à sortir du fossé les mains sur la

⁴¹ Entre 25 et 30 d'après Henri Lejoly-Quirin.

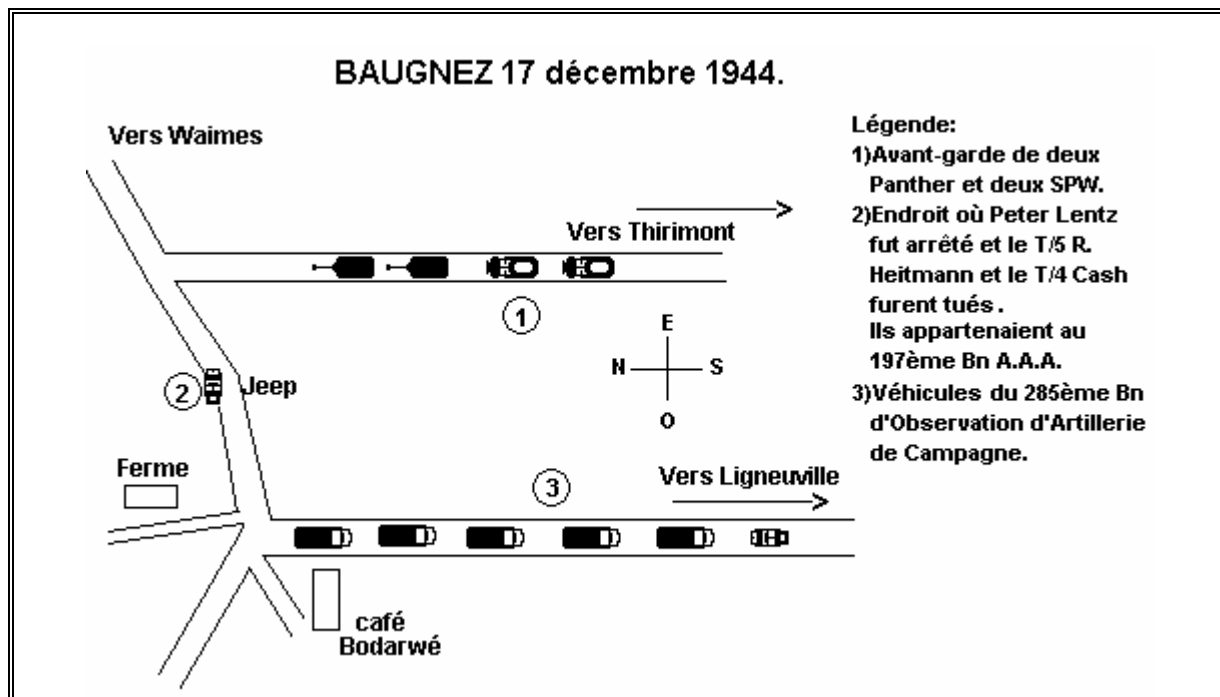
⁴² De 15 à 20 spécifiera Henri Lejoly-Quirin ultérieurement.

⁴³ Textuellement dans la déclaration de Théodore J.Paluch faite le 25 décembre 1944. Dans sa première déclaration faite le 20 décembre, il signale, à l'aide d'un dessin, l'endroit du carrefour où les civils ont donné quelque chose aux Allemands en ajoutant sur ce dessin où se trouvaient une dame et un homme.

⁴⁴ Il s'agit d'un des civils que Homer D.Ford vit passer à vélo.

tête. Sans la moindre hésitation, ce jeune Allemand abattit successivement les deux soldats américains⁴⁵ qui retombèrent dans le fossé qu'ils venaient de quitter.

Plan dessiné suivant la déclaration de Peter Lentz



Comme le jeune S.S. rechargeait son arme pour la troisième fois, Peter Lentz lui cria:

«*Mein Bruder ist deutschen Soldat und deutsche Soldaten wollen mich erschiessen.*»
 («*Mon frère est soldat allemand et des soldats allemands veulent m'abattre.*»)

«*Le jeune soldat allemand, que j'aurais pu désarmer s'il avait été seul, raconte Peter Lentz, me conduisit auprès du commandant d'un véhicule. Ce gradé, en guise de félicitations, donna la main à son subalterne puis il m'interrogea:*

«*Quel âge as-tu? Où sont tes papiers?.*»

Je n'en avais pas. Il me dit alors:

«*Va-t-en d'ici et couche-toi dans le fossé à 50 mètres.*»



Photo: Ces deux soldats américains s'appelaient Raymond A. Heitmann, T/5, et C.J. Cash, T/4. Ils faisaient partie du 197^{ème} Bataillon d'Artillerie Antiaérienne.

«*Le jeune soldat S.S. retourna vers les deux Américains qu'il avait abattus et leur envoya deux rafales supplémentaires. Il se peut que les soldats américains vivaient encore et que l'Allemand voulait les achever.*

appelait Raymond A. Heitmann, T/5, et C.J. Cash, T/4. Ils faisaient partie du 197^{ème} Bataillon d'Artillerie Antiaérienne. Ces deux G.I's, après avoir déjeuné près de Butgenbach, se rendaient à Malmedy.

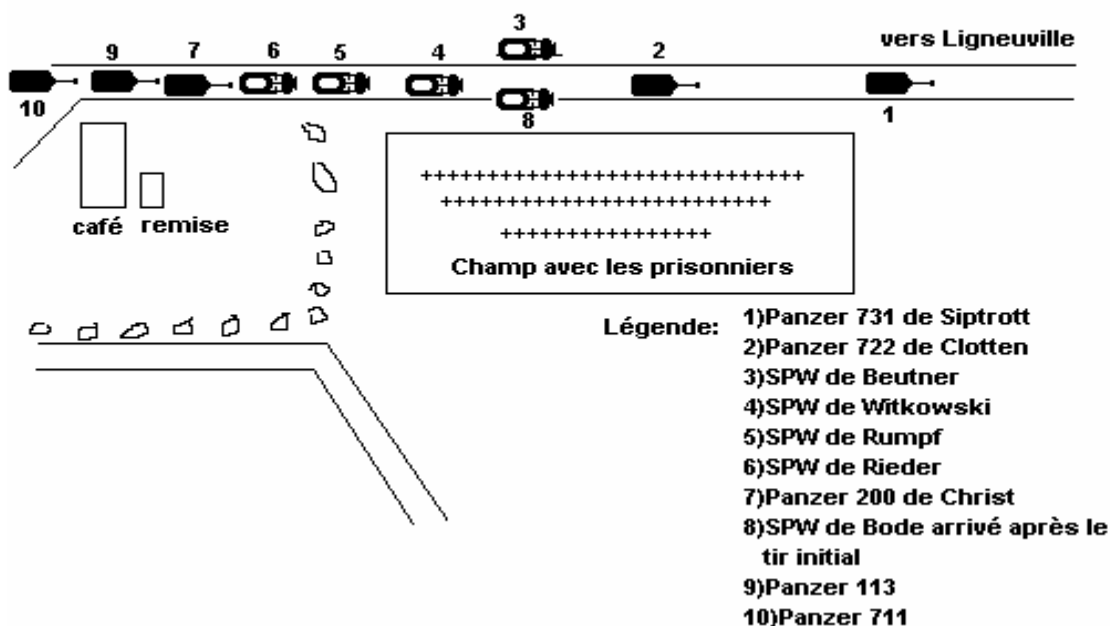
Il revint vers moi et me dit d'aller dans la ferme⁴⁶ la plus proche qui se trouvait à une centaine de mètres de la scène du crime. En cours de route, je remarquai un groupe de quarante à cinquante autres Américains, les mains derrière la tête, qui marchaient en direction d'un champ. J'entrai dans la ferme et j'y rencontrai un homme âgé d'environ 50 ans⁴⁷. Quelques instants plus tard, j'entendis une série de rafales de mitrailleuses. Je sais maintenant que c'était le massacre des Américains que j'avais vu auparavant. Un jeune garçon d'environ 12 ans vint le signaler à la ferme.»

Le massacre

Après ces nombreux témoignages, reprenons le récit de cette tragédie en retrouvant les blindés allemands faisant face aux prisonniers américains rassemblés dans le champ (voir plan page suivante). Pour beaucoup d'entre eux, la mort est toute proche. La fureur de tuer va s'emparer des S.S. Leur obéissance aveugle va en faire des assassins.

Le commandant d'un des half-tracks arrêtés le long du champ s'approcha du char de Siptrott (n°1), lui donna l'ordre de tourner son canon dans la direction du champ et de tirer sur le groupe de prisonniers. Siptrott répondit qu'il n'avait plus de munitions. Lorsqu'il se retourna, il vit George Fleps un revolver à la main. Si l'on en croit Fleps, Siptrott plaça sa main sur Fleps et lui donna l'ordre de tirer. Fleps tira un coup et Siptrott vit un Américain s'écrouler.

BAUGNEZ 17 décembre 1944. Positions des véhicules allemands sur la N23, en face du champ où les prisonniers étaient rassemblés.



D'après les témoignages des Sturmann Joachim Hofmann, Siegfried Jaekel, Gustav Neve et Heinz Stickel, il est certain que l'Unterscharführer Beutner (n°3) donna l'ordre de tuer les prisonniers. Le tir dura trois à quatre minutes, puis les deux Panzer 731 (n°1) et 722 (n°2) démarrèrent en direction

⁴⁶ Ferme de Henri Lejoly-Quirin.

⁴⁷ Qui était cet homme d'environ 50 ans? Nous n'avons pu l'identifier. Ce n'était certainement pas Henri Lejoly-Quirin. Le jeune Peter Lentz était chez Henri Lejoly-Quirin lorsqu'il entendit "les mitrailleuses" c'est à dire "le début du massacre". Or, à ce moment là, Henri Lejoly-Quirin se trouvait encore au café Bodarwé; il demanda d'ailleurs aux Allemands pourquoi ils abattaient les Américains. Le jeune Peter Lentz, comme il le déclare lui-même, fut témoin du meurtre des deux premiers Américains au carrefour de Baugnez.

de Ligneuville. Le Sturmman Max Rieder, membre de l'équipage du S.P.W. commandé par Rumpf (n°5), déclare qu'il reçut l'ordre de ce dernier de supprimer les prisonniers.

L'Unterscharführer Heinz Rehagel, chef du 1^{er} Peloton de la 7^{ème} Compagnie Panzer, char 711 (n°10), déclare que lorsqu'il arriva à Baugez, il fut arrêté à environ 30 ou 40 mètres au-delà du carrefour. Dans un champ au Sud, il vit des prisonniers américains. Il reçut alors un ordre direct de l'Obersturmführer Friedrich Christ, commandant du Panzer 200 (n°7), de tirer sur les prisonniers.

Plusieurs autres véhicules allemands étaient arrêtés au Nord du champ derrière le S.P.W. de Rumpf (n°5) et le Panzer de Christ (n°7). Le Sturmman Fritz Eckmann, opérateur-radio dans le Panzer 113, déclare qu'il lui fut ordonné par son commandant de tirer sur les prisonniers. En fait, des tirs partirent des différents blindés alignés devant les prisonniers, qui furent nombreux à perdre la vie au cours de ces quelques minutes. Certains se laissèrent tomber, d'autres furent moins atteints. Mais le drame ne se termina pas à ce moment-là. En effet, l'ordre d'achever les blessés fut donné. Les hommes de Beutner, Witkowski, Christ et Rumpf entrèrent dans le champ pour exécuter cet ordre. A ce moment arriva le S.P.W. commandé par l'Unterscharführer Friedel Bode. Dans ce S.P.W. se trouvaient le Sturmman Gustav Sprenger, les Pionniers Johann Wasenberger et Werner Jirasek et le Sturmman Friedel Kies. Gustav Sprenger fait le récit de ce qui se passa:

«Notre S.P.W. arriva au carrefour entre 13 et 14 heures. Je vis entre 50 et 80 prisonniers américains couchés dans un champ à droite de la route. J'arrêtai mon véhicule en face de celui de Beutner, de l'autre côté de la route. Je vis un groupe d'officiers et de soldats dans ce champ. Les prisonniers baignaient dans leur sang. Puis Beutner se dirigea vers notre véhicule et nous donna l'ordre d'entrer dans le champ et d'achever les prisonniers qui montraient encore un signe de vie.»

Le Sturmman Hofmann certifie que lui et ses hommes reçurent l'ordre d'entrer dans le champ et d'achever les Américains qui montraient encore signe de vie. Lorsque le tir cessa, neuf à dix hommes du 2^{ème} Peloton de la 3^{ème} Compagnie S.S. du Génie furent envoyés dans le champ pour donner le coup de grâce aux soldats encore vivants.

Après ces déclarations allemandes, nous rendons la parole aux rescapés du massacre. William Merriken explique:

«Si ma mémoire est bonne, trois véhicules allemands nous gardaient. A notre gauche stationnait un char ou un half-track dans lequel un Allemand se trouvait debout. Au centre, un autre char avec quelqu'un armant sa mitrailleuse. A notre droite, un autre char avec une mitrailleuse et ses servants⁴⁸. Au cours de ces quelques premières minutes en tant que prisonnier de guerre je pensais qu'on était probablement en train d'attendre que leurs camions viennent nous ramasser pour nous transporter vers l'Allemagne. Bientôt, je commençai à me méfier du char du milieu qui se déplaçait constamment et essayait, à une aussi faible portée, d'abaisser son canon dans notre direction⁴⁹. A ce moment précis, il me vint à l'esprit que les Allemands allaient nous massacrer tous, avec le canon.»

Walter J. Wendt, de la Section de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment Blindé Américain:

«Après avoir tiré quelques obus de gros calibres sur la colonne américaine, les chars reprirent leur marche vers l'avant. Peu après, les Allemands nous dirent d'aller dans un champ juste au bord de la route. Selon mon estimation, il ne devait pas y avoir plus de 125 prisonniers dans ce champ. Un des soldats de ce groupe avait été blessé au bras et un des infirmiers américains demanda à un garde allemand s'il pouvait donner des soins à cet homme⁵⁰.»

D'après Kenneth Kingston, c'est le lieutenant Lary qui aurait demandé à un Allemand d'autoriser des infirmiers à soigner l'homme blessé. L'infirmier se trouvait à 5 ou 6 mètres de Kingston.

⁴⁸ Cette déclaration corrobore les dépositions allemandes.

⁴⁹ Confirmé par Bojarski et d'autres survivants.

⁵⁰ Témoignage confirmé par le T/5 Carl Daub.

Apparemment, le garde donna son approbation et l'infirmier appliqua un pansement sur la blessure. Lorsqu'il eut terminé, le garde sortit son pistolet de son étui et abattit les deux Américains⁵¹. Kingston poursuit : *«Au même moment, le long de la clôture du champ, les Allemands alignaient 4 ou 5 semi-chenillés avec des mitrailleuses montées à l'arrière.»*

Bobby Werth : *«Un tankiste s'arrêta et tira deux coups de feu dans le groupe. Il tua deux copains. Un des deux tomba devant moi et je vis qu'il avait un trou dans la tête. La balle avait percé entre le front et les yeux.»*

Walter Wendt raconte : *«Pendant ce temps, un blindé allemand essayait de pointer son canon vers nous⁵², les prisonniers. C'est à ce moment qu'une voiture allemande, avec deux officiers à bord, s'arrêta. Alors, l'un de ceux-ci se leva, saisit son étui, en retira son pistolet et commença à tirer sur le groupe de prisonniers américains. Immédiatement, les Allemands ouvrirent le feu de trois côtés en même temps et je reçus une balle dans le bras droit.»*

Kenneth Ahrens précise : *«Pendant que nous étions debout dans ce champ, les mains en l'air, un véhicule chenillé s'est arrêté sur la route à environ 25 mètres de nous. Un officier ou un sous-officier se trouvait au sommet de ce véhicule. Il y avait aussi deux autres véhicules à chenilles en face de ce véhicule. L'Allemand⁵³ qui se trouvait en haut du véhicule dégaina son pistolet, et, comme s'il se trouvait à l'exercice, il tira dans le groupe, en visant de façon délibérée. J'ai alors remarqué à environ trois mètres de moi, dans la première rangée, qu'un des hommes de ma batterie s'affalait sur le sol, une balle lui ayant traversé la tête. Comme je portais mon regard vers cet Allemand, un nouveau coup de feu partit. A quelques mètres de la première victime, un autre homme de ma batterie s'écroula, frappé d'une balle à la tête. Immédiatement après les deux coups de pistolet, les mitrailleuses ouvrirent le feu sur nous. J'ai pivoté sur moi-même et je suis tombé le visage sur le sol. A peine étais-je couché sur le sol qu'une des balles tirées par les mitrailleuses m'atteignit dans le dos.»*

Le tir de mitrailleuses de ces deux ou trois véhicules se poursuivit pendant une demi-heure⁵⁴, nous balayant de rafales entrecroisées. Après l'arrêt des tirs, ces véhicules poursuivirent leur route vers Saint-Vith. Les autres véhicules arrivant du carrefour nous criblaient de balles en passant à notre hauteur, alors que nous étions couchés dans le champ. Cela continua peut-être une demi-heure, une heure.»

Dans plusieurs dépositions, il est dit que le lieutenant Carl Genthner de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance fut le premier soldat tué dans le champ. Roy B. Anderson, de cette même compagnie, était couché dans le champ à côté du lieutenant Genthner mais il ne confirme pas ce fait. Il dit simplement que le lieutenant Genthner portait son brassard d'infirmier, tout comme Anderson. Le Pfc Aubrey Hardiman a toutefois une autre version : *«Le lieutenant Genthner avait été blessé lors du tir initial. Quand les Allemands vinrent dans le champ, Genthner leur dit quelque chose en allemand. Les Allemands tirèrent à trois reprises sur le lieutenant et une des trois balles me toucha dans un pied.»*

Theodore Flechsig relate : *«Un homme qui était là avait une blessure. Un de nos infirmiers a commencé à le soigner avec l'autorisation des soldats allemands. Il y avait un lieutenant allemand, car je crois qu'ils l'appelaient "Oberstleutenant". Cet officier surveillait le blessé et l'infirmier. Puis, sans raison, il sortit son pistolet et il abattit un gars d'une balle entre les deux yeux. Ensuite, il se tourna vers le second et l'abattit, lui aussi, d'une balle entre les deux yeux.»*

⁵¹ James Mc Kinney de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulances fait le même récit que Walter Wendt au sujet des deux coups de feu et des deux Américains abattus par les Allemands.

⁵² Plusieurs prisonniers parlent de ce blindé qui tentait de mettre son canon en batterie.

⁵³ Peut-être George Fleps.

⁵⁴ Kenneth Kingston parle de 10 à 15 minutes.

Ce fut le signal pour que la mitrailleuse ouvre le feu sur nous. Ensuite, ils ont tué un infirmier⁵⁵ et ils comptaient tuer tout le monde qui était dans le champ.»

Le rapport d'autopsie du corps du caporal Carl M. Stevens et du caporal-infirmier Ralph J. Indelicato signale que les deux hommes ont au moins reçu une balle dans la tête. D'autres survivants pensent que c'est le chauffeur du capitaine Mills, le caporal Raymond Lester qui fut abattu le premier. Cela est inexact car le corps de Lester ne fut pas retrouvé dans le champ. Il fut seulement découvert le 8 février 1945, dans un rayon de 500 mètres du champ, avec au moins une balle dans la tête. Le T/5 Albert Valenzi a déclaré lui aussi avoir vu un infirmier faire un pansement à Carl Stevens et lorsque l'infirmier eut fini son travail, un Allemand tira sur les deux Américains. Le sergent Kenneth Ahrens a vu le soldat allemand tirer sur l'infirmier et le soldat blessé. Il dit:

«Carl Stevens avait été blessé par les tirs de mortiers dès le début de l'attaque allemande. Malgré sa blessure, il avait pris place dans le champ avec les autres prisonniers. Ralph Indelicato, un infirmier du 285^{ème} F.A.O.B., se présenta pour soigner Stevens et lorsqu'il eut terminé, l'Allemand tira sur les deux Américains.»

D'après Donald Day, le Pfc Elmer Wald du 200^{ème} F.A.O.B. aida Ralph Indelicato à soigner Carl Stevens. De son côté, le T/5 O'Connell raconte que lorsque le coup de feu retentit, un soldat américain tomba sur les genoux. Le groupe dans le champ, pris de panique, commença à remuer mais personne ne s'enfuit car le lieutenant américain John Munzinger ordonna que personne ne se sauve et que les hommes gardent les mains en l'air. Aussitôt après ces mots, le tir des mitrailleuses allemandes se déclencha. Reprenons le récit du caporal Walter Wendt de la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment Blindé:

«Lorsque le tir commença, je pense qu'il y avait un char et deux semi-chenillés qui nous tiraient dessus à la mitrailleuse. Ils balayèrent le groupe en long et en large de sorte qu'ils couvraient tout le champ. Je me laissai tomber par terre et une seconde plus tard plusieurs corps tombèrent sur moi. Alors commença l'horrible parade des chars allemands passant devant le tas de soldats américains et tirant dans le champ avec leurs armes légères. Les chars n'étaient pas à plus de 20 mètres et cela dura à peu près une heure avant de voir passer la fin de la colonne. Les chars avaient des chenilles en acier, elles étaient bruyantes et nous pouvions les entendre à une longue distance. Il y avait des gémissements et des hurlements et je pensais que j'étais le seul survivant. Alors, j'entendis parler les gardes allemands. Ils disaient: «Das kriegt noch einer luft» (il y en a qui respirent encore), et j'entendis des coups de feu. Ils tiraient sur ceux qui étaient toujours vivants. Les hommes qui étaient sur moi me sauvèrent la vie. "L'inspection" des Allemands dura environ 15 minutes, puis ils s'en allèrent.»

Le sergent Kenneth Ahrens fait le récit suivant de ce qui se passa dans le champ : *«Pendant que nous étions étendus là, des hommes gémissaient. Comme j'ai pu m'en rendre compte, quatre ou cinq Allemands sont descendus parmi le groupe et, quand ils voyaient quelqu'un bouger, ils lui tiraient une balle dans la tête. Ils leur donnaient aussi des coups de pied. Quelqu'un découvert en train de respirer ou de remuer était abattu tout simplement. Nous sommes restés couchés pendant une heure et demie à deux heures. Il y eut alors une accalmie sur la route.»*

Le T/5 Kenneth Kingston qui était dans le champ déclare : *«Après que les tirs ont cessé, j'ai vu quatre ou cinq soldats allemands entrer dans le champ avec des armes légères, marcher ça et là et abattre de quatre ou cinq coups de feu dans le dos les copains qui remuaient ou gémissaient. J'ai réellement vu trois de nos hommes tués par ces soldats allemands.»*

Le T/5 O'Connell donne sa version des exécutions perpétrées par les soldats allemands : *«Après le départ des chars, des soldats sont passés à trois mètres devant moi. Bien que je n'ai pas vu sur qui ils tiraient, j'ai entendu un coup de feu. Juste avant ce coup de feu, un des prisonniers près de moi gémissait. Il me semblait que c'était le caporal Joseph Brozowski. Je crois qu'ils ont tiré un coup de feu sur lui à ce moment-là. La balle qui a traversé ma main s'est logée dans le ventre d'un prisonnier couché à côté de moi. Ce prisonnier était le caporal David O'Grady. Il était vivant jusqu'à ce que ce coup de feu lui perce le ventre. Je le sais car j'étais en train de parler et de prier avec lui à ce moment-là. Peu après que la balle lui eut percé le ventre, je me suis levé pour m'échapper. Je lui ai donné un coup de pied et lui ai dit de venir avec moi... Il n'a cependant pas bougé!»*

⁵⁵ Peut-être le lieutenant Genter.

Témoignage d'Henry Zach : «Après que les Allemands eurent cessé le tir, je reçus une deuxième balle qui me blessa à la jambe gauche. Cette balle fut tirée par un garde allemand qui était arrivé parmi nous pour nous donner des coups de pieds afin de vérifier si nous étions bien morts.»

Dans son témoignage, William Merriken affirme que la tuerie dura à peu près une heure. Ensuite, tout se calma. Comme Walter Wendt et d'autres le déclarent, il fallut environ 15 à 20 minutes aux soldats S.S. pour achever leur mission dans le champ. Les Allemands retournèrent ensuite à leurs véhicules et prirent à leur tour la direction de Ligneuville. Le reste du groupe principal de Peiper défila ensuite devant les corps inanimés des prisonniers. Des coups de feu furent encore tirés sur les corps allongés jusqu'à approximativement 16 heures.

Dans son récit, Mr Lentz a parlé d'un petit garçon d'environ 12 ans venant dire aux personnes se trouvant à la ferme Lejoly-Quirin que les Allemands tuaient les prisonniers américains dans le champ. Nous avons retrouvé ce témoin qui souhaite garder l'anonymat.

Petit garçon, il habitait avec ses parents à Bullange, sur la route d'Amel. Comme tous les habitants de cette région, ils furent évacués par les Américains vers l'intérieur du pays. Avec sa mère, son frère et sa soeur, il vécut à Baugnez chez des parents qui habitaient une maison le long du chemin qui descend de Baugnez en direction d'Arimont. Cette maison étant trop petite pour les abriter tous, ce garçon et son frère logèrent chez un voisin.

Son récit des événements est assez imprécis. En voici un résumé. Le jeune garçon est aux environs du café Bodarwé le 17 décembre 1944 lors de l'arrivée des premières troupes allemandes. Il n'a néanmoins pas de souvenir de cet instant. Par contre, il se rappelle avoir vu les soldats américains rassemblés dans le champ à côté du café. Ils étaient alignés les mains derrière la tête et étaient nombreux. Le témoin n'en donne pas le nombre, même approximatif. D'où il était, il a entendu le chef du blindé qui se trouvait en face des Américains donner l'ordre à un soldat d'abattre les prisonniers. Le soldat s'est exécuté. Peut-être est-ce l'ordre donné par l'Unterscharführer Hans Siptrott à George Fleps comme celui-ci l'explique dans sa déposition faite à Dachau. Les soldats américains tombaient, certains se sauvaient vers l'arrière, mais ils ont été abattus comme des lapins. Notre témoin a été frappé de voir certains Américains se trouvant dans le champ faire signe aux Allemands avec leurs bras levés, puis se mettre la tête entre les mains comme s'ils voulaient qu'on les abatte. Il affirme également que le corps d'un soldat américain se trouvait sur la route, dans le virage en face du café Bodarwé. Il pense que l'on n'aura rien retrouvé de ce soldat, car les chars allemands ne l'évitaient pas lorsqu'ils viraient pour prendre la direction de Ligneuville.

Le jeune garçon est retourné chez Henri Lejoly-Quirin où il annonça que les Allemands tiraient sur les Américains. Comme il entra chez Henri Lejoly-Quirin, des personnes sortaient de la cave. Il dit aussi

que le café Bodarwé n'a brûlé que le dimanche vers 18h00⁵⁶. Dans son récit des événements, il déclare encore qu'il était dans la maison de H. Lejoly lorsque deux obus atteignirent celle-ci⁵⁷. Le premier toucha le toit et l'autre le bas de la maison.



Ces dires correspondent à ceux de l'Unterscharführer Kurt Briesemeister, commandant du tank 114, faisant partie du 1^{er} Peloton de la 1^{ère} Compagnie du 1^{er} Régiment Blindé S.S., 4^{ème} tank. Son équipage était composé de l'Unterscharführer Rudi Storm, pilote, du Rottenführer Joseph Hess, du Sturmann Thabke et du Sturmann Nächter, mitrailleur. Dans sa déposition, faite à Schwäbisch Hall, Allemagne, Briesemeister déclare que juste avant de quitter le carrefour de Baugnez, il pointa son canon vers une maison et tira⁵⁸.

⁵⁶ L'heure ne correspond pas avec d'autres déclarations.

⁵⁷ Un seul obus a en réalité été tiré vers la maison de Henri Lejoly-Quirin.

⁵⁸ Voir déclaration du jeune garçon et d'Henri Lejoly-Quirin.

Après cela deux civils arrivèrent en courant et lui dirent qu'ils étaient Allemands. Un de ces deux hommes était Henri Lejoly-Quirin. L'Unterscharführer Kurt Briesemeister donna à ces deux hommes son nom et le numéro du code postal de son unité afin qu'ils puissent être remboursés pour les dégâts causés à la maison.

Dans sa déposition du 29 septembre 1945, Henri Lejoly-Quirin fit la déclaration suivante : *«Après avoir parlé aux soldats allemands se trouvant devant le café Bodarwé, je suis rentré chez moi où je me suis servi une tasse de café. J'y suis resté une demi-heure, peut-être plus, peut-être moins. Je n'ai pas consulté ma montre. Ensuite, je suis ressorti pour jeter un coup d'oeil autour de moi. J'ai vu qu'il y avait des chars qui passaient devant ma maison, environ 25 à 30 chars. Un de ces chars s'arrêta; sur celui-ci se trouvaient trois soldats. L'un d'eux m'a visé avec un fusil automatique et a tiré un coup. Je n'ai pas bougé et il a tiré à nouveau. J'ai couru alors dans ma cave où se trouvaient Joseph Bodarwé de Waimes et Monsieur Wills, un réfugié de Cologne. Les Allemands ont commencé à mitrailler ma maison et ont tiré un coup de canon qui a atteint son extrémité Sud. Après être resté dix minutes dans la cave, je suis sorti de la maison avec les mains levées et suis allé demander aux deux hommes sur le char pourquoi ils tiraient sur ma maison. L'un d'eux m'a dit de venir vers lui. Il pointait toujours son fusil automatique dans ma direction. Je me suis arrêté à 20 ou 30 mètres du char, les mains toujours levées. Ils m'ont dit que j'avais parlé aux Américains et que je les avais trahis. J'ai répondu que j'avais deux frères dans l'armée allemande et que j'étais moi-même né en Allemagne, que j'étais donc aussi bon Allemand qu'eux et que s'ils voulaient voir mes papiers ils n'avaient qu'à venir dans ma maison. Un sous-officier est venu vers moi, m'a demandé mes papiers et nous sommes entrés chez moi. Il a regardé mes papiers ainsi que ceux des deux hommes présents chez moi. Après une conversation avec le sous-officier, il a pris mon nom et m'a donné son nom et son adresse.»*

Sur le papier donné par l'officier allemand, il était écrit : "S.S. Unteroffizier Kurt Briesemeister, Feldposten 48935"

D'autres véhicules s'arrêtèrent encore à hauteur du champ. Ce fut le cas du Mark IV N°624 commandé par l'Oberscharführer Hubert Huber. Arrivé en face du champ, Huber vit un Américain encore en vie. Il descendit de son char et se dirigea vers sa victime. Après lui avoir enlevé sa veste, Huber tua ce soldat. Son méfait accompli, il reprit la route en direction de Ligneuville où il raconta son histoire à deux autres S.S., Wrablitz et Kurt Dethiefs. Il justifia son acte en déclarant qu'il était mal vu de ses supérieurs, Werner Pötschke et Benoni Junker. Il demanda à ces deux soldats de répercuter son histoire afin que celle-ci arrive aux oreilles de ses supérieurs. Le meurtre qu'il avait commis prouverait qu'il pouvait obéir aux ordres.

Le caporal Edward Bojarski explique dans sa déposition que lorsque la colonne allemande quitta le carrefour pour prendre la direction de Saint-Vith, des soldats allemands tiraient encore sur les corps allongés dans le champ. C'est à ce moment-là qu'il fut blessé au bras droit.

Un certain nombre de prisonniers encore en vie, parmi eux des blessés, tentèrent de s'enfuir. Beaucoup réussirent...⁵⁹

La fuite

C'est entre 15h45 et 16h00, qu'un des hommes couchés dans le champ cria: *«Let's make a break for it.»* Quelques survivants disent que c'est Jim Mattera qui prononça ces paroles mais d'autres les attribuent à William Reem. Dans sa déposition du 20 décembre 1944, le Pvt Jim P. Mattera confirme que c'est bien lui qui prononça cette phrase. Il ajoute qu'une dizaine d'hommes prirent la direction de la route et une douzaine cherchèrent refuge dans la maison se trouvant au carrefour.

Pour sa part, Walter Wendt déclare qu'il entendit le caporal Bojarski demander si quelqu'un de l'unité de reconnaissance était vivant. Bojarski aurait alors dit:⁶⁰ *«S'il y a quelqu'un d'autre en vie, sauvons-nous.»*

⁵⁹ On ne peut donner le nombre exact de prisonniers qui s'échappèrent vers 16 heures. L'estimation varie entre 8 et 30 suivant les déclarations des rescapés.

⁶⁰ Rien dans la déclaration de Théodore Bojarski ne permet de dire que c'est lui qui prononça cette phrase.

Lorsque le signal fut donné pour la tentative d'évasion, le T/5 John O'Connell et, selon son estimation, un groupe d'une vingtaine d'hommes se mirent à courir à travers champs en direction du Nord-Ouest. Ils avaient parcouru environ 30 mètres quand les Allemands les virent. Les Allemands ouvrirent alors le feu d'une position située près du café Bodarwé. Deux prisonniers furent ainsi abattus: le T/5 Charles Breon et le caporal Carl Fitt. Malgré le tir des Allemands qui les poursuivaient, les fuyards parvinrent à descendre la colline vers Malmedy. Dans sa fuite, O'Connell était accompagné de Bobby Werth et d'un infirmier ou chauffeur d'ambulance. Werth⁶¹, et l'autre homme, tous deux blessés aux jambes, avaient des difficultés à suivre O'Connell. Ce dernier, blessé au dos, à l'épaule et à la main, avait perdu beaucoup de sang pendant qu'il était couché dans le champ. Ces trois hommes continuèrent à marcher du mieux qu'ils purent. Ils rencontrèrent, par hasard, un civil âgé d'environ 65 ans qui leur expliqua où ils pourraient recevoir des soins. Suite au renseignement obtenu, nos trois hommes poursuivirent leur route ensemble et rencontrèrent des soldats d'un bataillon du génie qui leur donnèrent les premiers soins⁶². Les sapeurs les évacuèrent en véhicule.

Kenneth Ahrens nous narre son évasion du champ : *«Pendant les deux heures au cours desquelles je suis resté étendu dans ce champ, je me demandais s'il y avait un autre Américain vivant, à part moi. Puis, après le départ des derniers véhicules allemands, j'ai entendu un des copains murmurer, ainsi j'ai su qu'il y avait encore quelqu'un de vivant près de moi. Je pensais aussi que la meilleure façon de m'échapper était de rester couché jusqu'à ce qu'il fasse noir, mais ma chance est arrivée avant cela. Un des copains a dû lever les yeux et, ne voyant plus d'Allemand dans les environs, il a dit: «Allons-y». Je me suis levé d'un bond et j'ai commencé à courir en direction de l'Ouest. J'ai remarqué que quelques hommes se sauvaient avec moi. C'est alors qu'une mitrailleuse qui devait être à la bifurcation de la route a ouvert le feu sur nous. Notre course était accompagnée d'un tir nourri et serré. Au début de ma fuite, je me suis aperçu que certains des hommes qui tentaient de s'échapper se dirigeaient vers une maison qui se trouvait à l'écart, à droite du champ. J'ai décidé de m'éloigner de cet endroit aussi loin qu'il me serait possible de le faire. Nous étions cinq dans le groupe: trois hommes de ma batterie (le caporal Michael Sciranko, le T/5 Paul Gartska, le T/5 Valenzi) et un autre soldat que je ne connaissais pas. Nous avons traversé la route. Nous sommes restés dans les champs et dans les bois mais en gardant à l'esprit la direction de la route. En peu de temps, nous avons été hors de portée des tirs de la mitrailleuse et des armes légères qui étaient dirigées sur nous. Nous avons couru jusqu'à ce que nous voyions une jeep.»* Cette jeep, appartenait à la 304^{ème} Compagnie d'Ordonnance.

Le sergent Harry J. Moosegian nous fait part de ses souvenirs : *«Notre unité, la 304^e compagnie d'Ordonnance était attachée au 86th Bataillon d'Ordonnance. Nous étions installés à la gare de Malmedy depuis le 2 octobre 1944. Le 17 décembre 1944, nous avons entendu des tirs et notre officier commandant, le capitaine Arthur I. Jeffords décida de faire une reconnaissance. Accompagné du sergent Lawrence E. Kirk ils se dirigèrent dans la direction d'où les tirs provenaient. Sur la route du retour, ils tombèrent sur 4 soldats blessés qui avaient échappé au massacre. Ils les chargèrent et les emmenèrent à une station de premiers soins à Malmedy. Plus tard dans la soirée, ils furent dirigés sur un hôpital.»*

Poursuivons avec Kenneth Ahrens : *«Il y avait avec moi. Le caporal Michael T. Sciranko , le T/5 Paul Gartska, le T/5 Albert M. Valenzi. Le capitaine dans la jeep nous conduisit à Malmedy.»*

La confirmation de cette prise en charge de ce petit groupe est donnée par le le T/5 Paul Gartska : *«Je me suis sauvé hors du champ en compagnie du caporal Sciranko, du sergent Ahrens et du T/5 Valenzi. Nous avons fait un cercle jusqu'à la route principale de Malmedy à nouveau et nous avons été recueillis par une jeep et amenés en ville.»*

⁶¹ Bobby Werth a reçu une balle de mitrailleuse qui a traversé sa jambe gauche et qui est entrée dans sa jambe droite.

⁶² Soldats appartenant au 291^{ème} Bataillon de Génie de Combat en poste au barrage routier du pied de la côte allant à Géromont.

Une autre jeep, appartenant au 291^{ème} Bataillon du Génie, commandé par le colonel David E. Pergrin, partit aussi en reconnaissance en direction de Baugnez. Elle était occupée par le colonel en personne et le sergent Crikenberger. Ils prirent à bord quatre rescapés et les ramenèrent à Malmedy. Après le retour du colonel Pergrin à Malmedy, le lieutenant Thomas Stack prit à son tour une jeep et un chauffeur, retourna en patrouille en direction de Baugnez. Il ramena trois autres survivants. Tard dans l'après-midi, le colonel Pergrin et le sergent Bill Crikenberger reprenaient à nouveau la direction de Baugnez pour une nouvelle reconnaissance. Alors qu'ils s'apprêtaient à faire demi-tour, ils virent apparaître deux survivants qu'ils emmenèrent directement à Malmedy. La plus grande partie des survivants avaient pris la direction du Nord ou de l'Ouest vers Malmedy.

Aux environs de 17 heures, le sergent Joe Connors, membre de la Compagnie "B" du 291^{ème} Bataillon du Génie amena un G.I. grièvement blessé, le Pvt John Cobbler, un autre membre de la Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'observation d'Artillerie de Campagne. John Cobbler, atteint de huit blessures graves, devait mourir alors que les médecins s'occupaient de lui.

Theodore Flechsig : *«Nous avons rampé, jusqu'à ce que nous arrivions au sommet de la colline. Finalement, nous avons pu nous mettre debout. Mon copain a réglé l'allure parce que j'étais blessé au bras droit, juste en dessous de l'épaule, au mollet gauche et aux doigts de la main droite. Nous avons couru le long de la route et nous nous en sommes très bien tirés. Nous avons marché environ 8 miles jusqu'à Stavelot avant de rencontrer les premières troupes américaines. Mon copain, le caporal George Fox, n'avait pas été touché du tout.»* En cours de route, Theodore Flechsig et George Fox rencontrèrent deux civils belges, Clément et Franz Xhurdebise. Flechsig fut placé sur le vélo des frères Xhurdebise et emmené dans un hôpital militaire américain à Stavelot.

Le lieutenant Virgil Lary : *«J'étais blessé au pied gauche. J'étais resté couché dans le champ approximativement une heure à une heure et demie. Puis quelqu'un a dit: «sauvons-nous». A ce moment, cela a été une réaction quasi simultanée de ceux d'entre nous qui pouvions se lever et s'évader. Je me suis levé et j'ai marché sur de nombreux cadavres gisant autour de moi et j'ai couru vers le Nord-Ouest dans la direction du bois où je me suis caché jusqu'à ce qu'il fasse noir. J'ai traversé une clôture en fil de fer barbelé et une route de terre. Je suis passé derrière une maison où il y avait un soldat américain couché. Je lui ai parlé et ai dit : «Rampons dans cette petite remise sinon ils nous tueront s'ils nous trouvent ici.» «Non, je vais rester ici», me répondit-il. «J'ai alors rampé sur le ventre vers la remise où je me suis couvert de ce qui semblait être des tiges de tabac. Je suis resté dans la remise un long moment. Puis, j'ai quitté la remise et rampé en direction de l'Ouest jusqu'à une autre haie. Ensuite j'ai marché environ 2 miles, je me suis mis à terre et j'ai à nouveau rampé jusqu'à une petite localité. J'ai été aidé par deux jeunes filles belges qui m'ont conduit à Malmedy, dans un poste de secours du génie.»*

C'est entre 20h30 et 21 heures qu'un soldat américain blessé frappa à la porte de la ferme Martin, située dans le hameau de Floriheid au Sud de Malmedy. Ce soldat américain n'était autre que le lieutenant Virgil Lary. On fit entrer l'Américain dans la maison. Les filles Martin se souviennent, encore aujourd'hui, que l'homme sentait le purin. Monsieur Louis Godefroid Martin⁶³ décida de se rendre à Malmedy afin d'obtenir de l'aide. Il arriva à un barrage routier du 291^{ème} Bataillon du Génie et se rendit à un poste de secours à Malmedy. Il y rencontra le docteur Paul Kamen. Monsieur Martin expliqua qu'il y avait un officier américain blessé dans sa maison située juste au sud de Malmedy. Le docteur renvoya Monsieur Martin avec des bandages et des sulfamides pour soigner l'officier. Lary reçut des soins et insista pour retourner à Malmedy. Vers une heure du matin, le 18 décembre, le lieutenant Virgil Lary⁶⁴ revenait à Malmedy accompagné de deux jeunes demoiselles, Marthe Martin, la fille de Monsieur Martin et Marthe Marx⁶⁵, une amie de Marthe Martin. Virgil Lary était le dernier des vingt-neuf survivants récupérés par le 291^{ème} Bataillon du Génie à Malmedy.

⁶³ Monsieur Louis Godefroid Martin est décédé en 1948.

⁶⁴ Le lieutenant Virgil Lary avait été blessé deux fois au pied gauche.

⁶⁵ Mademoiselle Marthe Marx était originaire d'Elsenborn. Elle avait été évacuée comme beaucoup d'autres civils de cette région vers Malmedy.

Le soldat John Kailer : *« Il y avait environ une trentaine d'hommes dans ce groupe, et j'étais un de ceux-là. Nous courions dans toutes les directions. J'avais un copain appelé Frey; ensemble nous nous sommes dirigés le long de la route en terre vers le Nord-Ouest. Les Allemands qui avaient encore un tank près du carrefour⁶⁶ se sont aperçus que nous nous échappions et ils ont ouvert le feu avec leur mitrailleuse. »*

Kenneth Kingston : *« J'ai vu le Pvt Reem se lever et commencer à courir, tout comme Appman et le Pvt Profanchick. Ils ont commencé à passer sous une clôture de barbelés et je me suis élancé à mon tour en courant dans la même direction. Le T/5 Skoda et le Sgt Ahrens disaient que nous devions rester couchés tranquillement et attendre. Mais quand les copains se sont levés et ont filé, je les ai suivis. Nous avons traversé des champs découverts et les Allemands ont tiré sur nous avec des mitrailleuses pendant que nous courions. Certains des copains ont contourné la maison tandis que trois d'entre nous se couchions derrière elle. Bobby Werth, un homme de mon unité, m'a dit qu'il avait essayé d'y entrer mais qu'il est alors parti dans une autre direction. Juste de l'autre côté de la route, à l'intersection, il y avait une ambulance. J'ai vu les Allemands la mitrailler. Il y avait des infirmiers autour de l'ambulance qui s'est arrêtée à peu près au moment où j'arrivais à cet endroit. Les Allemands ont ouvert le feu à la mitrailleuse sur l'ambulance et elle a commencé à brûler. Un char était à l'intersection des routes. »*

Ce tank, un Mark V, faisait partie de la 1^{ère} Compagnie Panzer S.S. dirigée par l'Untersturmführer Hans Hennecke. Kurt Briesemeister, commandant de ce tank, affirme être arrivé au carrefour de Baugez vers 15h30. Suite aux dégâts à une des chenilles de son char, il le fit stopper à environ 10 mètres du carrefour, sur la route venant de Waimes. L'équipage répara, en une quinzaine de minutes, la panne qui immobilisait le char. Kurt Briesemeister déclare que lorsqu'il fut arrivé au carrefour, il vit dans un champ adjacent au café 50 à 60 soldats américains qui, indéniablement, étaient blessés ou, pour bon nombre d'entre eux, morts. Après la réparation, deux hommes de son équipage se dirigèrent vers le champ et lui dirent: *« Nous allons voir s'il y a des survivants parmi eux. Nous donnerons le coup de grâce à ceux qui vivent encore. »* Après avoir entendu quelques coups de feu tirés par ses hommes, Briesemeister décrocha la mitrailleuse de son char et, avec l'aide du Sturmman Nächter, il se dirigea à son tour vers le champ. Il avoue avoir tiré 70 à 80 coups de feu sur les Américains couchés à terre. A ce moment, les deux hommes de son équipage avaient quitté le champ. Ses hommes mirent ensuite le feu à la grange située en bordure du champ et dans laquelle se trouvaient, semble-t-il, quelques Américains. Six ou sept G.I.⁶⁷ sortirent aussitôt et coururent vers les bois à l'arrière du champ. Kurt Briesemeister dit qu'au moment où ses hommes avaient mis le feu à la grange, il ne savait pas que les Américains y avaient pris refuge. Sans aucune sommation, il ouvrit le feu. Après ce tir, il rejoignit son char. Avant de démarrer, il dirigea le canon de son blindé vers une maison située au Nord du carrefour et envoya un obus de 75mm dans le bâtiment. Deux civils s'approchèrent alors de son char. Il donna à ces deux hommes un billet sur lequel il avait écrit son nom et le numéro postal de son unité. Puis le char s'en alla. Cette déclaration confirme la déclaration de Henri Lejoly-Quirin (voir pages 65 et 66).

Poursuivons le récit de John Kailer.

« J'étais à environ 100 mètres du carrefour. Lorsque le tir commença, quelques hommes se couchèrent le long du chemin en terre menant vers les bois (à gauche de la route venant du carrefour et allant vers Hédumont). Bien que la mitrailleuse continua à tirer, un soldat allemand armé d'un pistolet arriva de la route et tira une balle dans la tête à chaque soldat qu'il trouvait couché. Le soldat Frey qui était étendu à quelques mètres devant moi fut tué, puis l'Allemand se dirigea vers moi et tira. Comme j'étais couché sur le flanc gauche, mes bras me cachant une partie du visage, la balle toucha mon avant-bras. »

Cinq à dix minutes plus tard, j'entendis deux Allemands venir vers la route à travers le champ. On peut attribuer à ces deux soldats allemands la mort de Samuel Hallman, Carl Frey et le T/5 Robert Mc Kinney. Ils donnaient des coups de pied dans les corps allongés et, lorsque ceux-ci bougeaient, ils tiraient à nouveau. »

⁶⁶ Walter Wendt et d'autres confirment la présence de ce tank.

⁶⁷ Chiffres donnés par Briesemeister.

John Kailer rejoignit Malmedy pendant la nuit. Ce témoignage de Kailer est confirmé par William Merriken, Henry Zach et Walter Wendt. Eux aussi ont vu ce soldat allemand courir en direction des Américains qui s'évadaient. Par miracle, ils lui échappèrent de justesse.

Quelques hommes patientèrent jusqu'au crépuscule et s'échappèrent sous le couvert de la nuit. Le T/5 Harry Horn de la Batterie "B" du 285^{ème} F.A.O.B. et le S/Sgt Henry Zach de la 32^{ème} Compagnie de Reconnaissance de la 3^{ème} Division Blindée faisaient partie de ces hommes. Henry Zach fut blessé lors du premier tir puis reçut plus tard une balle dans la cuisse gauche. Cette seconde balle fut tirée par un garde qui circulait parmi les hommes couchés dans le champ pour voir s'ils étaient encore vivants. Zach attendit que la nuit fut tombée pour se traîner jusqu'aux débris calcinés du café Bodarwé. Il se glissa en rampant sous des tôles de la toiture et s'en recouvrit.

Harry Horn rampa hors de sa position dans le champ en direction du Nord-Ouest; la nuit venue, il se dirigea à l'Est. Réalisant son erreur, il tourna plein Nord en direction de Malmedy. Plus tard cette nuit-là, il reçut l'aide d'une famille belge auprès de laquelle il séjourna pendant quatre jours avant de retourner à Malmedy.

Quant à William Merriken, il se cacha dans une remise à bois de la maison de Henri Lejoly-Jacob⁶⁸ et y passa la nuit. Henri Lejoly-Jacob habitait dans une maison située à droite sur la route d'Hédomont, à quelques mètres du café Bodarwé. Cette bâtisse existe toujours. William Merriken:

«Alors, j'entendis quelqu'un crier "Sauvons-nous". Après de nombreux efforts, je réussis à me remettre sur pied. Je chancelai puis je retrouvai mon équilibre; je m'éloignai en m'appuyant sur le pied gauche et en traînant l'autre jambe comme si elle était un bloc de plomb. Je me rappelle avoir vu quelques-uns de nos hommes qui couraient en direction du bois à l'arrière du champ. Je ne les suivis pas car je savais que je n'y arriverais jamais dans l'état où je me trouvais. Alors, j'avançai en titubant en direction d'une route secondaire à la droite du champ⁶⁹. Je crois que cette route conduisait aux mêmes bois vers lesquels se dirigeaient les autres hommes en fuite. Avançant lentement, en boitillant, en direction de la route, je remarquai un bâtiment qui brûlait à ma droite. Le bâtiment en feu était situé à l'intersection du carrefour que notre convoi avait traversé auparavant en venant de Malmedy. Comme je m'approchais de la clôture au bord de la route, je vis ce qui semblait être un officier allemand remontant la route en courant et venant de la direction du café. L'officier qui courait avait son pistolet en main. Il me repéra en train de me démener pour passer au-dessus de la clôture. Il braqua son pistolet directement sur moi tout en courant sur la route. Par je ne sais quel miracle, la balle ne sortit pas du pistolet! L'officier allemand continua à courir en même temps qu'il faisait l'idiot avec son pistolet. Je suppose qu'il était plus intéressé à rattraper les hommes qui se dirigeaient vers le bois et qu'il pensait m'attraper à son retour. Quand il fut passé, je me mis à chercher un endroit quelconque où me cacher. Je n'étais pas encore passé par-dessus la clôture. En même temps, je repérai une maison avec un petit bâtiment annexe de l'autre côté de la route, juste à quelques mètres de moi. Je décidai de m'y rendre. Je me jetai contre la clôture et j'atterris dans le fossé de l'autre côté. Je traversai la route en rampant et entrai dans cet abri extérieur qui s'avéra être une remise à bois. Quelques instants plus tard, je vis l'officier S.S. qui revenait sur la route en courant. J'observais ceci à travers les fissures de la remise à bois. L'Allemand me chercha dans le fossé puis retourna en courant vers le carrefour, probablement pour rejoindre son véhicule. Je me suis posé plusieurs fois la question de savoir comment j'allais pouvoir sortir de cette situation difficile. Je savais que je devais me diriger vers Malmedy. J'avais repéré le carrefour principal et Malmedy devait être à l'opposé de la direction de notre convoi et de celle vers laquelle la colonne allemande se dirigeait. Il faisait encore jour et je pouvais voir la maison en feu. J'entendais les bruits mécaniques du passage occasionnel de véhicules qui prenaient la route en direction du sud. Les blessures me faisaient plus mal et je commençai à me sentir de plus en plus faible à cause de ma perte de sang. Il me sembla avoir détecté des bruits provenant de nos hommes dans le champ mais je n'en étais pas sûr. Plus tard, je tombai endormi d'épuisement. Quand je me réveillai, il faisait nuit mais tous les environs étaient éclairés par la maison qui brûlait toujours. Le seul bruit que j'entendais était le craquement et le crépitement des flammes. Je regardai à travers les lamelles de la remise et je repérai la silhouette d'un homme qui rampait le long de la haie.

⁶⁸ Ne pas confondre avec Henri Lejoly-Quirin qui habitait une ferme à gauche de la route Malmedy-Waimes.

⁶⁹ Cette route secondaire est celle qui part du carrefour de Baugez vers Hédomont.

Grâce à la lumière du bâtiment en feu à l'arrière-plan, je vis qu'il se dirigeait, en traversant la route, vers la remise à bois dans laquelle j'étais. A distance, je ne pouvais pas voir si c'était un Allemand ou un Américain. Je ramassai alors un lourd bâton de bois. Comme la silhouette se rapprochait, il me semblait que c'était un G.I. mais je n'en étais pas encore sûr. Quand il fit son entrée par l'ouverture, je l'interpellai. Il s'avéra être le T/5 Charles E. Reding, un de nos nouveaux remplaçants, arrivé alors que nous nous trouvions dans la forêt de Hürtgen en Allemagne, au mois de novembre. Il fut très surpris de voir que le hangar à bois était occupé. Bien entendu, l'un demanda à l'autre s'il avait été blessé. Il me dit, tandis que nous étions dans le hangar à bois, qu'il n'était pas dans le champ du massacre mais dans le bâtiment qui brûlait actuellement. J'appris de lui qu'il était sain et sauf mais il semblait être secoué par son aventure. Je lui expliquai la nature de mes blessures. On ne s'attarda pas trop sur notre aventure. Je pensais plutôt à la façon dont nous pourrions sortir de la zone que nous croyions encore être aux mains de l'ennemi. Je lui dis qu'à cause de mon état, je ne savais pas si je pourrais m'évader avec lui et ce, pour qu'il aille de l'avant. Il me convainquit de l'accompagner. Nous tombâmes d'accord quant à la direction à prendre pour retourner à Malmedy mais le passage de nombreuses bombes volantes retarda notre départ.»

Le 18 décembre 1944

«Tôt dans la nuit, nous avons rampé hors de la remise à bois et contourné l'arrière de la maison que j'ai mentionnée plus avant. Je savais que plusieurs corps gisaient à l'arrière de cette maison. La région était toujours éclairée par le bâtiment qui brûlait et nous devions ne pas nous faire remarquer. Nous descendîmes alors la petite butte qui surplombait directement la route (N-23) vers Malmedy, mais restâmes dans le champ. A droite sur la N-23, juste à une centaine de mètres, se trouvait le carrefour que je pensais être un barrage routier allemand. Nous décidâmes de ne pas traverser de suite la route à l'endroit où nous étions car nous pensions que nous pourrions être vus par les Allemands là-haut au carrefour. On prit sur la gauche dans le même champ et on suivit la clôture parallèle à la route en descendant vers Malmedy. Au cours de cette nuit, nous avons descendu un talus en rampant, traversé la route puis une haie jusqu'à être dans un terrain découvert. Nous avons continué ainsi dans une direction qui s'éloignait de la route, et le terrain descendait légèrement. Près du bas de la colline, à environ 150 ou 200 mètres de la route, nous avons bifurqué à gauche et sommes arrivés sur ce qui paraissait être une vieille assiette de route ou une rigole. Nous grimpâmes sur ce talus en rampant vers un fourré près de ce terrain découvert. Il commençait à faire jour et il était hasardeux de se déplacer. Au sommet de la colline le long de la route, se dressait un groupe de trois à quatre maisons⁷⁰.

A ce moment-là, j'étais complètement épuisé et mes blessures étaient presque insupportables. J'avais perdu pas mal de sang pendant la nuit avec tout ce "ramping". Le dos de ma chemise était imbibé de sang qui avait coulé jusque dans mon soulier droit. Comme aucun de nous n'avait de pansements pour les premiers soins, il n'y avait pas grand-chose que je pouvais faire si ce n'était me raidir pour tenir le coup. Je pense que j'ai dû m'évanouir plusieurs fois durant la plus grande partie de la journée. Chaque fois que je retrouvais mes esprits, je demandais à Charles Reding ce qui se passait. Je me rappelle avoir vu deux véhicules avec les marques de la Croix-Rouge sur les côtés, remontant la route à grande vitesse en direction du carrefour. Plus tard, vers la fin de l'après-midi, Reding me signala qu'un fermier marchait à travers champ vers l'endroit où nous étions. Ce fermier sortait d'une des maisons que nous pouvions voir de notre emplacement. En fait, nous avons choisi ce fourré de façon à pouvoir chercher refuge dans une des maisons lorsqu'il ferait nuit. Nous décidâmes de jouer la prudence et de ne pas nous faire voir. Au bout de quelques instants, le fermier se dirigea directement vers l'endroit où nous nous cachions et vers une échelle double qu'il utilisait pour passer au-dessus des clôtures. Il monta de son côté et nous regarda. Il nous fit signe de la tête et des yeux et nous montra la direction des maisons, puis il retourna dans cette direction.

Nous savions que nous prenions un risque mais nous décidâmes d'aller vers ce groupe de maisons. Nous rampâmes sur environ 50 mètres; je sus alors que je n'arriverais pas à franchir le reste du chemin sans l'aide de Reding. Il m'aida à me lever sur ma jambe gauche et posa mon bras

⁷⁰ Ces maisons étaient à l'époque à la sortie du village de Géromont en direction de Baugnez.

droit autour de ses épaules en guise de support. J'ai encore le souvenir d'être allé jusqu'au hameau et avoir repéré le civil. Il était de l'autre côté de la route et se profilait dans l'encadrement de la porte de l'étable. Reding et lui me firent entrer dans la maison et me placèrent sur un banc derrière la porte de la cuisine. Une gentille vieille dame demanda, je crois, à Reding où j'étais blessé. Elle enleva mon blouson de combat et alla chercher un poêlon d'eau et du linge. Quand elle revint, elle voulut enlever ma chemise ainsi que mes guêtres en toile pour arriver à mon genou. Je lui fis signe que non. Je pensais qu'il valait mieux garder ces deux pièces et conserver mes chances d'obtenir des premiers soins plus tard. Ils parvinrent à me faire passer près de la table pour m'asseoir sur un banc. La femme⁷¹ nous servit de la soupe aux pommes de terre, et je pense, du café.»

Le 19 décembre 1944

«Plus tard cette nuit-là, probablement après minuit, je me rappelle avoir été placé dans un grand lit très moelleux. La chambre était dans la pénombre et Charles Reding, à la fenêtre, regardait au dehors. Je lui demandai ce qu'il faisait et il me répondit que les Allemands avaient monté et descendu la route toute la nuit. A un certain moment, pendant les premières heures de la matinée, Reding me signala qu'il avait écrit une note à nos forces à Malmedy pour requérir du secours et que la maîtresse de maison, malgré les risques, avait délivré ce message à Malmedy. Plus tard dans la journée, j'entendis le rugissement du moteur d'un véhicule qui montait la route, puis s'arrêta. Deux infirmiers militaires américains firent irruption dans la pièce. Ils me recueillirent dans des draps de lit et me transportèrent au rez-de-chaussée. Pendant que les infirmiers me plaçaient sur une civière, je me souviens avoir vu cette brave et gentille femme qui nous avait procuré le refuge et cherché du secours pour nous se pencher au-dessus de la civière et m'embrasser. On nous chargea à bord du véhicule, le chauffeur démarra en toute hâte et descendit la route en direction de Malmedy.»

Revenons un peu en arrière et intéressons-nous à Henri Lejoly-Jacob habitant route d'Hédumont. Le 17 décembre 1944, il se trouvait à une fenêtre à l'étage de sa maison. Il vit ainsi les prisonniers de guerre qu'on rassemblait dans le champ. La façon de procéder des soldats allemands lui fit soupçonner qu'ils allaient abattre les Américains. Ne voulant pas être témoin de ce qui allait se passer, il quitta la fenêtre mais il entendit les mitrailleuses qui tirèrent immédiatement après. Descendu au rez-de-chaussée, il regarda par la porte et vit plusieurs soldats américains qui passaient en courant devant sa maison en direction du Nord-Ouest. Il entendit encore tirer et vit tomber des soldats américains.

Le lendemain matin, 18 décembre, il découvrit deux soldats américains blessés dans une remise près de sa maison. Ces deux blessés restèrent là plusieurs jours. Au cours des jours suivants, des soldats allemands, habituellement par deux, vinrent examiner les deux Américains blessés. Monsieur Lejoly-Jacob constata que les deux soldats allemands étaient différents chaque jour et qu'il y avait toujours un "mauvais" et un "bon". Angelo Accetti, un prisonnier de guerre allemand, blessé, qui se trouvait au 189^{ème} Hôpital de Campagne, le 17 janvier 1945, déclara qu'il était un des soldats qui avaient examiné les blessés dans cette maison.

Henri Lejoly-Quirin déclare, dans sa déposition du 29 septembre 1945 (voir 1^{ère} partie page 51 et 2^{ème} partie pages 63 et 64), avoir soigné deux Américains blessés le 18 décembre 1944. Ces G.I. s'étaient échappés du champ et s'étaient réfugiés dans la maison de son cousin Henri Lejoly-Jacob. Il ajoute : *«L'un d'eux est mort après deux ou trois jours et le second est parti après une semaine.»*

Henri Lejoly-Quirin dit n'être jamais allé jusqu'au champ après le massacre. Il raconte un événement presque incroyable. Le lundi 18 décembre, il raconte avoir vu un camion de la Croix-Rouge venant de Malmedy et prenant la direction de Waimes. A 15 mètres au-delà de sa maison, le camion fut arrêté par deux Allemands qui stationnaient là avec un petit véhicule. Les Allemands donnèrent l'ordre aux Américains de retourner à pied vers Malmedy. Ensuite, les Allemands prirent la direction de Waimes. Quand ils furent suffisamment loin, le chauffeur américain et un compagnon revinrent au carrefour, reprirent possession de leur véhicule de la Croix-Rouge et redescendirent en direction de Malmedy. Henri Lejoly-Quirin fut évacué de Baugnez trois semaines après le massacre.

⁷¹ Au moment de la rédaction de son récit, William Merriken ne savait pas qui était cette femme et cet homme qui l'aidèrent à Géromont (voir chapitre intitulé "Recherche pour William Merriken").

Le 18 décembre, vers 10h30 du matin, une voiture de commandement, transportant le capitaine Edward Schenk du 955^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne⁷², passa à Baugnez, en provenance de Butgenbach et en direction de Malmedy. Le capitaine Schenk fit le récit suivant de son arrivée à Baugnez : *«Des civils à proximité du carrefour nous firent des signes frénétiques et je fis arrêter notre véhicule pour m'enquérir de la situation. Ils m'informèrent que la veille, vers midi, beaucoup de véhicules blindés allemands étaient passés et avaient capturé un grand nombre de soldats américains à ce carrefour. Les civils me demandèrent de les accompagner à une maison à proximité où on prenait soin de deux soldats américains blessés. Ils me dirent que c'étaient les seuls Américains vivant dans la région. Comme je me dirigeais vers la maison, mon chauffeur qui examinait les environs attira soudain mon attention pour que je le rejoigne et écoute. J'entendis aussitôt un appel au secours. Je fis immédiatement des recherches et je découvris un sergent américain grièvement blessé à la jambe gauche, juste en-dessous du genou. Il avait aussi une blessure par balle à la hanche. Il était conscient; aussi, je lui administrai les premiers soins. Après l'avoir soigné du mieux que je pouvais, je le plaçai dans mon véhicule avec l'aide du sergent Gaarn et du T/5 Lieber. Le sergent était dans un si piteux état que je dis aux civils de continuer à soigner les deux autres soldats blessés et que je leur renverrais quelqu'un plus tard pour les recueillir⁷³.»*

L'histoire du S/Sergent Jonhson

Le récit suivant n'est pas une fiction mais un fait réel qui aurait pu avoir des conséquences graves pour son auteur. Ce témoignage fut recueilli le 18 décembre 1944, par le capitaine Oliver Seth, Inspecteur Général à la 1^{ère} Armée Américaine. Le témoin, le S/Sgt Herman Johnson, se trouvait à ce moment au 28^{ème} Hôpital Général (situé à la Chartreuse à Liège).

Le S/Sgt Herman Johnson était sergent de mess et faisait partie de la Compagnie "M" du 23^{ème} Régiment d'Infanterie⁷⁴ de la 2^{ème} Division d'Infanterie. La nuit du 16 au 17 décembre 1944, le sergent des fournitures du bataillon demanda au S/Sgt Johnson de déplacer le camion-cuisine afin d'éloigner celui-ci de la ligne de front attaquée par les Allemands. Pour déplacer le véhicule, Johnson était accompagné du Pvt Edgar D. Smith, un cuisinier. Vers 8h00 du matin, alors que nos deux hommes se dirigeaient vers une zone dénommée "IVANHOE DP" le camion-cuisine fut touché par un tir à longue portée. Suite à ce tir, le Pvt Smith fut blessé. Voyant la blessure de son cuisinier, Johnson demanda au Sergent des approvisionnements, S-4 du bataillon, de pouvoir disposer de sa jeep afin d'évacuer le blessé vers un hôpital de campagne. Le sergent donna son accord et le Pvt Wilson, chauffeur de la jeep, accompagna Johnson et Smith. Bien que n'étant pas infirmier, le Pvt Wilson plaça un brassard de la Croix-Rouge à son bras. Cela devait probablement lui permettre de circuler plus facilement. Les trois soldats américains se mirent en route.

Vers 8h30 du matin, le 17 décembre, nos trois hommes, à bord de la jeep, tombèrent nez à nez avec un char allemand⁷⁵ et trois véhicules semi-chenillés⁷⁶. Ces véhicules allemands se dirigeaient dans la direction opposée, sous la conduite d'un civil. D'après Johnson, ce guide civil portait un pantalon de velours côtelé, un chapeau vert et un pardessus. Wilson arrêta la jeep mais il lui fut impossible de faire demi-tour. Lui et ses compagnons furent capturés. Les Allemands firent sortir le S/Sgt Johnson et le Pvt Wilson de la jeep et emmenèrent les deux Américains 200 mètres plus loin dans la direction d'où la jeep était venue. Smith, le blessé, resta dans le véhicule.

⁷² Le 955^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne faisait partie du V^{ème} Corps.

⁷³ Il est plus que probable que ce "quelqu'un" soit un des deux camions de la Croix-Rouge vu par Charles Reding et William Merriken et celui dont parle Henri Lejoly-Quirin.

⁷⁴ Le 23^{ème} Régiment d'Infanterie est en position au Sud d'Elsenborn.

⁷⁵ Herman Johnson affirme que le char allemand portait le N°639.

⁷⁶ Ce groupe de véhicules allemands ne faisait pas partie de la force principale de Peiper.

Les deux prisonniers subirent alors un interrogatoire mais aucun ne comprenait l'allemand. Quelques minutes plus tard, les soldats allemands libéraient le Pvt Wilson. Celui-ci rejoignit la jeep dans laquelle le Pvt Smith se trouvait toujours. Johnson, pour sa part, fut emmené par les Allemands et placé dans une voiture blindée. La petite colonne de quatre véhicules se remit en marche et circula à travers la campagne en suivant les routes. Johnson remarqua que les véhicules s'arrêtaient souvent et qu'à chaque arrêt, les Allemands s'affairaient à couper les fils des communications. Cela semblait être la principale tâche des Allemands. Pendant plus de quatre heures, Johnson assista à ce manège.

Il devait être environ 13h00 lorsque la petite colonne allemande et son prisonnier arrivèrent près d'une bifurcation et rencontrèrent une colonne de chars et de semi-chenillés blindés allemands se trouvant sur la route devant eux. A cette bifurcation, Johnson remarqua que des ambulances, des jeeps et des camions de 2,5 tonnes américains étaient arrêtés. Ces véhicules venaient de la direction de Malmedy et se dirigeaient vers le Sud. Les Allemands avaient fait prisonniers les hommes faisant partie de cette colonne et les avaient placés dans un champ découvert. Johnson reçut alors l'ordre de rejoindre le groupe dans le champ. Avant d'y entrer, il fut dépouillé de sa montre. A peine avait-il rejoint le groupe de prisonniers qu'un soldat allemand dégaina son pistolet et tira sur un Américain situé à 4 ou 5 mètres devant Johnson. Aussitôt après ce coup de feu⁷⁷, Johnson vit un autre soldat allemand posté sur une voiture blindée et armé d'une mitrailleuse légère. Celui-ci ouvrit le feu sur le groupe de prisonniers en balayant celui-ci de gauche à droite et de droite à gauche. Tous les prisonniers, blessés ou non, se jetèrent sur le sol. Dès le début de cette première fusillade qui dura une ou deux minutes, Johnson fut blessé au bras par une mitrailleuse légère, puis, plus tard, il reçut une autre balle dans le côté.

Le tir cessa et la colonne allemande reprit la route en direction du Sud. Les soldats allemands qui se trouvaient sur les véhicules blindés ou les chars tiraient une rafale chaque fois que leur véhicule passait à hauteur des soldats américains étendus sur le sol. La colonne défila ainsi durant une heure trente environ. A la suite de quoi quelques soldats allemands qui étaient restés à l'arrière pour établir un avant-poste, se rendirent dans le champ afin de vérifier s'il restait des survivants. Lorsqu'un prisonnier gémissait ou remuait, les Allemands l'achevaient. Vers 15h30, les prisonniers qui avaient été blessés ou qui étaient indemnes tentèrent de s'échapper. Johnson faisait partie de ce groupe mais il ne suivit pas le même chemin que les autres rescapés. Il se dirigea de suite vers l'arrière de la maison sise juste au carrefour et chercha refuge sous de vieilles planches en dépôt derrière le bâtiment. Il y resta jusqu'à peu avant la tombée de la nuit, vers 16h15, quand les Allemands incendièrent la maison ainsi qu'un petit camion. Voyant l'ampleur que prenait l'incendie, Johnson sortit de sa cachette et s'enfuit en direction de Malmedy. En cours de route, il rencontra un rescapé du carrefour, le soldat Anderson⁷⁸. Ils poursuivirent leur route ensemble vers Malmedy. Deux autres soldats indemnes accompagnèrent Johnson et Anderson. Ils arrivèrent dans la soirée au 44^{ème} Hôpital d'Evacuation à Malmedy.

* * * * *

Recherches pour William Merriken

En juin 1989, je reçus pour la première fois de la documentation sur l'histoire personnelle de William Merriken, rescapé du massacre de Baugez. Dans une des lettres qu'il m'adressa, William Merriken me fit part de son désir d'essayer de retrouver la maison dans laquelle il se réfugia après son évasion du champ du massacre. Pour ce faire, il me proposa de prendre des photos du carrefour de Baugez sur 360°, d'autres du haut de la crête à l'ouest du carrefour afin d'en avoir une vue panoramique. Je devais aussi photographier Géromont. Il me demanda également de filmer (film vidéo) l'itinéraire suivant: partant de la sortie de Malmedy, peu avant le passage à niveau de Belle-Vue, je devais monter en direction du carrefour de Baugez, virer à droite vers Ligneuville jusqu'au début de la descente vers ce village, faire demi-tour, reprendre la direction du carrefour. Arrivé au croisement, je devais tourner à droite vers Bagatelle, puis, encore à droite en direction de Thirimont jusqu'au moment où je ne pourrais plus voir la grand-route de Baugez-Ligneuville, revenir ensuite vers Bagatelle, suivre la direction du carrefour et redescendre vers Malmedy. Ce film fut ensuite envoyé aux Etats-Unis à William Merriken.

⁷⁷ Johnson ne parle que d'un coup de feu.

⁷⁸ Le Pvt Anderson était chauffeur à la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance.



William Merriken et moi-même lors de notre première rencontre en septembre 1990 en Caroline du Nord. (Photo H Rogister)

C'est à partir des photos et du film que William put déterminer la maison dans laquelle il avait été soigné le 18 décembre 1944. Il me demanda alors de rechercher les personnes qui habitaient cette ferme en décembre 1944. Il me donna des renseignements précis sur l'aménagement intérieur de la maison et sur deux autres personnes qui s'y trouvaient à l'époque.

Poursuivant mes recherches, j'appris que cette ferme avait été occupée par Anna Blaise et Jean Lehro, malheureusement décédés depuis plusieurs années. En juillet 1990, je retrouvai des membres de la famille d'Anna Blaise et par chance, je pus obtenir une photo de cette dame. J'eus d'autre part la confirmation de la présence des deux autres personnes dans cette maison en décembre 1944.

Lors de ma seconde rencontre avec William Merriken, en septembre 1992, je lui montrai la photo d'Anna Blaise. Il la reconnut aussitôt. Une copie de la photo fut envoyée à Charles E. Reding et j'obtins le même résultat positif. Ce sont donc Anna Blaise et Jean Lehro qui avaient aidé William Merriken et Charles Reding le 18 et 19 décembre 1944 à Géromont. Le 19 décembre 1944, Charles Reding raconta au capitaine Olivier Seth ce qu'il lui était arrivé. Reding ne fut pas capturé par les Allemands.

« Aussitôt que les Allemands ont ouvert le feu, je me suis caché dans une remise à bois à proximité d'une maison⁷⁹. Je n'ai pas été blessé. Plus tard, la maison contiguë à la remise prit feu et cela me força à quitter ma cachette. J'ai alors rencontré le sergent Merriken qui était blessé. Merriken et moi avons alors fait route vers Malmedy. La première nuit, nous l'avons passée dans une remise bois et la seconde dans la maison d'une civile.

⁷⁹ Remise à bois du café Bodarwé.

Cette civile⁸⁰ partit pour Malmedy avec une note que j'avais écrite, demandant une ambulance pour le sergent Merriken. Plusieurs heures plus tard, on nous recueillit.»



Anna Blaise et Jean Lehro est digne d'éloges.

Qui a sauvé W. Merriken et C. Reding?

Jusqu'au début de l'année 1999, William Merriken et Charles Reding avaient toujours pensé que c'était Anna Blaise qui était allée chercher du secours à Malmedy, mais par le plus grand des hasards, Monsieur Joseph Dejardin de Stavelot, a retrouvé un témoin important de cet événement.

Emile Jamar, le témoin, explique ce qui s'est réellement déroulé en cette journée du 19 décembre 1944:

«Petite précision supplémentaire et utile, je crois, je suis né à Géromont le 26 décembre 1928, j'y habitais encore avec mes parents en décembre 1944 et je n'ai quitté la maison familiale que des années plus tard pour me marier. J'avais deux frères et quatre sœurs. La maison d'Anna Blaise était à peine distante de 25 mètres de la nôtre et, à l'époque, on se rendait fréquemment service et visite dans le village. Nous savions tous qu'elle avait recueilli deux soldats américains dont un très gravement blessé, victime vraisemblablement de l'importante fusillade que nous avons entendue dans l'après-midi du 17 décembre. Le 19 décembre, tôt dans la matinée, Anna Blaise se présente à la maison avec un message écrit par un des Américains et dit à mes parents qu'elle ne sait rien faire de plus pour le blessé qui se trouve chez elle et que pour lui et son compagnon, le mieux serait qu'ils rejoignent au plus tôt Malmedy. Mais pour cela, il faudrait qu'elle descende jusqu'à Malmedy, distant de 3 km, mais comme elle ne sait ni parler, ni ne comprend l'anglais, elle ne sait que faire pour bien faire. J'ai vite réalisé la difficulté de sa situation. Chaque jour, je distribuais les divers papiers et journaux à domicile ; je connaissais tout le monde et chacun me connaissait. Les chemins et les raccourcis vers Baugnez, Arimont, Bagatelle, Merkem, etc. m'étaient familiers. Je savais tirer mon plan donc je décidai d'y aller.

⁸⁰ Il s'agit de Madame Anna Blaise, née en 1882, veuve en 1942 et décédée en 1971.

⁸¹ Remise à bois du café Bodarwé.

⁸² Il s'agit de Madame Anna Blaise, née en 1882, veuve en 1942 et décédée en 1971.

Je prends le billet écrit par l'Américain et par précaution, je le dissimule sous la semelle dans mon soulier. Je reçois les dernières recommandations de mes parents et je m'en vais sans plus attendre. Il est déjà 10 heures. Rapidement, j'arrive au pied de la descente vers Malmedy, lorsque... surprise! Au détour du dernier virage, de grosses platines brunâtres, métalliques parsèment la route et l'accotement. Des mines? J'en avais déjà entendu parler, mais je n'y connaissais rien. Heureusement qu'il faisait clair. Le cœur battant, j'avance entre ces mystérieux objets. Je réussis à ne pas les toucher et sans me retourner, je continue ma route. Satisfaction de courte durée car, un peu plus bas, sur la ligne de chemin de fer qui traverse cette extrémité de l'avenue Mon Bijou, un barrage routier est établi d'où, brusquement, surgissent deux soldats américains, le fusil à la main. A l'abri du barrage, ils m'interrogent, mais nous ne nous comprenons pas. Alors, ils m'emmènent à pied presque jusqu'à l'autre extrémité de l'avenue, au Café Loffet, après avoir pris soin de me donner deux lourdes caisses à porter. Pas de chance là non plus et je me demandais ce qui m'arriverait si j'essayais d'enlever mon soulier. On va voir plus loin, en jeep, cette fois, à l'école communale de Francorchamps. Il y a plus de monde mais toujours pas de solution. Ce n'était pas aussi facile que je le pensais. Toujours en jeep, nous arrivons à Hockai, dans un hôtel dont j'ai oublié le nom. Quand je parle de Hockai, le chauffeur de la jeep sourit: O.K., pour lui, serait-il un heureux présage pour moi. Là, enfin, un officier américain me questionna en français. Il comprit mes réponses et c'est à ce moment que je retirai mon soulier, puis le petit billet de l'Américain. Il me sourit. Alors, tout va aller très vite. Ils vont s'arranger pour aller rechercher ces deux Américains chez notre Anna. Plusieurs Américains m'entouraient et me souriaient et, subitement, je pensai à une des dernières recommandations de ma mère: "Et si tu pouvais trouver un de ces beaux pains blancs que les Américains nous ont fait goûter depuis la libération en septembre dernier! Sitôt pensé, sitôt dit et, peu de temps après, trois de ces beaux pains se trouvaient devant moi. En reconnaissance? Peut-être! Aussitôt, nous faisons demi-tour et, d'un trait jusqu'à Malmedy. Là, les contrôles recommencèrent, le temps de vérifier les ordres reçus. Une ambulance arriva rapidement à l'Ecole des filles, "Aux Capucins". On m'y fit monter à l'arrière. Pour indiquer le chemin au chauffeur et au convoyeur, je devais faire glisser une plaque de verre coulissant sur la paroi qui me séparait d'eux. L'ambulance démarra et bientôt nous nous retrouvâmes devant le barrage où j'avais été arrêté ce matin. Les hommes en armes qui nous accompagnaient ouvrirent un passage pour nous laisser passer. Ils enlevèrent les mines, un travail effectué sous haute surveillance et en douceur. Il se passa plus d'une heure avant que notre ambulance ne puisse franchir cet obstacle, précédée cependant d'un blindé que plusieurs fantassins encadraient, prêts à tirer. Par chance, personne sur le chemin, pas un coup de feu, juste le bruit sourd des chenilles du blindé. Peu avant d'arriver à la Chapelle de Géromont, je fis signe au chauffeur de suivre le petit chemin de campagne à droite, puis de virer directement à gauche afin d'arriver directement tout près de la grange de la ferme d'Anna Blaise soulagée de nous voir enfin revenir. Sans perdre de temps, les deux ambulanciers se rendirent auprès du blessé, le descendirent du premier étage, le placèrent sur une civière. La douce petite Anna lui sourit, se pencha sur lui et l'embrassa. Puis les ambulanciers le glissèrent dans l'ambulance. Son compagnon d'infortune se plaça alors près de lui et les portes du véhicule se refermèrent. Il n'y avait plus de temps à perdre et l'ambulance redescendit vers Malmedy. A ce moment-là, des larmes voilèrent bien des yeux. "Au revoir, soldats "X" et "Y" et bonne chance! Ce voyage dura plusieurs heures mais je n'étais pas fatigué mais assez content d'avoir fait ce que je devais. »

Pour terminer son témoignage, Emile Jamar écrit encore ceci : «Maintenant, en revivant cette lointaine journée, je revois encore mes parents, mes frères et sœurs, ma tante Anna Blaise, les habitants des treize maisons du hameau de Géromont et surtout, ce soldat américain blessé dont j'aurais tant voulu recevoir des nouvelles par la suite. Mais voilà, ému que j'étais, je n'ai jamais pensé à lui donner mon adresse.» Son vœu sera exaucé le 9 mai 1999 lors de la visite de William Merriken en Belgique et plus particulièrement à Baugnez.

Suite des témoignages

Après s'être échappés du champ, Samuel Dobyns et deux autres hommes blessés ont erré à travers la campagne pendant trois kilomètres environ. Un des deux compagnons de Dobyns était gravement blessé, il saignait abondamment.

Dobyns dit à ce sujet : *«L'homme disait qu'il allait mourir s'il ne recevait pas de secours. Cet homme avait reçu une balle dans la tête et saignait par le nez et la bouche. Il est descendu seul en direction de la route et est tombé sur une unité du génie établie en défense pour protéger Malmedy. C'est lui qui a dit aux hommes du génie que nous étions là-haut dans les bois. Deux hommes de l'unité du génie sont arrivés, m'ont pris avec l'autre garçon et nous ont conduits au 44^{ème} Hôpital d'Evacuation à Malmedy.»* Theodore Flechsig s'échappa du champ avec son copain le caporal George Fox : *«Un des gars a signalé que les véhicules blindés étaient partis et que nous ferions mieux de nous évader. J'estime qu'il y a eu à peu près une vingtaine d'évadés. Mon copain et moi, nous avons couru le long de la route et nous nous en sommes très bien sortis. Certains des gars tentèrent de traverser le champ découvert en courant, puis ils essayèrent de remonter en courant une colline sur près de 450 mètres et franchir cinq ou six clôtures de barbelés. Je pense que peu de ces garçons y parvinrent. Je ne me suis pas donné la peine de regarder. Les seuls Allemands qui tiraient sur nous se servaient d'une mitrailleuse montée sur un véhicule à l'arrêt au carrefour.»*

C'est par la route d'Hédumont que George Fox et Theodore Flechsig se sont échappés. Fox n'avait pas été blessé mais Flechsig souffrait de trois blessures: une au bras droit, juste au-dessus de l'épaule, une autre au mollet gauche et une aux doigts de la main droite. Dans sa déposition datée du 20 décembre 1944, Theodore Flechsig rend hommage au lieutenant Reardon en ces termes : *«Le lieutenant Reardon a agi très courageusement. Après que les Allemands ont tiré sur nous pour la première fois, le lieutenant a continué à parler aux hommes qui poussaient des gémissements. Il leur demandait de se tenir tranquilles, que c'était notre seule chance. Le lieutenant parlait haut, sans égard pour sa propre sécurité.»*

Donald W. Day et Robert L. Smith se sont échappés ensemble. Robert Smith expliqua son évvasion du champ au colonel Lamar Tooze le 17 décembre 1944. Voici un résumé de sa déclaration : *«Le copain à côté de moi fit un mouvement pour regarder par-dessus pour voir ce qui se passait sur la route. Voyant que ce n'était pas encore dégagé, nous sommes restés couchés une demi-heure de plus. Puis nous avons décidé de nous échapper. Donald Day était blessé à la jambe et il ne pouvait pas aller vite. Nous étions les derniers du groupe qui s'est échappé. Nous avons parcouru quatre kilomètres en courant et en marchant et nous sommes arrivés à la ville de Malmedy. Ensuite, nous sommes descendus le long d'un chemin de fer jusqu'à ce qu'on arrive à un pont enjambant une route. Là, les gardes sur le pont nous ont vus et ils ont fait venir deux infirmiers de l'hôpital. Les infirmiers ont dit qu'ils n'avaient pas de place pour nous, de sorte que nous avons dû aller dans un autre hôpital⁸³. Pour nous y rendre, nous avons arrêté une jeep.»*

Le chauffeur James McKinney de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance s'échappa du champ avec un groupe de quatre ou cinq hommes. Parmi ceux-ci, son assistant-chauffeur, le Pfc Stephen Donitrovich. Après le dernier tir dans le champ, Herman Johnson fuit et se réfugia sous un tas de vieilles planches qui se trouvaient derrière la maison⁸⁴ au coin du carrefour. Il y resta jusqu'à ce qu'il fasse noir, puis il se dirigea vers Malmedy. En chemin, il rencontra le Pvt Roy B. Anderson et deux autres soldats dont l'un était le T/5 Theodore J. Paluch. Arrivé à l'hôpital, il reçut des soins au bras gauche. Paluch raconte son évvasion et sa rencontre avec Anderson:

«Quand nous avons tenté de nous échapper, nous sommes arrivés à l'arrière de la maison. Nous avons à nouveau fait le mort car un Allemand en uniforme noir est venu à proximité en nous examinant. Nous sommes restés couchés jusqu'à ce qu'il fasse noir puis, nous nous sommes dirigés jusqu'à une haie d'où nous ne pouvions être vus. Là-bas était couché un S/Sgt de la 2^{ème} Division d'Infanterie⁸⁵, blessé au bras. Nous nous sommes mis en marche mais nous sommes restés à deux ou trois cents yards de la grand-route. Après environ un quart de mile (400 mètres) nous avons rencontré un infirmier du nom d'Anderson qui était blessé et un autre type de mon unité. Nous sommes arrivés à quatre à Malmedy.»

⁸³ Le 77^{ème} Hôpital d'Evacuation.

⁸⁴ Petit hangar à bois du café Bodarwé.

⁸⁵ Herman Johnson.

Le T/5 Carl C. Daub et le Pfc Aubrey Hardiman ont fui ensemble, comme ce dernier nous le narre : *«J'observais ce garde allemand sur la route. C'est alors que Carl Daub s'est soulevé, a regardé autour de lui, s'est mis debout et a commencé à courir. Je l'ai suivi. Après être arrivés à une bonne distance, nous avons regardé derrière nous et avons vu arriver d'autres hommes. J'en ai compté une huitaine. Carl Daub disposait d'une boussole. Nous sommes arrivés à une maison dans la vallée où nous avons rencontré un petit enfant belge. Il nous a expliqué comment aller à Malmedy.»*

Lorsqu'il entendit quelqu'un crier «Allons-y», Kenneth Ahrens, malgré sa blessure au dos, se mit à courir vers l'arrière du champ. Il y avait d'autres hommes qui couraient dans la même direction. Le sergent Kenneth F. Ahrens faisait partie d'un groupe de cinq ou six fugitifs parmi lesquels le Caporal Michael T. Sciranko, le T/5 Paul Gartska et le T/5 Albert M. Valenzi. Ce groupe rencontra par hasard un officier⁸⁶ et trois hommes à bord d'une jeep. Après avoir raconté leur histoire à l'officier, celui-ci les entassa dans sa jeep et les conduisit dans les lignes américaines. Deux hommes suivirent Mattera en direction des bois et y restèrent à l'abri jusqu'à ce qu'il fasse noir⁸⁷. Ils se dirigèrent ensuite vers Malmedy. Jim Mattera nous donne sa version de l'évasion des survivants du massacre : *«J'ai été le premier à me mettre debout et j'ai crié «EVADONS-NOUS». Environ 15 hommes se sont levés et nous sommes partis à travers le champ découvert, bien que les Allemands tiraient sur nous. Par chance, nous sommes arrivés à entrer dans les bois où nous nous sommes cachés jusqu'à ce qu'il fasse noir. Après la tombée de la nuit, mes copains et moi avons rejoint nos troupes. Nous avons atterri chez le 291^{ème} Bataillon du Génie. Nous leur avons raconté ce qui s'était passé.»*

Edward Bojarski : *«Lorsque le bruit des moteurs s'éteignit au loin, les Américains qui faisaient le mort dans le champ se mirent à s'enfuir. Je les suivis. Pendant ma fuite, je remarquai qu'une douzaine d'hommes se précipitaient vers l'arrière du champ où s'était passée la tuerie et qu'ils prenaient la direction Ouest. Après avoir couru un mile à un mile et demi, je remarquai à une bonne distance derrière moi le caporal Walter Wendt qui courait dans la même direction que moi. Je vis des hommes à sa gauche et six autres à sa droite. Puis, sur la route qui venait de Waimes vers Malmedy, j'aperçus une jeep qui redescendait. Quand nous nous sommes approchés d'elle, j'ai vu que c'était un capitaine-médecin du service de santé. Ce capitaine emmena cinq hommes à bord de la jeep vers son unité médicale située à Malmedy. Parmi les hommes blessés que le capitaine emmena, il y en avait un qui avait reçu une balle à travers la joue droite. Un autre avait reçu une balle dans le dos et une dans chaque jambe en-dessous des genoux. Juste après avoir été recueillis, nous avons rencontré des soldats américains à un barrage routier. Afin que nous puissions passer avec la jeep, ces hommes ont enlevé quelques mines du milieu de la route. A cet hôpital, un officier-médecin vit que je n'étais pas blessé et il m'envoya à la station M.P. du 518^{ème} Détachement. De là, je fus ensuite envoyé à Eupen au "Straggler Point"⁸⁸ puis au Quartier Général de la 1^{ère} Armée, afin d'être interrogé par le G-2.»*

Walter Wendt : *«Lorsque j'entendis les mots «Sauvons-nous», je bondis avec un autre G.I. dont les ortels avaient été emportés par les coups de feu et nous passâmes à côté d'un bâtiment à notre droite devant lequel était arrêté un char. Les Allemands nous regardèrent avec surprise mais aussitôt après, ils sautèrent sur leur tank et commencèrent à tirer à la mitrailleuse. Nous sautâmes dans un petit ruisseau (?). Nous étions plus bas que la trajectoire des balles qui arrivaient sur nous. Nous avançâmes jusqu'à être hors de portée de la mitrailleuse. Nous poursuivîmes notre chemin un certain temps puis nous nous assîmes au bord de la route. Peu de temps après, un major et deux soldats arrivèrent en jeep. Ils nous recueillirent et nous transportèrent tous deux dans un hôpital de Malmedy.»*

Le T/5 Charles Appman s'échappa lui aussi en direction du Nord. Extrayons cet extrait de son témoignage du 18 décembre 1944 :

⁸⁶ Cet officier était le colonel Pergrin et un des hommes était le sergent Bill Crickenberger. Les deux autres étaient des infirmiers.

⁸⁷ C'est de cet endroit qu'il vit les Allemands incendier la maison où avaient pris refuge la douzaine d'hommes évadés du champ en même temps que lui.

⁸⁸ Poste de récupération des traînants.

«Je suis resté couché pendant plus d'une heure puis j'ai décidé de m'évader car il ne restait qu'un char pour nous garder. Je me suis levé, je me suis dirigé vers le Nord à travers un terrain découvert et j'ai pris vers la vallée tandis que les Allemands nous mitraillaient à chaque pas que nous faisons. Je suis tombé, par hasard, sur un capitaine et quelques soldats qui nous ont conduits à Malmedy en jeep. Dans ce groupe de prisonniers, il y avait trois hommes du personnel médical et deux M.P.»

Voici comment Henry Zach réussit à s'échapper du champ : *«J'attendis la tombée de la nuit pour ramper jusqu'aux ruines du café. Je me glissai en rampant en-dessous des plaques de la toiture et je me recouvris. Le lendemain, 18 décembre, tard dans l'après-midi, un capitaine et deux soldats de la 30^{ème} Division d'Infanterie arrivèrent dans un C.V.R⁸⁹ tout près du café. Je les entendis parler et poussai un cri. Après m'avoir découvert, ils me transportèrent dehors sur un morceau de la toiture en tôle et me placèrent dans la voiture. Je fus emmené dans un hôpital, je ne sais où, et, finalement, je fus conduit à Liège avant d'être évacué vers l'Angleterre via Paris.»*

Ceux qui échappèrent à la capture à Baugez

Parmi les membres de la Batterie "B" du 285^{ème} F.A.O.B. qui étaient au carrefour de Baugez et qui furent impliqués dans l'accrochage entre les troupes allemandes et américaines, certains ne furent pas capturés pas les soldats allemands. Il en fut ainsi pour le caporal George E. Graeff. Le 29 décembre 1944, au Quartier-Général de la Batterie "B" du 285^{ème} F.A.O.B., où il était retourné, il fit la déclaration suivante au capitaine Olivier Seth, Assistant de l'Inspecteur Général de la 1^{ère} Armée U.S:

«Entre une heure et deux heures de l'après-midi, j'étais dans une jeep conduite par le T/5 Warren Schmitt. Nous n'étions qu'à deux dans cette jeep et nous étions à peu près le 7^{ème} véhicule⁹⁰ de la colonne. J'étais en train de parler à Schmitt quand, tout à coup, des mitrailleuses se sont déchaînées et des obus commencèrent à atterrir autour de nous. Un camion de 2,5 tonnes en avant de nous explosa. Je ne sais pas qui était dans ce camion. Un obus atteignit la maison⁹¹. Nous nous jetâmes dans le fossé. Le caporal Eugene Garrett qui était dans un autre véhicule et moi-même sautâmes pratiquement au même endroit dans le fossé. Le caporal Eugene Garrett avait mon BAR et nous essayâmes de tirer avec celui-ci mais il ne fonctionna pas. Alors, Garrett retourna à son transporteur d'armes⁹² pour y prendre un fusil M-1. Après l'avoir pris, il revint où j'étais. Le caporal Robert Conrad était alors avec nous. Garrett dit: «Je vais en arrière un peu plus loin». Il piqua un sprint, puis se jeta dans le fossé, toujours du côté droit de la route. Il hurlait: «Revenez». Nous dîmes alors au caporal Conrad d'y aller, que nous attendrions jusqu'à ce qu'il fut arrivé près de Garrett et, qu'ensuite, je le suivrais. Conrad s'élança d'un bond... Un obus tomba près de lui et il s'écroula.

Eugene Garrett demanda à Conrad: «Es-tu blessé?». Il m'a semblé plus tard qu'il avait dit «oui». Garrett sortit en courant et commença à le traîner. A mon tour, je traversai en courant, saisis Conrad sous le bras et le tirai dans le fossé. Nous étions étendus dans le fossé. Une balle érafla mon casque puis coupa le fil de clôture au-dessus de nous. Il n'y avait pas de char à ce moment-là, uniquement les tirs. C'est après que nous nous fûmes jetés dans ce fossé que les chars arrivèrent. Le premier véhicule était un semi-chenillé, je vis qu'il y avait un officier à bord. Les véhicules qui suivaient mitraillaient les camions sur le côté de la route. Nous étions à environ deux à trois cents yards du carrefour et, d'où nous étions, nous ne pouvions voir qu'une partie de la route. Pendant que nous étions couchés dans ce fossé, j'entendis Schmitt commencer à crier : «Qu'est-il arrivé? Qu'est-il arrivé? Tais-toi, tiens-toi tranquille, nous sommes encerclés», dit Garrett. Après cela, Schmitt jeta son P-38⁹³.

⁸⁹ Véhicule de commandement et de reconnaissance.

⁹⁰ En réalité, le 6^{ème} véhicule de la colonne.

⁹¹ Cette maison est la même que celle décrite dans le témoignage du lieutenant Lary.

⁹² Ce fait est confirmé dans la déposition de Kenneth Kingston, où il déclare avoir vu Conrad et Garrett se lever et courir jusqu'au camion afin de récupérer leurs armes.

⁹³ P-38: pistolet.

Nous restâmes couchés là à attendre. Schmitt avait une boîte de barres de rations-D dans la jeep et, quand les Allemands parvinrent à hauteur de notre véhicule, un char s'arrêta. Un "frisé" s'amena, ramassa la boîte et hurla: «Alles, Alles», puis a commencé à distribuer les rations. C'est tout ce que nous vîmes pendant un moment. Nous ne pûmes pas voir grand-chose après cela car ils nous obligeaient, avec les mitrailleuses, à rester couchés. Garrett et moi parlions de la situation, tout en essayant de voir ce qui se passait, lorsque nous entendîmes quelqu'un dire: «Kamerad.» Nous nous tûmes tout de suite, nous ne savions pas ce qui se passait et nous restions tranquilles. Le caporal Flechsig, de notre compagnie, cria à Garrett: «Qu'allons-nous faire?». Garrett me regarda. Je hochai la tête et dis : «Nous resterons ici. Restons-y, alors», dit Flechsig. Et nous sommes restâmes là. Peu après, nous entendîmes des hommes qui marchaient sur la route. Je levai la tête et regardai. Tout ce que je pouvais voir était un homme du service de santé qui marchait vers le carrefour.

Garrett et moi regardâmes de l'autre côté et nous vîmes Kingston et Flechsig marchant les mains levées. A ma gauche, quelqu'un sortit du fossé les mains en l'air; je ne sais pas qui c'était. Il marcha vers un Allemand. Il ouvrit le feu avec une mitraillette qui ressemblait à une Thompson. Quoi qu'il en soit, il tira dans le ventre de l'Américain qui bascula. Je n'en suis pas sûr mais cet homme ressemblait au lieutenant Solomon Goffman. Pendant tout ce temps, Conrad resta couché dans le fossé juste derrière moi, sa tête reposait sur ma jambe. Il n'était pas blessé comme je l'avais pensé, il était simplement choqué. J'entendis le tir d'armes automatiques allemandes venant du Nord et à ce que je pensais être la maison au carrefour. Cela dura un certain temps. Les rafales étaient courtes. Plus tard j'entendis des tirs qui ressemblaient à ceux de carabines. Les Allemands tiraient aussi depuis les véhicules quand ils passaient près de nous.

Une bonne heure plus tard, un soldat allemand arriva et marcha sur un fusil qui se trouvait entre Eugene Garrett et moi-même. Il nous regarda puis se retourna et s'éloigna. Nous étions trop effrayés pour lever la tête. Je restai couché pendant un moment et, assez vite, le calme revint. Les véhicules allemands arrivaient toujours, stoppaient puis repartaient. Il semblait que chaque fois qu'un char ou un véhicule s'arrêtait, des soldats allemands en sortaient pour piller nos véhicules. Certains d'entre eux s'amenaient, regardaient le corps qui était couché sur le sol, dégainaient leur pistolet et tiraient à nouveau sur ce corps inerte. Mise à part cette scène, je ne pus rien voir et, bien entendu, je ne bougeai pas. Eugene Garrett me dit: «Ils ont eu Bower.» Je ne lui répondit même pas. Mais Bower n'était pas capturé. Ensuite, j'ai entendu quelque chose qui avançait derrière Schmitt. Il y avait une espèce de mouvement où Schmitt se trouvait, au Sud de ma position. J'entendis des voix mais je ne savais pas de quoi on parlait. Alors, il y eut un arrêt dans le défilé de la colonne allemande. Garrett me dit : «Devons-nous attendre qu'il fasse noir ou partons-nous maintenant ? - Allons-y maintenant», répondit quelqu'un derrière nous.

Je relevai ma main, touchai Conrad et lui dis: «Viens Conrad, allons-y». Il n'y eut pas de réponse de sa part. Je regardai Eugene Garrett. Il jeta un regard sur Conrad puis sur moi et secoua la tête. Alors, je retirai ma jambe qui soutenait la tête de Conrad. Comme je faisais cela, sa tête tomba dans l'eau et il reprit conscience. Il dit : «Que se passe-t-il? Qu'est-ce qui arrive? - Nous partons d'ici», rétorquai-je. Eugene Garrett partit le premier, suivi de Robert Conrad, Bower et de moi-même. Nous nous éloignâmes en rampant. Nous montâmes dans les bois et attendîmes Schmitt. Il ne se montra jamais, nous retournâmes donc voir après lui, chacun à notre tour. Eugene Garrett et moi ne pûmes le trouver, alors nous partîmes. Après être entrés dans les bois, nous pûmes voir plus loin, en bas, sur la route au Nord. Il y avait des véhicules américains alignés aussi loin que nous pouvions voir. Nous suivîmes la ligne des bois sur environ deux miles et arrivâmes à une maison. Il y avait un vieil homme là-bas. Nous lui demandâmes quel était le chemin pour Malmedy. Il nous dit qu'à travers bois, il y avait quatre kilomètres et six par la route. Nous discutâmes un moment puis nous décidâmes d'aller à travers bois. Après avoir quitté le bois, nous marchâmes une trentaine de mètres environ, tournâmes à gauche et suivîmes la route. Arrivés à Malmedy, nous allâmes jusqu'aux M.P. Il devait être entre 18 h et 18h30.»

Le T/5 Warren R. Schmitt était chauffeur de jeep. Il se souvient de la manière dont il a échappé au massacre : *«Nous faisons mouvement le long d'une route à approximativement 300 mètres après le carrefour de la bifurcation vers Saint-Vith. Le convoi fut pris en embuscade par une grande concentration de tirs de mitrailleuses et de tirs de mortiers lourds. Les mitrailleuses à tir lent utilisaient des balles traçantes rouges. Le convoi stoppa immédiatement et tout le personnel sauta dans le fossé du côté gauche de la route. Pour ma part, je rampai sur le ventre sur une distance d'environ 15 mètres, depuis la route, vers un petit ruisseau profond d'environ 30 centimètres. De ma position, je pouvais voir un grand nombre de véhicules blindés allemands se diriger dans la même direction que notre convoi. Quelques véhicules s'arrêtèrent auprès du convoi américain à l'arrêt et des hommes en uniforme noir descendirent des véhicules pour rassembler les prisonniers.*

Afin de ne pas être repéré par les Allemands, je me suis alors immergé dans le ruisseau et me suis recouvert d'herbes et de boue. De l'endroit où je me trouvais je ne pouvais voir ce qui se passait, je pouvais seulement voir les chars sur la route. J'ai entendu tirer dans le groupe de prisonniers et j'ai aussi entendu les cris des hommes. Ces coups de feu ont été très perceptibles parce que le silence régnait avant que les Allemands ne déclenchent tout le tintamarre. Pendant ce temps-là, j'étais couché dans le ruisseau et faisais le mort. Une heure durant, après avoir tiré pour la première fois dans le groupe de prisonniers, tous les chars et véhicules blindés qui passaient tiraient sur les corps allongés dans le champ.

Je suis resté couché dans l'eau glacée et la boue pendant approximativement deux heures sans pouvoir bouger. Ensuite, je me suis approché à plus ou moins 60 mètres du carrefour. D'où je me trouvais, j'avais une bonne vue sur la maison qui brûlait au carrefour et je tenais à l'oeil quatre soldats allemands qui y étaient de garde. Je suis resté dans les environs jusqu'après la tombée de la nuit. J'étais si engourdi que je ne pouvais plus remuer la partie inférieure de mon corps. J'ai massé mes jambes pour rétablir la circulation du sang et tout en me traînant et rampant, j'ai pu atteindre des bois. C'est lorsque je me suis levé et que je suis sorti du fossé, que j'ai vu les hommes couchés dans le champ et que j'ai compris ce qui était arrivé. A l'aide de ma boussole, j'ai pu retrouver mon chemin vers la route. Je l'ai descendue, jusqu'à ce que je sois arrêté par un garde ami et conduit à un poste de secours. Il était environ 20h30 quand j'y suis arrivé.»

Le caporal Robert Conrad était chauffeur du véhicule immatriculé B-11, mais en 7^{ème} position dans la colonne : *«Lors des premiers coups de feu, notre colonne a stoppé et certains des copains pensaient que c'était un tir antiaérien. Après avoir stoppé, nous avons vu des débris de camion voler en l'air. Nous nous sommes sauvés vers le talus à droite de la route. Nous avons ensuite traversé une petite clairière de 25 mètres jusqu'à un chemin forestier. Il y avait là un fossé et c'est là que nous sommes restés cachés. Du fossé, je ne pouvais voir aucune partie de la route excepté un endroit situé à 40 mètres de ma position et où sont arrivés plusieurs soldats allemands qui ont abattu un de nos hommes. J'ai vu quatre Américains s'éloigner de la route et aller en direction de l'Ouest où ils devaient traverser une surface découverte. Ils ont été mitraillés et trois d'entre eux ont été touchés. Deux de ces hommes ont finalement atteint ce bouquet d'arbres à l'Ouest. Je ne suis pas certain que le troisième y soit parvenu. C'est à peu près tout ce que j'ai vu jusqu'à ce que nous sortions du fossé où nous sommes restés plus de deux heures.»*

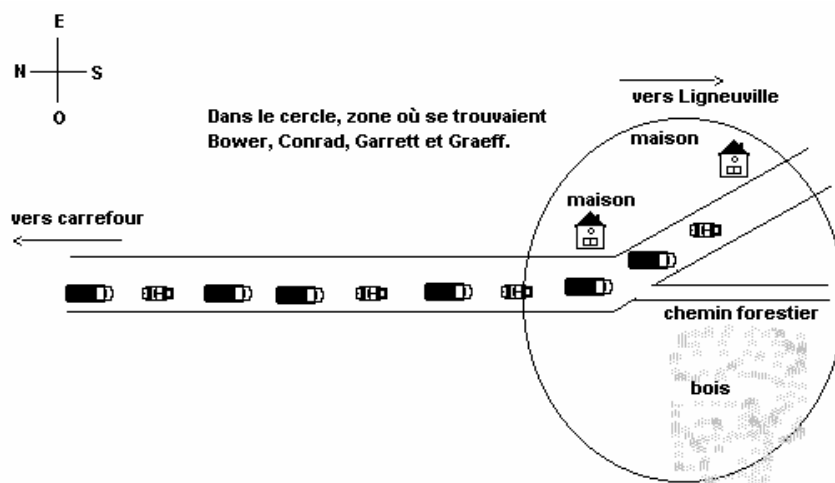
Conrad était accompagné du T/5 Eugene H. Garrett, qui témoigne : *«J'ai vu quatre soldats américains courir à travers le champ. On tirait sur eux depuis la route. J'en ai vu trois qui entraient dans les bois. Peu après cela, deux soldats allemands sont arrivés, ont fait se lever les deux qui étaient tombés à la lisière du bois et les ont ramenés en direction de la route. En chemin, ils sont passés près du soldat américain qui était tombé le premier. Les Allemands se sont arrêtés près de cet homme et j'ai pu entendre qu'ils l'abattaient au pistolet alors qu'il était couché sur le sol.»* Après ce temps passé dans le fossé, Eugene Garrett, Bower, George Graeff et Robert Conrad se sont mis à ramper dans le fossé rempli d'eau. Conrad avait beaucoup de difficultés à se déplacer, non pas parce qu'il était blessé, mais parce qu'il était engourdi d'être resté si longtemps étendu dans l'eau sans pouvoir se remuer. Péniement, il parvint à se rouler sur une vingtaine de mètres jusqu'à une haie qui conduisait à un coupe-feu. De là, le groupe fit un grand détour avant de redescendre sur Malmedy.

Garrett affirme, comme Robert Conrad, être resté deux heures dans le fossé rempli d'eau. Parlant d'un autre membre de son unité, il déclare:

«Lorsque nous étions dans le fossé, j'ai entendu quelqu'un crier «Kamerad» derrière nous. J'ai pensé que les Allemands nous attaquaient par derrière. J'ai décidé de rester dans le fossé parce que je n'avais pas envie de me rendre, tout en pensant que si les Allemands voulaient nous avoir, ils n'avaient qu'à venir nous prendre. Je me suis alors aperçu que l'homme qui avait crié n'était autre que le Pvt Donald Bower qui avait décidé de se rendre. Finalement, Bower s'est glissé dans le fossé à côté de moi et je lui ai conseillé de se déplacer dans ce fossé en direction de la haie. Nous sommes rentrés dans la haie, avons coupé à travers un champ découvert, à travers une autre haie et, arrivés dans les bois, nous avons continué à marcher jusqu'à Malmedy.»

Le Pfc Donald L. Bower était dans le 5^{ème} véhicule avec les caporaux Flechsig et Wilson Jones :
«Lorsque les obus de mortiers ont commencé à tomber et toucher les cinq premiers véhicules, je me suis jeté dans le fossé et j'ai rampé à mi-chemin vers les autres camions qui étaient derrière. Je suis resté dans ce fossé environ deux heures. J'étais couché dans l'eau, faisant le mort, car je ne voulais pas faire voir que j'étais encore en vie. La chose suivante que j'ai vu a été le départ de la colonne allemande vers Saint-Vith.»

Je n'ai pas levé la tête pour regarder mais j'ai pu les entendre s'arrêter et piller les camions. J'ai entendu qu'on conduisait certains des camions ailleurs.» «Environ un quart d'heure après le passage du



dernier véhicule allemand, j'ai rampé vers un autre fossé à environ 15 mètres en arrière de la route. De cette position, j'ai remarqué une mitrailleuse allemande et quatre Allemands en face d'une maison. Celle-ci était du côté Est de la route à un coude prononcé de celle-ci. Environ cinq minutes plus tard, j'ai entendu des broussailles frémir à quelques mètres de moi. Pensant que les Allemands avaient envoyé un homme pour ma capture, j'ai dit «Kamerad» et je suis sorti.

J'ai commencé à marcher vers la mitrailleuse et, à ce moment-là, j'ai remarqué qu'à l'endroit où les feuillus bruissaient, il y avait un soldat américain. Un semi-chenillé est passé devant moi; un soldat allemand a sifflé après moi et m'a indiqué d'aller en direction de la mitrailleuse. Je me suis dirigé dans la direction qui m'était indiquée et, subitement, un soldat dans le semi-chenillé a tiré trois coups de feu dans ma direction. Je me suis jeté à nouveau dans le fossé et c'est là que j'ai retrouvé le T/5 Eugene Garrett et les caporaux Conrad et George Graeff. Ensuite, un semi-chenillé a récupéré le poste de mitrailleuse près de la maison. J'ai ramassé mon fusil et je suis parti vers le bois en direction de Malmedy. Le caporal Conrad était en mauvaise forme à la suite d'une attente prolongée dans l'eau. Nous avons dû le soutenir, ou même le porter, pendant un moment. Nous sommes arrivés à Malmedy sans autre incident.»

Incendie du café Bodarwé

L'incendie du café Bodarwé a plus que probablement débuté vers 16 heures le 17 décembre. Pourquoi vers 16 heures? Theodore Paluch, dans sa déposition du 17 décembre 1944, déclare que c'est au moment où les prisonniers américains s'échappèrent que les Allemands incendièrent la maison Bodarwé.

Comme la plupart des rescapés se rappellent qu'ils sont restés cachés deux heures ou plus dans différents endroits du lieu du massacre avant de tenter l'évasion, on peut estimer que c'est vers 16 heures que le café Bodarwé fut incendié. Paluch mentionne qu'il y avait une mitrailleuse et quatre soldats allemands au carrefour, plus deux autres hommes sur un char. Herman Johnson a vu le début de l'incendie : *«Il commençait à faire noir. La maison et le véhicule⁹⁴ ont commencé à brûler, c'est alors que je me suis échappé et rendu en direction de Malmedy.»* Beaucoup de soldats déclarent avoir vu la maison brûler au moment de leur évasion ou peu après celle-ci. La nuit commençait à tomber lorsque l'incendie éclata, ce qui permit à beaucoup de soldats de remarquer l'incendie. Parmi ces soldats, citons Robert Conrad, Donald Bower, Eugene Garrett et George Graeff. Celui-ci dit : *«Alors que nous quittions le fossé, une des maisons près du carrefour était en train de brûler.»*

Dans sa déposition faite le 4 avril 1946, l'Unterscharführer Kurt Briesemeister reconnut que c'est l'équipage de son char qui avait incendié la grange du café Bodarwé. La version d'Henri Lejoly-Quirin est la suivante : *«Lors de ma conversation avec le sous-officier⁹⁵, je me retournai pour rentrer chez moi et je vis la grange de Madame Adèle Bodarwé en feu. Je demandai six hommes au sous-officier pour éteindre l'incendie. Il me répondit qu'il n'avait pas le temps pour cela. Alors je rentrai à la maison pour soigner le bétail. Le char s'en alla et l'incendie détruisit la maison.»*



⁹⁴ Dans sa déposition du 17 décembre 1944, faite au Q.G. de la 1^{ère} Armée Américaine à Spa, le Pvt Harold Kaley de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulances, déclare qu'il s'agit d'un camion de 2,5 tonnes.

⁹⁵ Briesemeister.

Il demeure toutefois une question sans réponse: qu'est-il arrivé à Madame Bodarwé? Lorsqu'on le lui a demandé, Henri Lejoly-Quirin a répondu qu'il avait toujours pensé que les Allemands l'avaient abattue. Revenons un court instant sur la déposition de Kurt Briesemeister : *«Pour autant que je sache, il n'y eut pas de civils tués du fait de mon tir. Le Sturmman Nächter me raconta par la suite qu'il avait tué une femme dans la maison située à côté du champ.»*

Aucune trace de Madame Bodarwé ne fut retrouvée lorsqu'on déblaya les ruines du café. Suite à diverses informations, des recherches furent effectuées après la guerre, aussi bien dans les Ardennes qu'en Allemagne. Elles n'apportèrent aucun résultat.

Après le massacre

Le Pvt Harold Kaley était l'assistant chauffeur du Pfc Gerald Carter à la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance. Vers 16h20, le 17 décembre, Carter et Kaley quittaient la station d'évacuation des blessés de la 99^{ème} Division d'Infanterie à Elsenborn avec à bord de l'ambulance trois blessés et un soldat M.P. (de la 2^{ème} Division d'Infanterie) qui souffrait d'une crise d'appendicite. Ce soldat M.P. s'appelait James W. Moore. Le chauffeur et son assistant devaient amener les quatre hommes au 44^{ème} Hôpital d'Evacuation de Malmedy.

Pour se rendre dans cette localité, ils devaient emprunter une route secondaire qui aboutit sur la route N-23 qui va de Butgenbach à Waimes, juste après le pont sur la voie de chemin de fer⁹⁶. De là, ils arrivèrent à Waimes sans rien remarquer. Lors de la traversée du village, le Pvt Harold Kaley remarqua une grande quantité de traces laissées par des chars qui avaient roulé dans tous les sens. A la sortie de Waimes, Kaley vit de grosses remorques et des canons antiaériens abandonnés⁹⁷. Ces véhicules étaient en travers de la route mais l'ambulance put malgré tout passer. Poursuivant leur chemin, ils arrivèrent au sommet de la colline au-dessus de Malmedy d'où ils aperçurent, à travers le champ, quatre chars allemands qui s'éloignaient et prenaient la direction de Saint-Vith, et une maison qui brûlait. Continuant leur route, ils arrivèrent à une bifurcation où un camion de 2,5 tonnes brûlait en face de la maison en feu. Il était environ 17 heures. Donnons la parole à Harold Kaley : *«Lorsque nous sommes arrivés à cette jonction de routes, en plus de la maison à gauche et du véhicule en feu, il y avait une grande quantité de véhicules américains sur la route juste au coin de ce carrefour. Ils étaient pare-chocs contre pare-chocs; il y avait même quelques ambulances⁹⁸ juste derrière le camion qui brûlait.»*

Le feu débordait sur la route et Gerald Carter, le chauffeur de l'ambulance s'arrêta pour vérifier que la route était franchissable. Afin d'être totalement rassuré sur la manoeuvre qu'il voulait exécuter, il fit un bout de chemin à pied. C'est à ce moment-là qu'il entendit quelqu'un gémir sur le côté de la route. Revenant à son véhicule, il prit sa trousse de premiers soins et se dirigea vers un champ à gauche de la route d'où les gémissements étaient supposés venir. Quelques instants plus tard, Carter fit signe à Kaley de continuer sa route avec l'ambulance jusqu'à Malmedy pour y demander du secours et des ambulances pour évacuer des blessés. Carter resta seul au carrefour.

Avant de partir, James W. Moore, malgré sa crise d'appendicite, essaya de faire démarrer une des ambulances, sans résultat. Kaley se mit aussitôt en route et, 200 yards plus loin en direction de Malmedy, il aperçut un soldat américain blessé qui arrivait en courant sur le côté droit de la route en agitant la main et en tenant son côté droit. Ce blessé avait reçu une balle à travers la poitrine. L'assistant chauffeur s'arrêta un court instant et plaça le blessé sur le siège de l'ambulance qui poursuivit sa route vers Malmedy.

⁹⁶ Probablement à Weywertz.

⁹⁷ La présence de ces canons anti-aériens abandonnés est confirmée par James W. Moore

⁹⁸ Moore déclare avoir vu quatre ambulances derrière le camion qui brûlait.

Quelques minutes plus tard, l'ambulance était à nouveau arrêtée mais cette fois par des soldats américains qui tenaient un barrage routier situé près de la voie de chemin de fer qui entrainait à Malmedy. James W. Moore fait le récit des événements qui se sont ensuite déroulés : *«Un lieutenant-colonel était à ce barrage routier. Nous lui avons expliqué que le chauffeur de l'ambulance était resté à la bifurcation afin de soigner des blessés. Le colonel nous a alors avisés qu'il allait envoyer un détachement pour assister le chauffeur. Un officier du service médical de la 1^{ère} Armée est arrivé et nous lui avons dit que nous avons un homme dans l'ambulance qui n'avait pas été soigné. Nous avons été retenu à ce barrage pendant que l'officier médecin soignait ce soldat et lui faisait une piqûre de morphine. Dans l'entre-temps, j'ai demandé si la route de Spa était libre. Après les soins, nous avons continué vers Spa.»*

A 17h20, l'ambulance poursuivit sa route. La connaissance précise de l'heure du départ provient de la déclaration faite le 20 décembre 1944 par James W. Moore. Il répondait aux questions du Major Woodward C. Gardiner, Inspecteur Général de la 1^{ère} Armée. *«Connaissez-vous l'identité du lieutenant-colonel de génie et de l'officier médecin qui se trouvaient au barrage routier ? Je ne connais pas les noms de ces officiers mais je possède un crayon (que j'ai obtenu d'un officier du génie) qui m'a permis de faire une marque sur la plaque E.M.T. de l'homme qui était blessé. Le nom sur le crayon est : Lieutenant Ben Kaplan. - A quelle heure avez-vous marqué cette plaquette ? - A 17h20 à Malmedy, en Belgique.»*



Janvier 1945 après la reprise du carrefour de Baugnez par les troupes U.S. Au centre de la photo, la maison d'Henri Lejoly-Jacob sur la route d'Hédumont



Recherche des corps le long de la haie sur la route d'Hédumont. Le corps n°60 est celui du T/5 Robert Mc Kinney. Devant le démineur se trouve le corps du Pfc Carl Frey, n°59.





Baugnez, janvier 1945 :
Les hommes du 291^{ème} Bataillon du Génie utilisent les détecteurs de mines pour retrouver les corps



Le corps du soldat John Klukavy, de la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment Blindé (3^{ème} Division Blindée), a été découvert le long de la petite route menant au bois derrière le café .



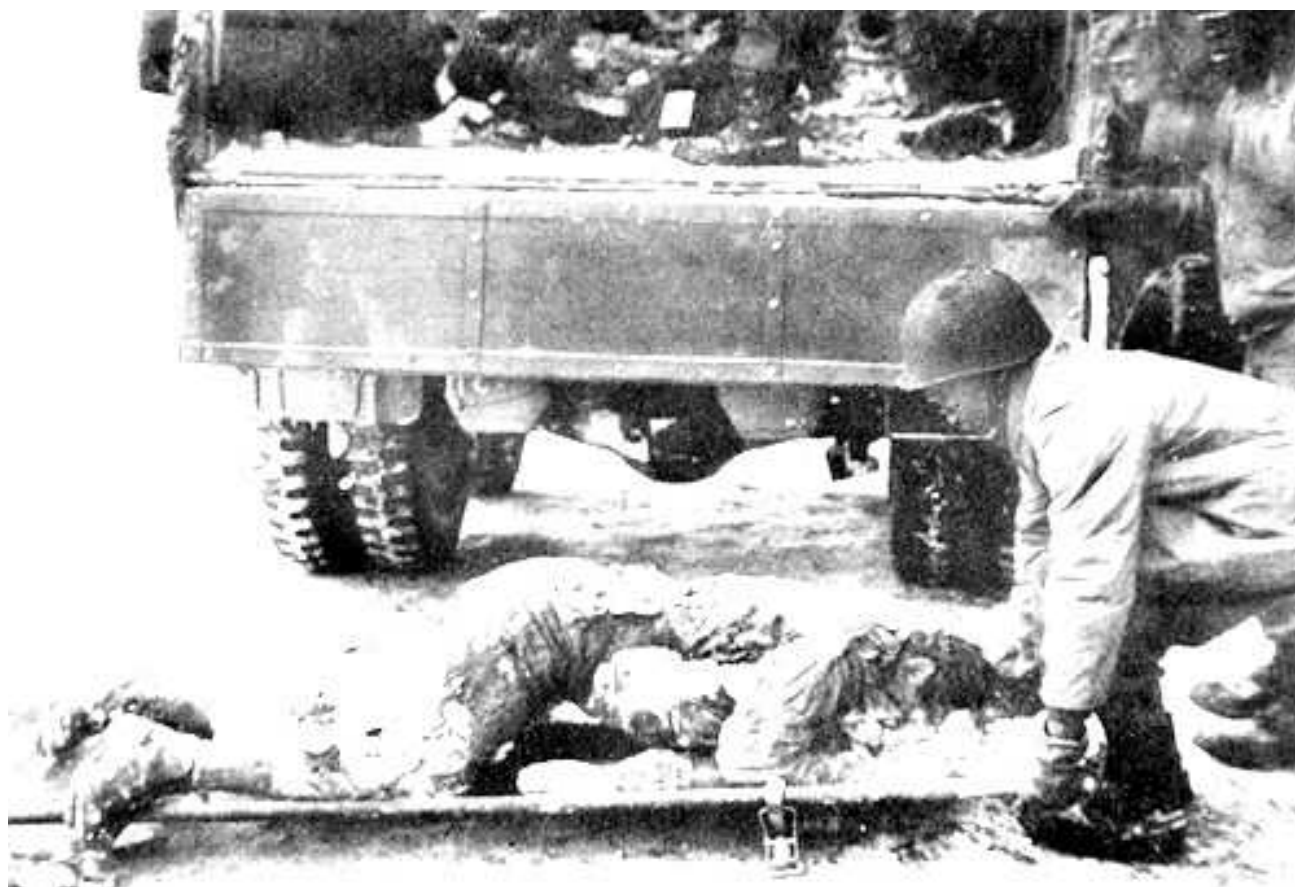
Robert Cohen (n°12) et Gilbert Pittman (n°13) du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne.



Le champ à Bagneux: A l'avant plan, les corps du soldat Richard Walker (n°15), du T/5 Alexander Langyel (n°14) et du soldat John Collier (n°16), tous trois du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne.



Sur cette photo, le corps portant le n°4 est celui de John Clymire du 86^{ème} Bataillon du Génie.



Baugnez: après identification, les corps des victimes ont été transportés à Malmédy.
Sur cette photo, n° 24, le corps gelé du S/Sgt Geisler Donald, de la Batterie "B" du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne.

Liste des 72 hommes découverts à Baugnez en janvier 1945

Appartenant à la Batterie "B" du 285^{ème} F.A.O.B. et enterrés à:

1) Bloom Donald L.	Pvt	Belefonte, PA
2) Blouch Carl H.	T/5	Arlington
3) Breon Charles R.	T/5	State College, PA
4) Brozowski Joseph A.	Cpl	Henri-Chapelle
5) Burkett Samuel P.	T/5	Buffalo Mills, PA
6) Carr Paul R.	T/5	Henri-Chapelle
7) Carson Omer S.	Pfc	News Paris, PA
8) Coates James H.	Pvt	Kilmarnock, VA
9) Cohen Robert	Pfc	Arlington
10) Collier John D.	T/5	Fredericksburg, VA
11) Davidson Paul	T/Sgt	Pittsburg, PA
12) Desch Howard C.	Pfc	Allentown, PA
13) Dunbar William J.	Pvt	Penn Yan, NY
14) Fitt Carl B.	Cpl	Rockledge, PA
15) Flack Donald P.	Pfc	Belefonte, PA
16) Franz Walter A.	Sgt	Ashland, KY
17) Frey Carl B.	T/5	Denver, PA
18) Geisler Donald E.	S/Sgt	Bedford, PA
19) Haines Charles F.	T/5	Drytown, PA
20) Hallman Samuel A.	Pvt	Front Royal, VA
21) Hall Charles E.	Pvt	Arlington
22) Herchelroth Sylvester	T/4	Marietta, VA
23) Jordan Oscar	T/4	Hyndam, PA
24) Kinsman Alfred W.	Sgt	Henri-Chapelle
25) Laufer Howard W. T/5		Penn Hills, PA
26) Lengyel Alexander Jr.	T/5	Henri-Chapelle
27) Leu Selmer H.	T/4	Fond du Lac, WI
28) Luers James E.	T/5	Henri-Chapelle
29) Martin Lawrence	Cpl	Rocky Mont, VA
30) Mc Kinney Robert	T/5	Richmond, VA
31) Miller Hasley J.	Sgt	Henri-Chapelle
32) Munzinger John S.	2 ^e Lt	Long Island, NY
33) O'Grady David T.	Cpl	Lynn, MA
34) Oliver Thomas W.	Pfc	Richmond, VA
35) Osborne John D.	S/Sgt	Minneapolis, MN
36) Phillips Peter R.	Pvt	Dugesne, PA
37) Piasecki Stanley F.	Pvt	Henri-Chapelle
38) Pittman Gilbert R.	Pvt	Henri-Chapelle
39) Reardon Perry L.	2 ^e Lt	Manning, SC
40) Rosenfeld George R.	T/5	Henri-Chapelle
41) Rullman Carl H.	Cpl	Erie, PA
42) Saylor Oscar	Pvt	Nicholasville, KY
43) Schwitzgold Max	T/5	Gloversville, NY
44) Sheetz Irwin M.	T/4	Palmyra, PA
45) Shingler John H.	T/5	Belleville, PA
46) Snyder Robert J.	Sgt	Arlington
47) Steffy George H.	T/4	Henri-Chapelle
48) Stevens Carl M.	Cpl	Henri-Chapelle
49) Swartz Luke S.	T/5	Henri-Chapelle
50) Walker Richard B.	Pfc	Moneta, VA
51) Watt Thomas F.	T/4	Greeley, CO
52) Wiles Vester H.	T/5	Danville, VA

Batterie HQ 285^{ème} F.A.O.B.

53) Indelicato Ralph J.	Cpl	St.Louis, MO
54) Mills Roger L.	Capt	Fort Gibson, OK
55) McGovern William T.	T/Sgt	Pittsburg, PA

200^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne:

56) Lindt Benjamin	Sgt	Rocky Ford, CO
57) Wald Elmer W.	Pfc	Dalmatia, PA

Compagnie de Reconnaissance, 32^{ème} Régiment Blindé, 3^{ème} Division Blindée:

58) James Lloyd	2 ^e Lt	Henri-Chapelle
59) Klukavy John	Pfc	Henri-Chapelle
60) Mc Dermott Thomas E.Jr	1 ^{er} Lt	Yeadon, PA
61) Mc Gee James G.	T/3	Henri-Chapelle

575^{ème} Compagnie d'Ambulance:

62) Burney L.M.	Pfc	Jonesboro, AR
63) Genthner Carl R.	1 ^{er} Lt	Henri-Chapelle
64) Paden Paul	Pfc	Old Washington, Ohio
65) Scott Wayne L.	Pvt	Henri-Chapelle

546^{ème} Compagnie d'Ambulance:

66) Mullen Keston E.	Pvt	Akins, OK
67) Wusterbarth Dayton E.	T/5	Ocanto Falls, WI

86^{ème} Bataillon de Génie:

68) Clymire John J.	Pfc	Henri-Chapelle
---------------------	-----	----------------

197^{ème} Bataillon AAA:

69) Cash Cecil J.	T/4	Etats-Unis
70) Heitmann Raymond A.	T/5	?

526^{ème} Bataillon d'Infanterie Blindée:

71) Johnson J. Delbert ⁹⁹	Pvt	Etats-Unis
--------------------------------------	-----	------------

120^{ème} Régiment d'Infanterie:

72) Sweeney Charles E. ¹⁰⁰	2 ^{ème} Lt	Etats-Unis
---------------------------------------	---------------------	------------

* * * * *

⁹⁹ Retrouvé dans le champ à Baugez, mais tué lors des combats du 3 janvier 1945.
¹⁰⁰ Le lieutenant Sweeney a été tué lors d'une patrouille effectuée le 1^{er} janvier 1945.

Comment le 2^{ème} Lt Charles E. Sweeney a-t-il été tué à Baugnez ?

Le capitaine Murray S. Pulver était le commandant de la Compagnie "B" du 120^{ème} Régiment d'Infanterie et ce régiment faisait partie de la 30^{ème} Division d'Infanterie. Le 31 décembre 1944, la Compagnie "B" occupait une position à 200 mètres au sud d'Hédumont et à 1500 mètres de Malmedy. Vers 2 heures de l'après-midi le capitaine reçut un appel téléphonique de l'Etat-Major Régimentaire, l'informant que le colonel voulait le voir. Lorsqu'il fut en face du colonel, celui-ci lui annonça *"Nous avons besoin de prisonniers. Nous avons effectué beaucoup de patrouilles les quatre dernières nuits et toutes ont échoué dans leurs missions. Nous ne savons pas ce que font les Allemands et quelques informations obtenues de prisonniers nous aideraient beaucoup."* Le capitaine répondit qu'il allait organiser une patrouille lui-même et revint à la compagnie. Il passa toute l'après-midi et cette veille du nouvel-an à sélectionner les hommes qui feraient partie de cette patrouille de nuit.

Cette patrouille était constituée du 2^{ème} peloton de la Compagnie "B" sous les ordres du lieutenant Jean LePage et une escouade commandée par le lieutenant Charles Sweeney. Ce dernier était un nouvel officier dans la compagnie mais avait déjà effectué plusieurs patrouilles de nuit avec succès. Il s'était porté volontaire pour cette patrouille.

Il était 2 heures du matin ce 1^{er} janvier 1945 lorsque la patrouille traversa les lignes amies pour se diriger vers le No man's land. Il faisait très noir, froid et la nuit était humide avec un peu de neige dans les airs et à peu près 30 centimètres sur le sol. Le groupe contourna Hédumont et se dirigea sur Baugnez, le petit hameau qui était leur destination. La patrouille avançait prudemment en file indienne et comme il faisait vraiment très noir, les hommes avaient la main posée sur l'épaule du soldat qui le précédait. Après une heure de progression lente mais continue les hommes repèrent les contours d'un grand bâtiment en pierres à environ 30 mètres en face d'eux. Ils étaient en plein sur la cible! Le capitaine Pulver donna comme instruction au lieutenant Sweeney de prendre son peloton et de faire un cercle à droite du bâtiment pendant que le capitaine conduirait le reste de la patrouille vers la gauche. Les hommes pouvaient entendre des voix en provenance du bâtiment et apercevaient un rai de lumière à travers les fenêtres. Alors qu'ils avaient avancé d'une vingtaine de mètres dans ce noir absolu, la lune apparut en plein à travers les nuages : il n'en fallait pas plus pour que le groupe soit repéré par un garde allemand qui se trouvait dans l'encadrement de la porte. L'Allemand fit les sommations et le groupe resta figé sur place. N'entendant pas de réponse le garde tira un coup de feu. Comme un seul homme, le groupe plongea dans le fossé le long de la route. Une fusée rouge s'éleva. Un bref instant plus tard, des tirs de mitrailleuses éclatèrent de plusieurs endroits le long d'une crête au nord de la maison. Les Américains étaient pris au piège dans une position défensive de l'ennemi.

Les hommes étaient collés au fond de ce fossé pendant que les balles sifflaient au-dessus de leur tête. Le capitaine cria aux hommes d'avancer dans le fossé jusqu'à une haie. Le lieutenant LePage avait sauté dans le fossé quand les tirs avaient commencé et il était presque entré en collision avec un soldat allemand qui venait de la direction opposée. « Ils avaient leur prisonnier! » Le capitaine donna l'ordre au lieutenant d'attacher le prisonnier et de s'accrocher à lui. Ils avaient en partie rempli leur mission mais il fallait maintenant quitter cet endroit et rentrer dans les lignes amies.

Des environs de la maison, ils commencèrent à recevoir des tirs de grenades et de mortiers qui atterrirent dans le fossé où ils avaient pris refuge. Le capitaine fixa alors une grenade au phosphore à son fusil et tira en direction de la maison. La grenade alla directement dans la fenêtre que le capitaine avait visée et elle explosa. De la fumée commença à sortir du bâtiment et plusieurs Allemands sortirent de la maison en courant pour se diriger en direction de la crête où étaient postées leurs mitrailleuses. A ce moment-là, le crépitement des mitrailleuses et les tirs de mortiers cessèrent. C'était le moment pour ces hommes de se retirer sous le couvert de la fumée causée par quelques grenades au phosphore qu'ils avaient tirées. Le groupe se mit à courir à travers champ au nord de la route et à l'écart de la maison. Ce faisant, ils rencontrèrent des rangées des petits monticules successifs dans la neige. Ils furent horrifiés de découvrir que c'étaient des G.I.'s morts. Ils ramassèrent quelques casques pour identifier les unités puis se hâtèrent de poursuivre leur route jusqu'au point de ralliement déterminé.

Seuls trois hommes du lieutenant Sweeney étaient là. Ils déclarèrent qu'ils avaient pris refuge dans un trou d'obus quand la fusillade éclata et ils ne savaient pas ce qu'il était arrivé au reste de la section. Le capitaine Pulver donna instruction au lieutenant LePage de ramener le prisonnier et le reste de la patrouille dans les lignes amies. Puis, avec deux hommes, ils retournèrent prudemment jusqu'à 100 mètres de la maison. Le capitaine Pulver cria plusieurs fois "*Lieutenant Sweeney, rendez-vous au PC.*" Il n'y eut pas de réponse. Les hommes se dépêchèrent alors de rentrer et rattrapèrent le lieutenant LePage et le reste de la patrouille juste avant qu'ils ne rentrent dans les lignes amies. Le lendemain matin, le capitaine Pulver apprenait, par deux hommes qui venaient seulement de rentrer de cette patrouille, que le lieutenant Charles Sweeney avait été tué.

Deux semaines plus tard, alors que le 120^{ème} Régiment attaquait la zone où le capitaine Pulver avait patrouillé le 1^{er} janvier 1945, le corps du lieutenant Sweeney était découvert à 60 mètres du café Bodarwé. Le corps se trouvait dans un abri en bois. Liste des 12 hommes découverts dans un rayon de 500m du carrefour entre le 7 février et le 15 avril 1945

Ces douze hommes appartenaient à la Batterie "B" du 285^{ème}:

1) Clark Frederick	Pfc	Gettysburg, PA
2) Davis Warren	Pfc	Henri-Chapelle
3) Goffman Solomon S.	2 ^{ème} Lieutenant	Emerson, NJ
4) Jones Wilson M. Jr.	T/5	Neuville-en-Condroz
5) Lester Raymond E.	Cpl	Henri-Chapelle
6) Moore William H.	Cpl	Pittsburg, PA
7) Murray David M.	Pfc	Schuylerville, NY
8) Perkowski Walter J.	Pvt	Cleveland, Ohio
9) Rupp John M. Jr.	T/4	Sunbury, PA
10) Stabulis Alphonso	Sgt	Neuville-en-Condroz
11) Lucas Alen M.	T/5	Henri-Chapelle

Mort, le 18 décembre 1944, des suites de ses blessures, dans un hôpital de campagne à Malmedy:

12) Cobbler John	Pvt	Henri-Chapelle
------------------	-----	----------------

Mort le 3 mars 1945 au Stalag IV B:

13) Lucas David M.	Cpl	??
--------------------	-----	----

Retrouvé mort à Neuhof, Allemagne, à 28 kilomètres de Baugnez:

14) Vairo Louis A.	Pvt	Arlington
--------------------	-----	-----------

Toujours porté disparu:

15) Thomas Elwood E.	Pvt	Neuville-en-Condroz ¹⁰¹
----------------------	-----	------------------------------------

* * * * *

¹⁰¹ Le nom de Elwood E. Thomas figure sur le monument central du cimetière américain de Neuville-en-Condroz, sur la longue liste des soldats disparus au combat.



Mémorial de Baugez. Sur ce mur sont inscrits les noms des soldats américains morts, le 17 décembre 1944. (Photo H Rogister)

En lisant tous les interrogatoires des soldats américains ayant été témoins, de près ou de loin, du massacre de Baugez, on remarque qu'une question étrange fut souvent posée à ces hommes: «Avez-vous vu un lieutenant-colonel en uniforme américain quand vous avez été capturé?». La réponse généralement fut «non», sauf à quatre ou cinq reprises où elle fut «oui». La réponse donnée par le T/5 Theodore Paluch le 25 décembre 1944 au Q.G. de la 1^{ère} Armée mérite d'être reproduite : *«Oui, il était dans une jeep avec une écharpe ou un bandage autour de la tête. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Il y avait un Allemand sur le siège arrière de la jeep et je crois que l'officier médecin¹⁰² qui était avec lui parlait l'allemand. Cet officier portait un brassard replié. Il l'a enlevé, l'a montré et a dit quelque chose en allemand. Il ne portait rien sur son casque.»*

Williams Summers, T/5 à la Batterie "B" le décrit comme suit : *« Alors que je me trouvais sur la route et que les Allemands m'emmenaient en direction du carrefour, une jeep transportant quatre hommes en uniforme américain arriva. Personne n'y prêta attention car elle se dirigeait vers la tête de la colonne de véhicules allemands. Cela me tracassa car je me demandais ce que ces quatre G.I.'s étaient en train de faire. Hormis le fait qu'ils se dirigeaient vers la tête de la colonne, rien ne paraissait anormal dans leur comportement. Il y eut pourtant une chose que je remarquai: c'étaient les lettres "M.G.P."¹⁰³ sur leurs casques. Je ne sais pas s'ils étaient armés. Juste derrière cette jeep et les quatre hommes, une autre jeep se présenta avec un lieutenant-colonel à bord. Celui-ci portait un bandage sur le visage. Ce bandage allait du sommet de la tête jusqu'au menton. Lorsque la jeep passa à ma hauteur, je remarquai les insignes sur les épaules du lieutenant-colonel.»*

¹⁰² D'après Theodor Paluch cet officier-médecin était un lieutenant.

¹⁰³ M.G.P.: Military Government Police.

Le troisième soldat qui déclare avoir vu cet officier est Kenneth Kingston : *«Après que la colonne s'est arrêtée et pendant que je remontais la route en direction du carrefour, j'ai croisé et vu un lieutenant-colonel qui conduisait une jeep. Cet officier avait un pansement blanc autour du visage. Ce pansement protégeait certainement une blessure à la bouche. Le soldat allemand qui le gardait était assis du côté droit. Trois ou quatre jeeps sont passées avec des soldats allemands qui forçaient des prisonniers américains à les conduire. Toutes les jeeps se dirigeaient vers le Sud. Le lieutenant-colonel était blessé mais les autres ne paraissaient pas l'être. Je n'ai pas remarqué de marquage sur les casques des soldats américains.»*

John Kailer n'a pas vu ce lieutenant-colonel mais il déclarait le 22 décembre 1944 : *«J'ai vu des personnes en uniforme américain dans des jeeps. Ils portaient sur leurs casques les lettres M.G.P. Je me rappelle qu'il y avait deux jeeps et qu'elles allaient dans la même direction que la colonne allemande: vers le Sud. Un homme armé se trouvait à l'arrière de chaque jeep. Les sièges, à l'avant, étaient occupés par trois personnes.»*

Qui était cet officier américain ? . Une source bien informée¹⁰⁴, m'a confirmé que le nom de l'officier capturé par les troupes de Peiper était le lieutenant-colonel John Ray, attaché au Quartier Général de la 1^{ère} Armée à Spa comme "ammunition officer". Le 17 décembre, il avait quitté le QG de Spa en jeep pour se rendre à Waimes, afin de superviser l'évacuation de l' "Ammunition Supply Point 126" géré par la 57th Ordnance Ammunition Company". C'est en arrivant près de cette localité qu'il a été capturé. Il termina la guerre dans un camp de prisonniers puis à sa libération, il rejoignit à nouveau le QG de la 1^{ère} Armée US.

Pour la petite histoire, le dépôt de munitions ne fut pas évacué car les 45 camions prévus pour cette mission arrivèrent trop tard et 200 tonnes de matériel furent détruites afin qu'elles ne soient pas utilisées par l'ennemi.¹⁰⁵

Récit chiffré de cette tragédie

- **136** soldats américains furent impliqués dans le déroulement de cette tragédie.

- **54** hommes survécurent au massacre, les prisonniers de guerre inclus. Parmi les 54 survivants, on en compte **41** de la Batterie "B", **7** de la Compagnie de Reconnaissance du 32^{ème} Régiment Blindé, **1** du 518^{ème} Bataillon M.P, **1** de la Compagnie "M" du 23^{ème} Régiment d'Infanterie, **4** de la 575^{ème} Compagnie d'Ambulance.

- **72** soldats furent découverts dans le champ et dans un rayon de 250 mètres au Nord-Ouest du carrefour en janvier 1945. Un soldat du nom de Delbert J. Johnson a été inclus par erreur dans la liste des **72** tués de Baugnez. Cet homme appartenant au 526^{ème} Bataillon d'Infanterie Blindée fut tué le 3 janvier 1945 (son nom figure sur le monument de Baugnez). **Un autre corps, celui du 2^{ème} Lt Charles Sweeney, appartenant à la Co "B" du 120^{ème} Régiment d'Infanterie a été trouvé à Baugnez. Il fut tué le 1^{er} janvier 1945. Son nom n'apparaît pas sur le monument mais un rapport d'autopsie existe à son nom mais il ne porte pas de numéro.**

- **1** soldat est décédé le 18 décembre à Malmedy des suites de ses blessures. Il s'agit du Pvt John Cobbler dont le nom est gravé sur le monument de Baugnez.

- **1** soldat est toujours porté disparu à l'heure actuelle; il s'agit de Elwood E. Thomas (il figure sur le monument de Baugnez, voir note 1).

- **1** soldat est mort au Stalag IV B le 3 mars 1945. Il s'agit du Cpl David Lucas fait prisonnier dans la matinée du 17 décembre avec dix autres soldats du 32^{ème} Régiment Blindé. Il conduisit son véhicule à la tête de la colonne allemande jusqu'à Ligneuville en passant par Baugnez (ne figure pas sur le monument de Baugnez).

- **12** autres furent découverts entre le 7 février et le 15 avril 1945 dans la direction de Ligneuville, à 500 mètres du champ et ajoutés à la liste des 71 précédents (voir note 2).

C'est la raison pour laquelle **84** noms sont gravés sur le monument de Baugnez. Le Pvt Louis Vairo fut retrouvé mort à Neuhof, Allemagne, à 28 km de Baugnez. Il était aussi à Baugnez. Son nom n'est pas inscrit sur le monument de Baugnez. Pourquoi peut-on penser que les dix hommes découverts plus tard étaient à cet endroit le 17 décembre 1944?

¹⁰⁴ Cette information m'a été communiquée par l'historien américain Danny S. Parker.

¹⁰⁵ Rapport de la 1^{ère} Armée, annexe 9, page 5.

- Le sergent Stabulis fut tué près du bois à l'extrémité Sud de Baugez¹⁰⁶, en tentant de s'échapper lors de l'attaque allemande.
- Le lieutenant Solomon Goffman fut tué parce qu'il protestait contre la prise d'effets personnels sur ses hommes¹⁰⁷.
- Le caporal Raymond Lester a été vu dans le champ du massacre par le T/5 John O'Connell mais ce dernier ne peut affirmer que Lester était mort après le tir des mitrailleuses. Il dit que Lester avait une blessure au ventre. Le corps a été retrouvé plus tard mais pas dans le champ. Les autres hommes ont probablement été tués au combat durant la première partie de la bataille, comme il est expliqué dans les témoignages qui suivent.
- Le caporal William Moore a été vu pendant le déroulement de l'action à Baugez par le caporal Robert B. Conrad. «*C'était un des hommes qui ont couru dans la direction de l'Ouest à environ 40 mètres de ce bouquet d'arbres*», explique Conrad.

Note 1

Le soldat Elwood Thomas est à l'heure actuelle toujours porté disparu. Mike Skoda, dans sa déposition, déclare qu'il a vu Elwood Thomas gravement blessé au dos et sans soins dans une grange non loin du carrefour de Baugez. Mike Skoda s'était caché durant cinq jours dans une grange à environ 450 mètres à l'Ouest du carrefour avant d'être à nouveau capturé par les Allemands. Lors de sa capture, un soldat allemand lui signala qu'un autre soldat américain gisait gravement blessé dans une grange voisine. Skoda demanda au soldat allemand pour voir ce blessé. L'Allemand emmena Skoda et lui montra le blessé. Il reconnut le soldat Elwood Thomas.

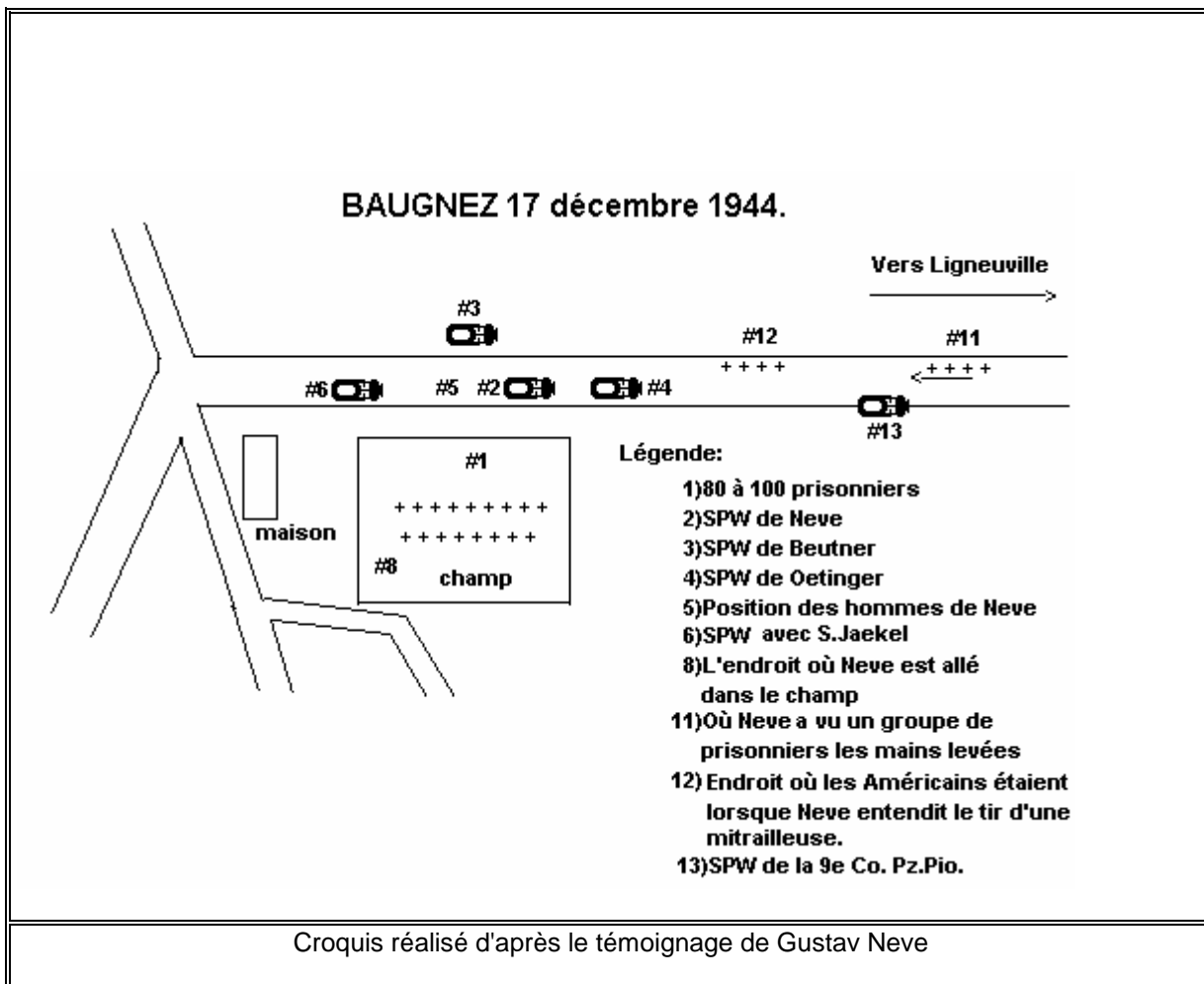
Note 2

(Résumé de la déclaration de Gustav Neve, assistant chauffeur dans le 2^{ème} Peloton de la 3^{ème} Compagnie Panzer du Génie, 1^{er} Bataillon du Génie) Alors qu'il tournait à gauche en direction de Ligneuville, il vit une maison à sa droite et à côté de celle-ci, un champ (#1). Dans ce champ, il estima à environ 80 à 100 le nombre de soldats américains debout au Sud de la maison. Parqué sur le côté gauche de la route se trouvait le S.P.W. de l'Unterscharführer Beutner (#3). Beutner était sur son S.P.W; il fit signe de la main à Gustav Neve de s'arrêter à la droite de son véhicule. Après avoir stoppé son S.P.W. (#2), Gustav Neve vit Beutner arrêter un autre S.P.W. qui suivait, commandé par l'Unterscharführer Mitkowski (#6). Neve entendit Beutner dire à Mitkowski de préparer les armes et de se tenir prêt à tuer les prisonniers américains. Tous les hommes se trouvant sur le S.P.W. de Gustav Neve descendirent et se mirent en position, lui y compris (#5). Environ 15 minutes après son arrivée, Beutner donna l'ordre d'ouvrir le feu sur les prisonniers.

Les hommes du S.P.W. de Neve entrèrent ensuite dans le champ et tirèrent sur les Américains qui montraient encore un signe de vie. Neve déclare qu'il resta lui-même approximativement 10 minutes dans ce champ (#8). Comme il quittait le champ, il vit un autre groupe de six à huit soldats américains s'approchant du carrefour (#11). Neve et ses hommes remontèrent sur le S.P.W. et reprirent la direction de Ligneuville.

¹⁰⁶ A droite de la route près du virage, avant la descente sur le village de Ligneuville.

¹⁰⁷ Il a été tué lors de la fouille des soldats américains par les Allemands près du café Bodarwé mais l'endroit exact n'est pas précisé dans le rapport.



Ce groupe de prisonniers se trouvait alors au point (#12). Juste avant de passer devant lui, Neve entendit un tir de mitrailleuse venant de l'arrière. Tous les Américains s'effondrèrent sur le terrain. L'Allemand dit aussi avoir vu un S.P.W. de la 9^{ème} Compagnie Panzer du Génie (#13) arrêté sur le côté droit de la route. Gustav Neve continua sa route vers Ligneuville. D'après le récit du Sturmann Siegfried Jaekel, mitrailleur sur le S.P.W. de Mitkowski, ce groupe d'Américains était à plus de 300 mètres du champ. Gustav Sprenger, quant à lui, déclare qu'il vit ce groupe sous la garde d'un soldat allemand. Juste comme le S.P.W. conduit par le Sturmann Joachim Hofmann croisait ce groupe, il vit l'Unterscharführer faisant partie de ce S.P.W. ouvrir le feu sur les malheureux prisonniers. Il conclut en disant qu'il ne s'arrêta pas près des corps afin de savoir s'ils étaient tous morts. Il donne aussi le nom de l'officier qui était avec les soldats dans le S.P.W. de la 9^{ème} Compagnie du Génie: l'Obersturnführer Erich Rumpf.

Ces témoignages concordants nous confortent à croire que ces prisonniers assassinés sont bien les Américains découverts plus tard, entre février et avril 1945.



Janvier 1945, carrefour de Baugnez. La petite route menant à Hédomont et les restes d'un véhicule détruit du 285^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne.



Baugnez: A l'avant-plan sur la photo, le corps du T/4 Oscar Jordan du 285^{ème} F.A.O.B. A l'arrière-plan, la maison de la famille Mathonet-Meyer.



Baugnez : Janvier 1945. Inspections avec les détecteurs de mines du petit chemin aboutissant sur la route d'Hédumont. A droite, les ruines du café Bodarwé.

Découverte des corps

Bien que les Américains fussent au courant des atrocités commises à Baugnez et qu'une patrouille s'y rendit la nuit du 1^{er} janvier 1945, il leur fut impossible de reprendre cette région avant le 13 janvier 1945. C'est le 120^{ème} Régiment d'Infanterie de la 30^{ème} Division qui fut chargée de cette mission.

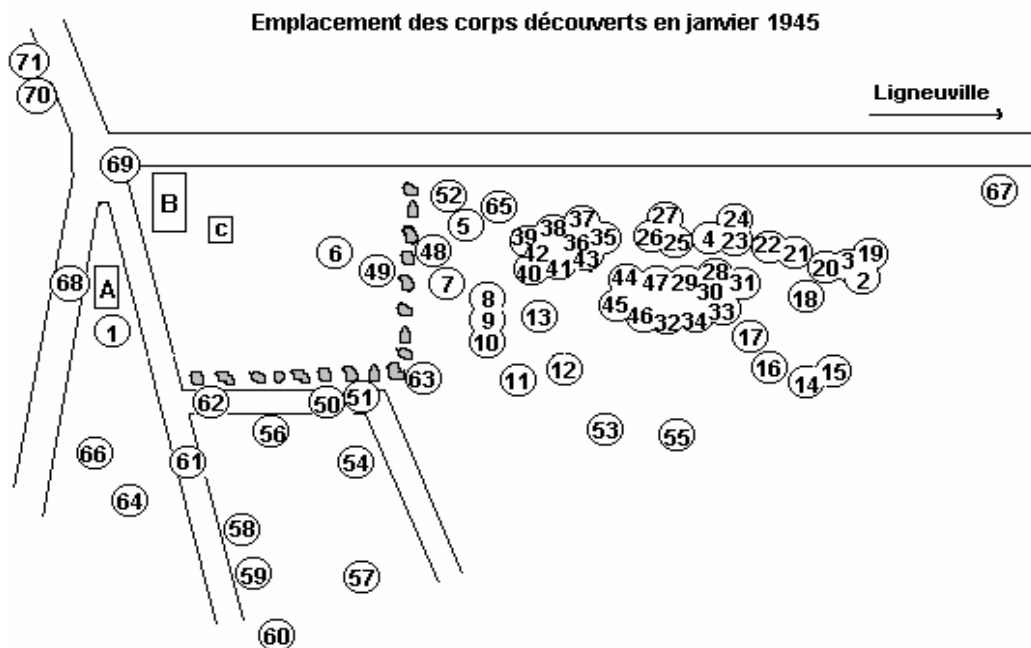
Tôt le matin du 14 janvier 1945, le 2^{ème} Peloton de la Compagnie "C" du 291^{ème} Bataillon du Génie, sous les ordres du Lieutenant Thomas Stack, arrivait à Baugnez pour commencer le travail de recherche des corps. Une équipe sous les ordres du sergent Albert Melton déployait ses détecteurs de mines afin de faciliter les recherches. Durant trois jours, du 14 au 16 janvier 1945, la plus grande partie des corps gelés furent découverts par le 291^{ème} Bataillon du Génie. Tous les corps furent numérotés et annotés sur une carte dressée par des membres de l'enregistrement des tombes de la 1^{ère} Armée, avant d'être évacués à Malmedy dans le but de les y identifier et autopsier. Le capitaine Joseph A. Kurcz du Corps Médical, 44^{ème} Hôpital d'Evacuation, participa aux autopsies et rédigea les rapports. Les autopsies eurent lieu les 14, 15, 16 janvier 1945. Les 72 corps furent enterrés provisoirement à Henri-Chapelle le 17 janvier 1945.

Comment cela a-t-il été organisé:

Le Quartier Général de la 1^{ère} Armée sélectionna une unité pour l'opération de ramassage des corps et déploya une équipe de l'Inspecteur Général dans la région pour y exercer le commandement complet du ramassage des dépouilles et préserver toutes preuves des crimes de guerre.

C'est le 4^{ème} Peloton de la 3060^{ème} Compagnie Quartier-Maître des Services de l'Enregistrement des Sépultures, sous les ordres du lieutenant William H Ewing, qui reçut la tâche de ramasser, de traiter, de préparer et d'identifier les dépouilles. La compagnie, sous le commandement du 1^{er} lieutenant Ernest J. Terry, avait été mise en activité en octobre 1944 et avait opéré depuis lors en France, en procédant aux opérations des Affaires Mortuaires.

L'élément de la compagnie sous la direction du 1^{er} sergent Francis Miner est arrivé dans la région de Malmedy et a pénétré sur les lieux du massacre le 13 janvier 1945.



La lettre "A" symbolise la maison de H. Lejoly-Jacob, route d'Hédomont, la lettre "B", le café Bordarwé et la lettre "C", un petit dépôt.

Comment cela a-t-il été organisé :

Le Quartier Général de la 1^{ère} Armée sélectionna une unité pour l'opération de ramassage des corps et déploya une équipe de l'Inspecteur Général dans la région pour y exercer le commandement complet du ramassage des dépouilles et préserver toutes preuves des crimes de guerre.

C'est le 4^{ème} Peloton de la 3060^{ème} Compagnie Quartier-Maître des Services de l'Enregistrement des Sépultures, sous les ordres du lieutenant William H Ewing, qui reçut la tâche de ramasser, de traiter, de préparer et d'identifier les dépouilles. La compagnie, sous le commandement du 1^{er} lieutenant Ernest J. Terry, avait été mise en activité en octobre 1944 et avait opéré depuis lors en France, en procédant aux opérations des Affaires Mortuaires.

L'élément de la compagnie sous la direction du 1^{er} sergent Francis Miner est arrivé dans la région de Malmedy et a pénétré sur les lieux du massacre le 13 janvier 1945.

Témoignage du 1^{er} Sergent Francis Miner de la 3060^{ème} Compagnie Quartier-Maître des Services de l'Enregistrement des Sépultures : *«Notre compagnie quitta Le Mans, en France, le 24 décembre 1944 à midi. Notre compagnie quitta le Mans, en France, le 24 décembre 1944 à midi. Je conduisais une jeep avec, à bord, le commandant de notre unité, le 1^{er} lieutenant Ernest J. Terry et son officier adjoint le lieutenant Dragon C. Marston. Nous sommes passés par Paris, Senlis où, à 2 heures du matin, les M.P. nous donnaient l'ordre de quitter la route car, disaient-ils, les avions allemands pourraient nous mitrailler s'ils voyaient nos "yeux de chats" de la jeep. Le jour de Noël, nous sommes arrivés à Tongres, au QG de la première armée. Après avoir quitté Tongres, nous sommes repartis en convoi jusqu'à Aywaille avec, en tête de la colonne, le camion commandé par le S/sergent Hy Weiner. Alors que nous approchions de notre destination, et qu'il faisait nuit noire, nous avons été arrêtés soudainement par un soldat qui marchait le long de la route et nous cria: "Où allez-vous?" Hy répondit: "A Aywaille mais je ne sais pas où ce village se trouve !" «Le soldat lui dit de faire demi-tour, de retourner sur ses pas et d'aller voir plus loin. Il ajouta: "Si vous poursuivez votre route de deux ou trois kilomètres, vous allez arriver directement dans les lignes allemandes !».*



«Le 28 décembre 1944, nous faisons à nouveau mouvement d'Aywaille vers Banneux-Notre-Dame. La maison où je logeais se trouvait sur la route principale, pas loin d'un hôpital civil. De Banneux nous sommes repartis pour Malmedy et, de là, le lieutenant William Ewing, moi-même et dix autres hommes du 4^{ème} peloton de notre compagnie, nous avons roulé en direction du carrefour de Baugez où, dans un champ tout proche, un grand massacre avait été perpétré». «Je me souviens que notre unité, le 3060^{ème} Quartermaster Graves Registration est entré pour la première fois dans le champ de Baugez le 13 ou le 14 janvier 1945».

Il avait neigé plusieurs fois depuis cet incident et une couche de neige fraîche recouvrait beaucoup de corps. Les températures gravitaient autour du point de congélation et les Allemands n'avaient fait aucune tentative pour enterrer les cadavres. Ces trois facteurs se sont combinés pour garder les dépouilles dans un état de conservation remarquablement bon.

Avant de commencer, les hommes du 3060^{ème} ont conféré préalablement avec l'équipe de l'Inspecteur Général, les médecins et les représentants du 291^{ème} Bataillon du Génie pour l'établissement des procédures pour les opérations de ramassage. Celles-ci ont commencé le 14 janvier 1945 et se sont terminées le lendemain en fin de journée.

Le sergent Francis Miner¹⁰⁸ était membre du 4^{ème} Peloton de la 3060^{ème} Compagnie Quartier-maître des Services de l'Enregistrement des Sépultures qui procéda à l'identification des corps et à leur inhumation au cimetière américain d'Henri-Chapelle. Il témoigne dans les termes suivants de ce qu'il a vu à Baugez:

«Ils étaient couchés dans la neige. Quelques-uns avaient encore les mains au-dessus de la tête. D'autres avaient été abattus à bout portant et étaient mutilés. Certains qui, apparemment seulement n'avaient été que blessés, avaient été achevés d'une balle dans la tête. Près du corps d'un infirmier on pouvait voir son casque avec l'insigne de la Croix-Rouge. C'était une scène d'horreur et d'amertume».

«Après identification, nous avons placé ces corps gelés sur des civières et les avons chargés dans un camion pour les acheminer vers la gare de Malmedy. Là, nous prenions soin de ce qu'ils possédaient encore. Les effets personnels récupérés étaient placés dans de petits sacs individuels afin d'être envoyés aux Etats-Unis.

¹⁰⁸ Dans le civil, Francis Miner était déjà entrepreneur de pompes funèbres à New York.

C'étaient de simples formalités avant l'inhumation et le placement des croix blanches avec, cloués sur chacune d'elles un ou deux dog tags, appartenant à la victime inhumée». Ensuite, une fois les rapports médicaux établis, nous préparions les corps pour l'inhumation». «Je me souviens qu'à un certain moment, alors que je travaillais parmi les morts dans ce champ enneigé, des prisonniers allemands défilèrent, escortés par des soldats américains qui disaient: "Regardez cela, ce sont vos hommes qui ont fait cette chose».

Au cours de cette opération, le terrain de ramassage se trouvait dans la zone de combat de première ligne. Des forces d'infanterie américaines ont creusé des trous de fusiliers dans un coin du champ. Les observateurs d'artillerie allemands pouvaient voir l'activité dans la zone du carrefour.



Photo du 4^{ème} Peloton de la 3060^{ème} Compagnie Quartier-Maître des Services de l'Enregistrement des Sépultures prise à Baugez en janvier 1945

Au premier rang, de gauche à droite: Sgt Francis Miner, T/Sgt Robert Kirkpatrick, Sgt James Kubart, Lt William Ewing, S/Sgt Walter Hoepner et le Sgt Biagio Adragna.

Au second rang: T/Sgt Felix Doherty, Pfc Joseph O'Donnell, Sgt Nicholas Debzyk, Pfc Hollis Haynes, Pfc William Beyer et le Sgt Carlton Shayler.

A une occasion au moins, le travail dut être suspendu à cause de tirs d'artillerie allemande qui arrivaient.

Témoignage du 1^{er} Sergent Francis Miner : *«Lorsque nous avons débuté nos recherches, nous avions une unité qui occupait des foxholes situés autour du champ. J'ai distinctement le souvenir que nous avons dû quitter le champ parce que les Allemands nous avaient en ligne de mire et qu'ils tirèrent sur nous avec quelques pièces d'artillerie.*

J'étais occupé à déblayer la neige se trouvant sur un des corps et, à quelques mètres de moi, se trouvait un fantassin dans un trou profond. Naturellement, nous parlions les uns avec les autres, nous, tout en travaillant, et lui en surveillant la zone. Le lieutenant Ewing s'approcha de moi et me dit que nous avions besoin de civières supplémentaires ; il voulait que je parte à la recherche de celles-ci afin de solutionner ce problème. Je suis parti environ 30 minutes et, lorsque je suis revenu, il y avait un grand trou dénudé sur le terrain où, précédemment, s'élevait le tas de neige que j'avais enlevée du corps qu'elle recouvrait. Le fantassin, toujours en place, me dit : « Vous êtes un type qui a de la chance ! Vous étiez à peine parti de deux minutes qu'un obus est tombé juste à côté du cadavre ; si vous n'étiez pas parti, l'obus vous aurait tué ! De toute ma vie, je ne crois pas avoir jamais été si près de retourner dans la maison de Dieu ».

Ces interruptions et d'importantes chutes de neige ont empêché les chercheurs de localiser immédiatement toutes les dépouilles éparpillées dans un large périmètre. Au cours des quatre mois qui ont suivi, la région environnante a encore livré environ 12 dépouilles supplémentaires qui ont toutes été identifiées par après. La localisation des dépouilles individuelles a requis l'assistance d'un peloton du 291^{ème} Bataillon du génie. Les sapeurs ont utilisé des détecteurs de mines pour repérer les corps par le métal de leur équipement ou de leurs effets personnels. Quand les détecteurs repéraient des groupes de dépouilles, les soldats du quartier-maître dégageaient, au moyen de balais, la couche de neige qui recouvrait les corps. Le personnel de l'Enregistrement des Sépultures affectait à chaque dépouille un numéro de deux chiffres. Les hommes qui travaillaient sur place reportaient ce numéro sur un petit panneau qu'ils plaçaient à côté de chaque dépouille. Deux photographes du Corps des Transmissions prenaient des photos du lieu de localisation initiale, de la disposition et de l'état de chaque corps.

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner : *«Tous les corps étaient gelés et quelques uns collaient au sol. La neige recouvrant les corps fut enlevée au moyen de balais et des cartons numérotés placés à côté de chacun des corps pour les localiser par photo sur le site et les identifier ensuite».*

Après la prise des photos, le personnel de l'Enregistrement des Sépultures enleva les corps du champ et les porta sur la route toute proche. Outre qu'ils étaient complètement gelés, la plupart des corps étaient comme soudés au sol et, dans certains cas, à d'autres dépouilles. Après avoir séparé les dépouilles du sol et les unes des autres, une recherche soigneuse sur l'espace dégagé et dans le voisinage immédiat permit de recueillir certains effets personnels. Ces effets, trouvés près des dépouilles, accompagnèrent celles-ci quand les soldats les enlevèrent du champ sur des brancards ordinaires. Le personnel n'enleva aucune pièce d'équipement ou, d'effets personnels aux dépouilles ni pendant le ramassage, ni hors du champ, ni pendant le transport à Malmedy.

Sur le bord de la route qui conduisait à Malmedy, les équipes au travail chargèrent les dépouilles dans des camions pour le court trajet jusqu'au lieu de traitement des corps. Le froid âpre ayant gardé les dépouilles gelées; elles étaient plus faciles à manipuler.

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner : *«Les corps étaient placés sur des civières pour être ensuite transportés par camion à la gare de Malmedy où nous les avons préparés pour l'identification. C'est là que nous avons procédé à l'identification médicale et récupéré leurs effets personnels tels que montre, stylo, portefeuille, argent, lettres, bagues ou autres bijoux etc qui seront renvoyés plus tard aux familles».*

La 3060^{ème} a procédé aux opérations de préparation des corps dans un bâtiment abandonné du chemin de fer à Malmedy. Le bâtiment avait subi des dégâts à la toiture et aux murs par les bombardements et l'artillerie, mais c'était le meilleur immeuble disponible qui combinait l'espace, la proximité du lieu de ramassage et l'accès au soutien de l'opération. Le bâtiment ne possédait pas l'eau courante ni l'électricité permettant d'opérer la nuit dans des conditions de "black-out". Les opérations de traitement des dépouilles cessèrent à la tombée de la nuit et les gardes de la 3060^{ème} Compagnie assurèrent la sécurité du bâtiment jusqu'au lendemain.

Le bâtiment avait cependant deux avantages: un plancher en carrelage pour y étendre les dépouilles et le fait d'être relativement à l'abri de la vue du public. Au départ, la température à l'intérieur restait légèrement au-dessus du point de congélation. Pour fournir un peu de chaleur, la compagnie y installa plusieurs braseros de fortune faits de fûts dans lesquels brûlait du charbon.

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner :

«Pour effectuer notre travail d'identification, nous avons utilisé la gare de chemin de fer de Malmedy, laquelle était dépourvue de toute utilité si ce n'est le carrelage blanc du sol sur lequel nous avons déposé les victimes du massacre. Il n'y avait pas non plus d'eau ni de chauffage. Tout ce dont nous disposions, c'était un tonneau dans lequel nous brûlions du charbon ou du coke pour obtenir un peu de chaleur».

Le bâtiment d'état-major du peloton se trouvait dans une habitation à courte distance du bâtiment de la gare. Des logements et une petite installation pour le mess occupaient aussi des pièces de cette maison.

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner :

«Notre poste de commandement ne se trouvait pas à la gare mais dans une maison située non loin de là. Cette maison servait aussi de dortoir et de cantine et c'est là également que je recevais mes ordres. A ce sujet, je me rappelle un incident déconcertant qui m'est arrivé alors. J'avais pris quelques hommes de notre compagnie et leur avait donné pour mission de monter la garde auprès des corps pendant la nuit. Après les avoir mis en place, je retournais à notre poste de commandement quand, derrière moi, un GI, fusil en main, cria: "Halt !" J'ai stoppé immédiatement et je suis sûr que mes roues ont creusé de belles ornières dans la neige qui couvrait la chaussée. Il n'y eut pas de problème jusqu'au moment où ce soldat me demanda le mot de passe. J'avais oublié d'en prendre connaissance auprès du planton en quittant le poste de commandement pour conduire mes hommes à la gare. Bien qu'il fit très froid, je commençais à transpirer; gardant mes mains bien immobiles sur mon casque, je dis au soldat: "Ne sois pas si nerveux et ne laisse pas ton doigt sur la détente !"

Je lui dis ensuite que je pourrais répondre à toutes les questions auxquelles il aimerait que je réponde. Je lui ai également proposé de le conduire à notre poste de commandement situé à une courte distance et lui ai dit qui j'étais, que j'appartenais à la compagnie d'enregistrement des tombes et que je revenais d'avoir été placer des gardes auprès des corps. Heureusement, mes réponses l'ont satisfait et il m'a laissé partir mais m'a dit de ne plus revenir sans le mot de passe». «Pendant les deux jours et les deux nuits qui suivirent, nos forces sont restées tout le temps sur place. Comme je l'ai écrit précédemment, cette garde a toujours été assurée par notre compagnie».

En entrant dans la gare, les hommes de la 3060^{ème} Compagnie de Quartier-maître placèrent les dépouilles sur le carrelage et ensuite les posèrent sur des tables pour être traitées. Ils enlevèrent tous les volumineux vêtements d'hiver extérieurs qui empêchaient un examen des blessures infligées. Le traitement comprenait la fouille des vêtements extérieurs et intérieurs pour y trouver d'autres objets personnels qui pourraient aider à la confirmation de l'identité de la victime. Ceux-ci pourraient être précieux plus tard, étant donné qu'à ce moment personne ne connaissait les dépouilles et ne pouvait aider à établir leurs identités.

Les soldats de la 3060^{ème} Compagnie ont confectionné des plaques médicales d'urgence, du type en usage alors. Ils ont rassemblé et mis en lieu sûr les effets personnels tels que les stylos, les lettres, les montres et les portefeuilles. Le traitement comprenait une identification préliminaire.

D'habitude, l'unique plaque individuelle autour du cou de la dépouille était suffisante pour établir l'identité. Si les préparateurs ne trouvaient pas la plaquette autour du cou de la victime et, qu'au lieu de cela, ils la trouvaient quelque part ailleurs comme dans une poche, une recherche d'autres objets personnels était requise pour établir l'identité. La pratique courante, à l'époque, pour le marquage de la lessive exigeait que les soldats américains marquent l'initiale de leur nom et les quatre derniers chiffres de leur matricule militaire sur leurs vêtements. Ceci fournit un autre moyen fréquemment utilisé pour contrôler l'identité des dépouilles à Malmedy.

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner : *«Nous avons établi l'identité de chaque soldat. Si leurs plaques d'identification étaient autour du cou, ce fait était considéré comme suffisant pour établir qui ils étaient. Autrement, nous devions établir leur identité au moyen des lettres initiales de leur nom suivies des 4 derniers chiffres de leur numéro matricule qui, en principe, devaient être portés à l'encre indélébile sur leurs vêtements».*

Les empreintes aidaient aussi à l'établissement de l'identité. Dans certains cas, les soldats préparateurs durent utiliser des seringues hypodermiques pour injecter de l'eau dans les doigts des victimes pour en gonfler et raffermir les extrémités afin d'obtenir une empreinte de qualité. Avant leur déploiement en Europe, presque aucun des soldats de la compagnie quartier-maître qui traita les dépouilles n'avaient reçu d'instruction en bonne et due forme dans les Affaires Mortuaires. Cette compétence était une de celles qu'on avait reconnues critiques et enseignées aux nouveaux soldats dans la compagnie.

Peu de temps après la préparation, trois docteurs en médecine, sous l'observation attentive de l'équipe de l'Inspecteur Général de la 1^{ère} Armée, ont préparé l'autopsie de chaque ensemble de dépouilles. L'équipe des médecins légistes dans presque tous les cas a utilisé le nombre à deux chiffres attribué sur-le-champ du massacre pour suivre et enregistrer les procédures. Il était encore possible que les survivants du massacre puissent s'être trompés et que les soldats tués soient morts à la suite de blessures reçues au combat. Le Quartier Général de la 1^{ère} Armée était résolu à déterminer de façon spécifique si la mort avait été la conséquence d'une action de combat ou d'un meurtre avec une arme à feu après la capture.

Une étude des 72¹⁰⁹ autopsies au dossier a indiqué qu'au moins 20 hommes étaient porteurs, en plus des blessures par armes automatiques, de blessures à la tête par coups de feu, potentiellement mortelles, infligées à bout portant. La plupart de celles-ci avaient été infligées d'assez près que pour laisser des traces de brûlures de poudre sur la peau des dépouilles. Un groupe supplémentaire de 20 hommes présentait des preuves de blessure à la tête avec une arme à feu sans résidu de brûlure par la poudre. Dix autres présentaient des blessures par écrasement mortel ou traumatismes avec un instrument contondant, plus vraisemblablement avec une crosse de fusil allemand. Ceci a confirmé de nombreuses fois les suspicions américaines qu'une grande atrocité avait bien eu lieu.

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner : *«Je me rappelle tout particulièrement un corps sur lequel j'ai travaillé. Ce soldat portait toujours son casque ; touché à la tête, il avait abondamment saigné et le sang avait gelé dans le casque. A la gare de Malmedy, nous utilisions un tonneau métallique dans lequel nous maintenions un feu pour recueillir un peu de chaleur lorsque nous travaillions. Le peu de chaleur obtenue suffit cependant à dégeler le sang et je fus bien saisi lorsque, dans un grand bruit, le casque tomba par terre quand j'ai retourné le corps. Pendant tout notre travail, le sol ressemblait à une patinoire faite d'un mélange de neige et de sang, lequel continuait à suinter des blessures». «Je me rappelle aussi du corps d'un capitaine qui est passé par mes mains et dont, cinquante ans après, à St Louis, à une réunion de l'association des vétérans – (V.B.O.B.) j'appris qu'il s'agissait du capitaine Mills».*

Seuls deux registres d'effets personnels ou d'autopsie mentionnent des dépouilles ayant des plaquettes d'identification. Comme la fouille des effets et les rapports d'autopsie furent très poussés et précis, on doit supposer que les soldats massacrés ne portaient pas leurs plaquettes le jour de leur mort. Ces plaquettes d'identification, très semblables à celles qui sont utilisées actuellement et qu'on présume être facile à se procurer, n'auraient pas été portées. On ne sait pourquoi, en grande partie, les hommes ne l'ont pas portée en ce cas-ci.

Ceci a rendu les efforts d'identification périlleux, pour récupérer les effets personnels à associer à chaque dépouille. Les effets les plus précieux pour l'identification, trouvés sur ou en dessous des dépouilles, comprenaient les carnets de soldes, les portefeuilles, les insignes de grade, les petites bibles et brochures religieuses, les montres et les lettres personnelles. Malgré l'absence quasi complète des plaquettes d'identification sur les dépouilles, les soldats de la 3060^{ème} Compagnie quartier-maître ont identifié les dépouilles avec une certitude égale à celle qu'on attend des opérations des Affaires Mortuaires modernes. Après la préparation, l'identification et l'autopsie, chaque corps fut placé dans une housse de matelas, pourvue d'une étiquette, comme linceul d'inhumation.

¹⁰⁹ 72 corps ont bien été découverts à Baugnez en janvier 1945.

Plusieurs fois par jour pendant les opérations de ramassage, des camions ont évacué les corps traités dans une unité de services d'un cimetière militaire opérant dans la région de Malmedy.

Pour les Américains tués à Baugnez, leur lieu de repos initial après traitement allait être le Cimetière Militaire d'Henri-Chapelle, à environ 25 miles au Nord de Malmedy. Une fois enterrés, on a attendu, jusqu'à la fin de la guerre, la décision de leurs familles soit de les laisser en Europe ou de les rapatrier aux Etats-Unis pour leur enterrement définitif. Beaucoup de familles ont choisi de faire ramener le corps de leurs soldats au pays mais 21 victimes du Massacre de Malmedy reposent toujours en paix à Henri-Chapelle.



Une vue prise de la route d'Hédumont et montrant un autre panneau sur lequel il est écrit: (*This Field off limits*)

Témoignage du 1^{er} Sgt Francis Miner : «Après toutes les opérations d'identification et l'autopsie qui fut pratiquée, les corps ont été inhumés au cimetière militaire américain de Henri-Chapelle». «Notre travail terminé à Malmedy, nous avons été à Stavelot où nous sommes arrivés le 27 janvier 1945». Suite aux durs combats et le grand nombre de pertes subies là-bas, nous avons été envoyés au cimetière militaire américain d'Epinal, en France, le 31 janvier 1945». «Une petite précision : Dans notre groupe, à part moi, il n'y avait qu'un autre soldat qui, avant d'entrer à l'armée avait une licence de directeur funéraire; il s'appelait Walter Hoepner et était originaire de Red Woods Falls, Minesota».

Postface

Comme tout ce qui a été écrit à ce jour sur la chevauchée sanglante de la colonne de Joachim Peiper, ce travail n'a pas la prétention d'être exhaustif et parfait. Il met en évidence des témoignages et des dépositions de soldats allemands lors du procès de Dachau. A la fin de la guerre le commissariat aux Crimes de Guerre fit la requête à tous les camps de prisonniers de guerre de conserver en captivité tout soldat ayant fait partie de la 1^{ère} Division Panzer S.S. Plus d'un millier de soldats S.S. furent emprisonnés. Finalement, septante-trois d'entre eux passèrent en jugement dès le 16 mai 1946, non seulement pour le massacre de Malmedy mais aussi pour des atrocités commises tout le long de la route qu'emprunta le Kampfgruppe Peiper dans les villages de Honsfeld, Bullange, Ligneuville, Stavelot, Trois-Ponts, Cheneux, Stoumont, Wanne, Petit-Thier et Lutrebois. Après deux mois de procès, quarante-trois accusés furent condamnés à mort, vingt-et-un à perpétuité et le reste à des peines allant de 2 à 15 ans. Au mois de mars 1948, trois commissions distinctes révisèrent les sentences. Il n'y eut plus que douze condamnations à mort au lieu de quarante-trois et quatorze condamnations à perpétuité sur vingt-trois. En mai 1948, Willis Everett, chef de la défense des accusés de Dachau présenta une requête sur des irrégularités commises au cours du procès. Le 14 septembre, suite à une nouvelle révision, les douze peines de mort furent commuées en emprisonnement. Le 22 décembre 1956, le dernier condamné était libéré. Il s'appelait Joachim Peiper.

* * * * *

Documents consultés pour la rédaction de ce récit

Déclarations américaines :

Cpl George L. Fox du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Cpl Theodore Flechsig du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite les 20-12-44 et 20-02-45.
Pfc Aubrey J. Hardiman du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Cpl George E. Graeff du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 29-12-44.
T/5 Paul Gartska du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Pvt John R. Kailer du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 22-12-44.
T/5 Eugene H. Garrett du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 29-12-44.
T/5 Warren R. Schmitt du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faites les 20 et 25-12-44.
T/5 Charles F. Appman du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Pfc Peter C. Piscatelli du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Pvt William F. Reem du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 19-12-44.
T/5 William B. Summers du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faites les 20 et 23-12-44.
T/5 O'Connell du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 17-12-44.
T/5 Theodore J. Paluch du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 20-12-44.
T/4 Dale T. Paul du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 20-12-44.
Capt L. T. Scarborough du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 26-12-44.
T/5 Albert M. Valenzi du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Pvt Robert L. Smith du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Cpl Michael T. Sciranko du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Pvt Bobby Werth du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 17-12-44.
T/5 Kenneth B. Kingston du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faites les 23 et 25-12-44.
1e Lt Virgil Lary du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Pvt Jim P. Mattera du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 25-12-44.
T/5 Carl C. Daub du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
T/5 Carl W. Moucheron du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 18-12-44.
Sgt Kenneth Ahrens du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faites les 18-12-44 et 11-03-45.

Pfc Donald Bower du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 29-12-44.
Pvt Donald W. Day du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 17-12-44.
Cpl Robert B. Conrad du 285 ^{ème} F.A.O.B.	faite le 29-12-44.
Pfc James M. McKinney du 575 ^{ème} Ambulance	faite le 18-12-44.
Pvt Harold Kaley du 575 ^{ème} Ambulance	faite le 17-12-44.
Pfc Homer D. Ford du 518 ^{ème} M.P. Battalion	faite le 17-12-44.
Cpl Edward Bojarski du 32 ^{ème} Régiment Blindé	faite le 19-12-44.
Pvt Roy B. Anderson du 575 ^{ème} Ambulance	faite le 18-12-44.
Pfc Stephen J. Donitrovich du 575 ^{ème} Ambulance	faite le 18-12-44.
Pvt Samuel Dobyns du 575 ^{ème} Ambulance	faite le 17-12-44.
Pvt James W. Moere M.P. 2 ^{ème} Div. d'Infanterie	faite le 20-12-44.

Déclarations de civils:

Mr Henri Lejoly-Quirin, Baugnez 5, Malmedy.
Mr Henri Lejoly-Jacob, route d'Hédumont, Malmedy.

Déclarations allemandes de:

Siegfried Jaekel	Sturmann, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pz. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pi.
Roman Clotten	Oberscharführer, 2 ^{ème} Peloton, 7 ^{ème} Co. Pz., 1 ^{er} Bataillon.
Joachim Hoffman	Sturmann, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pz. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pi.
Kurt Briesemeister	Unterscharführer, 1 ^{er} Peloton, 1 ^{ère} Co. Pz., 1 ^{er} Bataillon.
Ernst Goldschmidt	Rottenführer, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pz. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pi.
Georg Fleps	Sturmann, 3 ^{ème} Peloton, 7 ^{ème} Co. Pz., 1 ^{er} Bataillon.
Hubert Huber	Oberscharführer, 2 ^{ème} Peloton, 6 ^{ème} Co. Pz., 1 ^{er} Régiment S.S.
Heinz Stickel	Sturmann, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pz. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pi.
Heinz Rehagel	Untersturmführer, 1 ^{er} Peloton, 7 ^{ème} Co. Pz., 1 ^{er} Bataillon.
Friedel Bode	Unterscharführer, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pi.
Gustav Sprenger	Sturmann, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pz. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pi.
Gustav Neve	Sturmann, 2 ^{ème} Peloton, 3 ^{ème} Co. Pz. Pi., 1 ^{er} Bataillon Pz. Pi.
Joachim Peiper	Standartenführer, 1 ^{er} Régiment Panzer S.S.

Autres Documents:

Etude de John Bauserman de Bedford, Virginie.
Interview de Charles Reding en 1990.
Interview de Frank Warnock en 1990 et 1992 aux Etats-Unis.
Interview de Peter Lentz.
Interview de William Barron du 32^{ème} Régiment Blindé, en 1992 aux Etats-Unis.
Interview de William Whitten aux Etats-Unis en 1990.
Interview du colonel William B. Lovelady aux Etats-Unis en 1990.
Interviews de William Merriken en 1990, 1992 et 1994 aux Etats-Unis.
Interview de Emile Jamar en avril 1999.
Lettre de Henry Zach du 19 janvier 1988
Lettres de Haynes Dugan depuis 1988, historien 3^{ème} Blindée, Shreeveport, Louisiane.
Lettres de John Bauserman depuis 1988 et rencontres en Belgique
Lettres du major-général Mike Reynolds (depuis 1989) et diverses rencontres en Belgique.
Mémoires de Bill Merriken du 285^{ème} F.A.O.B. écrites en 1976.
Lettres du Sergent Francis Miner depuis 1999
Interview de Joachim Peiper par le major Kenneth W. Hechler le 7 septembre 1945.
Extrait du journal américain *Columbus Newspaper, Ohio* du 24 janvier 1945.
Cole H.M., 1965. *The Ardennes, the Battle of the Bulge*. Washington, D.C.: Center of Military History-United States Army.
Crouquet R., 1945. *La Bataille des Ardennes*. Bruxelles: Editions Libération 44.
Delaval M., 1984. *Saint-Vith au cours de l'ultime Blitzkrieg de Hitler*. Vielsalm: Editions J.A.C.

Giles J.H., 1965. *The Damned Engineers*. Washington, D.C.: Historical Division, Office of Administrative Services, Office of the Chief of Engineers.

Hechler K, 1945. *An interview with Obst. Joachim Peiper*. Washington, D.C.: Department of the Army, Historical Division, Special Study, United States Army. Notes to Ethint 10 & Ethint 11.

MacDonald C.B., 1989. *Noël 44, la bataille d'Ardenne*. Bruxelles: Didier Hatier.

Pergrin D.E., 1989. *First Across the Rhin*. New York: Atheneum.

Pulver Murray S., 1986. *the Longest Year*. Pine Hill Press. Freeman South Dakota

Roberts C.E., 1978. *A Soldier from Texas*. Fort Worth, Texas: Branch-Smith.INC.

Thomson R.L., 1952. *The E.T.O. Ardennes Campaign, Operations of the Combat Group Peiper, 16-26 December 1944*. European Section O.C.M.H.

Photos:

Toutes les photos proviennent des "US National Archives & Records Administration" Virginie USA excepté celles dont j'ai inscrit le nom du propriétaire.

Plans:

J'ai redessiné les plans à partir des originaux provenant des "US National Archives & Records Administration" Virginie USA.

